La Nouvelle Justine, ou les Malheurs de la vertu / , suivie de l'Histoire de Juliette, sa soeur. Ouvrage orné d'un [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Sade / Donatien Alphonse François de / 1740-1814 / 0070. La Nouvelle Justine, ou les Malheurs de la vertu / , suivie de l'Histoire de Juliette, sa soeur. Ouvrage orné d'un frontispice et de cent sujets gravés avec soin... Tome premier [-dixième].

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

85-523

Acq. 85-14759

Enfer 2507

LA NOUVELLE JUSTINE,

OU

LES MALHEURS DE LA VERTU,

SUIVIE DE L'HISTOIRE

DE JULIETTE, SA SŒUR.

Ouvrage orné d'un Frontispice et de cent Sujets gravés avec soin.

On n'est point criminel pour faire la peinture
Des bizarres penchans qu'inspire la nature.

TOME SECOND.

EN HOLLANDE.

1797.

BIBLIOTECA NACIONAL

LA NOUVELLE JUSTINE,

OU

LES MALHEURS DE LA VERTU.

CHAPITRE VII.

Suite de la malheureuse étoile de Justine. — Reconnaissance. — Comment l'Etre-Suprême la dédommage de ses projets pieux.

UNE autre créature que la tremblante Justine se fut très-peu souciée de cette menace ; dès qu'il lui était possible de prouver que le traitement qu'elle venait de souffrir, n'était l'ouvrage d'aucuns tribunaux, qu'avait-elle à craindre ? mais sa faiblesse, sa timidité naturelle, le poids de ses malheurs, tout l'étourdit, tout l'effraya ; elle ne pensa plus qu'à fuir.

A cela près de cette marque flétrissante...

de quelques vestiges de verges qui, graces à la pureté de son sang, disparurent bientôt... de quelques attaques sodomites qui, dirigées par des membres ordinaires, ne la déformaient nullement; à cela près de tout cela, disons-nous, notre héroïne, âgée de dix-huit ans lorsqu'elle sortit de chez Rodin, y ayant d'ailleurs été bien soignée, bien nourrie, n'avait encore rien perdu, ni de ses forces, ni de sa fraîcheur; elle entrait dans cet âge heureux où il semble que la nature fasse un dernier effort pour embellir celles que sa main destine aux plaisirs dés hommes. Sa taille était mieux prononcée, ses cheveux plus épais, plus longs, sa peau plus fraîche, plus appétissante; et sa gorge, très-ménagée par des gens peufriands de cette partie, avait acquis plus d'embonpoint et de rondeur; c'était donc une très-belle fille que Justine, une créature bien capable d'allumer chez des libertins, les plus violens desirs... les plus irréguliers... les plus lascifs.

Ainsi, plus irritée, plus affligée que physiquement maltraitée, Justine se mit en marche dès le même soir; mais se guidant mal, et ne demandant rien, elle ne fit que tourner autour de Paris, et le quatrième jour de son

voyage elle ne se trouvait encore qu'à Lieursaint; sachant que cette route pouvait la conduire vers les provinces méridionales, elle résolut de la suivre, et de gagner ainsi, comme elle le pourrait, ces pays éloignés, persuadée que le repos et la paix qui lui étaient si cruellement refusés dans sa patrie, l'attendaient peut-être au bout de la France: fatale erreur! Que de chagrins il lui restait à dévorer encore!

Quelques eussent été ses peines, son innocence lui restait au moins jusques-là. Uniquement victime des attentats de deux ou trois libertins, elle pouvait (puisque jamais rien ne s'était passé de son gré) se ranger encore dans la classe des honnêtes filles; elle n'avait rien à se reprocher; son cœur était pur. Elle en devint trop glorieuse, et sa présomption fut punie. Elle avait toute sa fortune avec elle, c'est-à-dire, près de 500 liv., somme résultative de ce qu'elle avait gagné chez Bressac et chez Rodin. Elle se félicitait d'avoir au moins pu conserver ces secours, et se flattait qu'avec de la frugalité, de la tempérance et de l'économie, cet argent lui suffirait au moins jusqu'à ce qu'elle fût en situation de pouvoir trouver quelque place. Sa

terrible marque ne paraissait point ; elle imaginait pouvoir la déguiser toujours, et que cet accident ne l'empêcherait pas de gagner sa vie. Pleine d'espoir et de courage, elle poursuivit sa route jusqu'à Sens, où elle se reposa quelques jours. Peut-être aurait-elle trouvé quelque chose dans cette ville ; mais, pénétrée de la nécessité de s'éloigner, elle se remit en marche avec le dessein de chercher fortune en Dauphiné. Elle avait entendu beaucoup parler de ce pays, elle croyait y trouver le bonheur. Nous allons voir de quel genre était celui que le destin lui réservait.

Sur le soir de la première journée, c'est-à-dire à environ six ou sept lieues de Sens, Justine, s'étant écartée du chemin pour satisfaire à quelques besoins de la nature, ne put s'empêcher de s'asseoir un moment au bord d'un vaste étang, dont les entours lui parurent d'une fraîcheur délicieuse. La nuit commençait à étendre ses voiles sur le flambeau de l'univers ; et notre héroïne, sachant qu'il n'y avait qu'une très-légère distance du lieu où elle était à celui où elle devait passer la nuit, ne se pressait pas d'interrompre les réflexions solitaires et douces que lui inspirait le sîte agreste où elle reposait, lors-

qu'elle entendit tout-à-coup une masse assez volumineuse tomber dans l'eau à dix pas d'elle. Elle tourne les yeux, et s'apperçoit que cette masse est élancée du milieu d'un buisson épais, au pied duquel flottent les eaux de l'étang, et que, par leur position respective, ni elle, ni l'agent de l'action qui venait d'être commise, ne pouvaient s'entrevoir. Son second mouvement se porte avec rapidité sur la masse tombée; elle croit entendre des cris; elle s'apperçoit que cette masse ne s'enfonce pas tout d'un coup, mais qu'elle est pourtant prête à disparaître. Ne doutant pas qu'une créature humaine ne fût renfermée dans l'espèce de panier qu'elle distingue, elle n'écoute que le premier mouvement de la nature. Sans prendre garde aux dangers qu'elle court, elle se précipite dans l'étang, est assez heureuse pour ne pas perdre terre, et pour saisir la manne flottante que le vent dirige de son côté. Elle revient sur ses pas, attirant après elle ce précieux fardeau; elle se hâte de le développer; grand Dieu! c'est une enfant... une charmante petite fille de dix-huit mois, nue, garrottée, que son bourreau, sans doute, croyait ensevelir avec son crime dans les eaux de cet

étang. Justine se hâte de briser les liens; elle fait respirer cette enfant, dont les petites mains timides s'élèvent vers sa bienfaitrice, comme pour la remercier de ses soins, et l'en récompenser par tout ce que la nature permet d'expressions à sa reconnaissance. La sensible Justine embrasse cette charmante infortunée. Pauvre petite, lui dit-elle, tu n'es venue au monde que comme la malheureuse Justine, pour en connaître les douleurs et jamais les plaisirs! Peut-être la mort eût-elle été un bien pour toi! je te rends peut-être un mauvais service, en te retirant du sein de l'oubli pour te replacer sur le théâtre du désespoir et des revers! Eh bien! je réparerai cette faute en ne t'abandonnant jamais; nous cueillerons ensemble toutes les épines de la vie; foulées par toutes deux, elles nous paraîtront peut-être moins aiguës, et, devenues plus fortes par notre union, nous les émousserons avec moins de peine. Bonté du ciel! je te remercie du présent que tu me fais; c'est un objet sacré sur lequel ma sensibilité s'exercera sans cesse. Assez heureuse pour lui avoir sauvé la vie, je prendrai soin de ses jours, de son éducation, de ses mœurs; elle ne me quittera plus, je travaillerai pour la

nourrir ; plus jeune que moi, elle me le rendra dans la vieillesse ; c'est une amie, c'est un secours que la main de l'Eteruel m'envoie. Par quelles actions de graces pourrai-je lui peindre toute ma reconnaissance !

C'est moi qui vais m'en charger, putain, dit un homme à voix de stentor, en saisissant la malheureuse Justine au colet et la renversant sur le gazon ; oui, c'est moi qui vais te punir, pour t'apprendre à te mêler de ce qui ne te regarde pas ; et l'inconnu se remparant aussi-tôt de la petite fille, la rentre dans son panier, l'y rattache, et la replonge au milieu des eaux... Le sort que vient d'éprouver cette enfant, tu le mériterais, garce, continue ce sauvage ; et je ne balancerais pas à te le faire ressentir, si je ne m'appercevais à ta tournure, qu'en te réservant à de plus cruels fléaux, tu me procureras peut-être de plus grands plaisirs. Suis-moi, sans dire un mot ; ce poignard que tu vois levé sur ton sein s'y plonge au premier mouvement qui t'échappe.

Nous renonçons à peindre ici la surprise, la frayeur, tous les différens mouvemens qui agitèrent l'ame de Justine. N'osant répondre, elle se lève en tremblant, et suit son bourreau.

Après deux grandes heures de marche, on arrive enfin dans un château, situé au fond d'un large valon, environné de hautes-futaies, donnant à cette habitation l'air du monde le plus sombre et le plus sauvage. La porte de cette maison était tellement masquée par des massifs de bois et de charmilles, qu'il était impossible de la deviner. Ce fut là que Justine, guidée par le maître même du lieu, pénétra sur les dix heures du soir. Pendant que, placée tout de suite dans une chambre où on la vérouille avec soin, cette pauvre créature cherche à trouver un peu de repos au milieu des nouvelles horreurs qui l'environnent. Développons ce qu'il faut qu'on sache de cette aventure, pour y prendre un peu d'intérêt.

Monsieur de Bandole, homme fort riche, et jadis de robe, était le seigneur du château dans lequel lui-même venait d'introduire Justine. Retiré du monde dès l'époque où il avait hérité de son père, Bandole, depuis plus de quinze ans, se livrait, dans cette solitaire habitation, aux goûts bizarres qu'il avait reçus de la nature; et certes, ces goûts, que nous allons peindre, effrayeront sans doute nos lecteurs. Peu d'hommes avaient un

tempérament plus vigoureux que Bandole; quoiqu'âgé de quarante ans, il foutait encore régulièrement ses quatre coups par jour, et dans sa jeunesse, il avait été jusqu'à dix. Grand, mince, d'un tempérament bilieux et sec, possédant un vit noir et mutin de neuf pouces de long sur six de tour, velu sur tout son corps comme un ours; Bandole, tel que nous venons de l'esquisser, n'aimait les femmes que pour en jouir; en était-il rassasié, il était impossible de les mépriser davantage. Ce qu'il y avait de très-singulier, c'est qu'il ne s'en servait jamais que pour leur faire des enfans, et que jamais il ne manquait son coup; mais, c'est l'usage qu'il faisait de ce fruit qui sans doute était plus extraordinaire encore: on l'élevait jusqu'à dix-huit mois; les avait-il atteint, le funeste étang où nous venons de le voir plonger un de ces fruits, devenait le cercueil universel de tous.

Pour la satisfaction de cette bizarre manie, Bandole avait trente filles enfermées dans son château, de l'âge de dix-huit à vingt-cinq ans, et toutes de la plus grande beauté; quatre vieilles femmes étaient chargées de la tenue de ce sérail; une cuisinière et deux filles de cuisine achevaient de composer toute la mai-

son de ce libertin. Grand ennemi du faste et de la somptuosité, absolument dans les principes d'Epicure, notre singulier personnage prétendait que, pour conserver long-tems sa vigueur, il fallait manger peu, ne boire que de l'eau, et que, pour qu'une femme devînt promptement féconde, il fallait de même qu'elle ne prît qu'une nourriture saine et légère; en conséquence, jamais Bandole ne faisait qu'un repas composé de quelques végétaux, et ses femmes deux, où jamais il n'était servi que des légumes et des fruits. Il est certain qu'avec ce régime Bandole jouissait de la meilleure santé, et ses femmes d'une étonnante fraîcheur; elles pondaient comme des poules, et il n'y avait pas d'années que chacune d'elles ne lui donnât au moins un enfant. Voici d'ailleurs quels étaient les procédés de ce paillard : Dans un boudoir préparé à cet effet, se trouvait une machine sur laquelle la femme mollement étendue et vigoureusement garrottée, présentait à ce libertin le temple de Vénus au dernier degré d'écartement possible; il enfilait, on ne bougeait pas : cette clause, d'après Bandole, était la plus essentielle à la consommation de l'acte; et ce n'était que pour l'obtenir plus sûrement,

qu'il exigeait des liens ; trois ou quatre fois dans la journée la même femme était replacée sur la machine, ensuite tenue dans son lit neuf jours, la tête basse et les pieds très-hauts ; soit que les moyens de Bandole fussent bons, soit que son sperme eût une véritable vertu prolifique ; toujours est-il certain qu'il n'en manquait guères ; au bout de neuf mois l'enfant paraissait ; on le soignait pendant dix-huit ; on le noyait enfin. Et c'était (cette circonstance est digne de remarque), c'était toujours Bandole lui-même qui terminait cette opération, seul procédé dont il obtenait l'érection nécessaire à procréer de nouvelles victimes.

A chaque couche on réformait celle des femmes qui venait de produire ; en telle sorte qu'une sultane n'était jamais gardée qu'en cas de stérilité, ce qui les plaçait nécessairement dans l'affreuse alternative ou de passer là leur vie, ou de faire un enfant avec ce monstre. Et comme elles ignoraient d'ailleurs exactement ce qu'on faisait de leur progéniture, Bandole ne voyait aucune difficulté à leur rendre leur liberté entière ; on les ramenait dans le même lieu où elles avaient été prises, avec mille écus de dédommagement ; mais notre homme, sur-

pris cette fois par Justine, avec le projet de la soumettre à ses plaisirs ordinaires, n'avait pourtant, quelque quantité d'enfans qu'elle pût lui donner, nulle envie de lui rendre une liberté dont elle eût pu abuser pour le trahir. A l'égard des imprudences intérieures, comme ces femmes étaient toutes enfermées séparément, et qu'elles ne se communiquaient jamais entr'elles, Justine, en subissant le même sort, se trouvait hors d'état de rien révéler. Il n'y avait de danger qu'à sa délivrance, et Bandole était bien fermement résolu à ne la lui accorder jamais.

Nous nous flattons, au reste, qu'on doit s'imaginer facilement que la manière de procéder à l'acte de la jouissance dans un tel homme, devait se ressentir un peu de la férocité de ses goûts; ne cherchant absolument que son unique satisfaction, de ses jours Bandole n'avait ressenti les feux de l'amour. Une des vieilles garrottait sur la machine celle qui devait passer ce jour-là; on l'avertissait, il ouvrait la porte du cabinet, se branlait un moment en face du con, invectivait la femme, jurait, haletait, enconnait, poussait de très-grands cris pendant la jouissance, et finissait par beugler comme un taureau à l'instant de

l'éjaculation. Il sortait de là sans jeter seulement un regard sur la femme, et recommençait ainsi trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures, toujours avec la même. Le lendemain, une autre succédait, et ainsi de suite. Quand aux épisodes, ils se ressemblaient également; un grand flegme, une jouissance fort longue, des cris, des blasphêmes et du foutre, c'était toujours la même chose.

Voilà donc l'homme qui allait cueillir une rose... un peu flétrie, on s'en souvient, au moyen des cruelles tentatives de Saint-Florent; mais bien rafraîchie, bien refermée par l'effet d'une aussi longue abstinence, ce qui, sous plus d'un rapport, pouvait encore donner à cette jolie fleur toute la physionomie d'un pucelage. Bandole faisait grand cas de cette manière d'être dans une fille; ses agens avaient pour principale consigne de les amener toujours vierges; on n'était point reçu sans cette clause.

D'ailleurs, Bandole ne voyait absolument qui que ce fût. La vie la plus solitaire et la plus retirée était celle qui lui convenait. Quelques livres et des promenades, voilà les seules diversions par lesquelles il entrecoupait ses luxures. De l'esprit, un caractère ferme et

prononcé, aucuns préjugés, point de religion, nuls principes, étonnamment despote au fond de son sérail, sans pudeur, sans humanité, préconisant ses vices ; tel était Bandole et son repaire; tel était le tombeau que la main du ciel préparait à Justine, pour la récompenser d'avoir voulu sauver une des victimes de ce scélérat.

Quinze jours entiers s'écoulèrent sans que notre malheureuse entendît parler de son persécuteur : une des vieilles lui apportait la nourriture de la maison; Justine la questionnait, et celle-ci, répondant froidement : — Vous aurez bientôt l'honneur de voir monsieur; vous serez instruite alors. — Mais, ma bonne, pourquoi suis-je ici? — Pour les plaisirs de monsieur. — Oh! juste ciel! comment, il voudra me forcer à des choses... dont la seule idée me fait horreur? — Vous ferez comme les autres, et vous ne serez pas plus à plaindre qu'elles. — Les autres? Comment, il y en a d'autres ici? — Assurément, vous n'êtes pas la seule; allons, allons, du courage, de la patience, et la porte se refermait.

Le seizième jour enfin, on avertit Justine de se tenir prête pour une cérémonie

préalable, sur laquelle on ne l'avait nullement prévenue. Les portes s'ouvrent avec fracas; Bandole, suivi d'une vieille, entre dans la chambre : faites-moi voir le con, dit-il à la matrone; et Justine, sans pouvoir s'en défendre, est aussi-tôt saisie et troussée. Ah! ah! dit Bandole avec négligence, n'est-ce pas celle qui doit mourir ici ?... celle qui s'est avisée de me surprendre. Oui, répond-on. —Puisque c'est ainsi, je n'ai pas besoin de grands ménagemens avec elle... Le pucelage y est-il ? Alors la vieille, le nez affublé de lunettes, se courbe pour examiner. Cela a été attaqué, dit-elle au bout d'un instant; mais il y a de l'étroit, de la fraîcheur... il y a de quoi donner du plaisir. —Ecartez... que je voie à mon tour, dit Bandole... et le vilain, agenouillé devant le con ouvert, y fourre à-la-fois ses doigts, son nez et sa langue. Tâtez-lui les reins, dit-il à la vieille en se relevant, et dites-moi si vous supposez que la ponte pourra se faire avec succès. Oui, dit la vieille en palpant, le sujet est bien constitué; je vous réponds d'un excellent produit dans neuf mois. —Oh! ciel! s'écria Justine, quand je serais une bête de somme, on ne m'analyserait pas avec plus de mépris; et

qu'ai-je donc fait, monsieur, pour mériter l'outrage que vous me destinez? où sont les titres de votre autorité sur moi? Les voilà, dit Bandole, en montrant son vit; je bande et je veux foutre. — Cette affreuse logique des passions s'allie-t-elle à l'humanité? — Et qu'est-ce que l'humanité, ma fille, je vous prie? — La vertu qui vous assurera des secours, si jamais vous devenez malheureux vous-même. — On ne l'est jamais avec cinq cent mille livres de rente, quand on y joint mes principes et ma santé. — On l'est toujours, quand on fait le malheur des autres. — Voilà une créature qui raisonne, dit Bandole, en remettant sa culotte; le peu d'habitude où je suis d'en trouver de cette espèce, me fait desirer de jaser avec elle : retirez-vous, continua-t-il, en s'adressant à la vieille; et l'on s'assit de part et d'autre.

Où prends-tu, je te prie, mon enfant, poursuivit Bandole, qu'aussi-tôt que la nature m'a créé le plus fort, et par mon physique, et par mon moral, je n'aie pas reçu d'elle, avec ces premiers dons, le pouvoir de traiter mes inférieurs d'après les seules règles de ma volonté. — Ces présens, dont vous vous targuez, ne devraient être pour vous que des

motifs de plus d'honorer la vertu et de soulager l'infortune ; vous en êtes indigne, dès que vous ne les employez pas à cet usage. — A mon tour, je dirai, chère fille, que cette manière de raisonner est loin de mon cœur. Pour que je pusse faire de ton existence le même cas que je fais de la mienne, il faudrait que je trouvasse, dans cette existence étrangère, des relations qui s'enchaînassent à moi aussi intimement que mes goûts ou que mes passions... Cela est-il ? Je dis plus, cela peut-il être ? Ne pouvant donc envisager ton existence que comme absolument étrangère, ou, si tu l'aimes mieux, comme passive, l'estime que j'aurai pour toi ne pourra jamais être que relative, ou, pour m'expliquer plus clairement, qu'une estime proportionnée au degré d'utilité que je recevrai de toi ; or, cette utililité, du moment que je suis le plus fort, ne peut plus consister que dans les actes d'esclavage les mieux constatés de ta part. Alors seulement nous aurons tous deux parfaitement rempli les rôles pour lesquels nous a créé la nature ; moi, lorsque je t'assouplis à mes passions, de quelque genre ou de quelque nature que ce puisse être ; toi, lorsque tu en subis les effets. Tes définitions de l'hu-

manité, Justine, ne sont le fruit que des sophismes du faible; l'humanité bien entendue ne consiste pas à donner tous ses soins aux autres; mais à se conserver, soi, à se délecter aux dépens de qui que ce puisse être. Ne confondons jamais la civilisation avec l'humanité; celle-ci est fille de la nature, scrutons-là sans préjugés, nous ne nous tromperons jamais sur sa voix; l'autre est l'ouvrage des hommes, et par conséquent de toutes les passions et de tous les intérêts réunis. Jamais la nature ne nous inspire que ce qui peut lui plaire ou lui être utile : toutes les fois qu'en éprouvant un de ses desirs nous nous sentons arrêtés par quelque chose, soyons bien sûrs que la barrière est élevée par la main des hommes. Pourquoi respecterions-nous ce frein ? Si nous nous dégradons jusques-là, n'en accusons que la crainte ou que notre faiblesse; ne nous en prenons jamais à notre raison... tout se franchit quand on l'écoute. Serait-il donc vraisemblable que la nature pût établir à-la-fois dans nous et le desir d'une action quelconque, et la possibilité que cette action pût outrager celle qui nous en donne l'envie ! Rien d'aussi bizarre que mes goûts, tu le vois, Justine; je n'aime point les femmes,

leur jouissance est la chose du monde la plus insipide pour moi; mais le plaisir de les engrosser, et de flétrir après le fruit que j'ai fait germer dans leurs seins, est une action délicieuse; il n'en serait point, sans doute, qui me rendisse plus coupable aux yeux de mes semblables: eh bien, sera-ce une raison pour moi de m'en corriger? Non, sans doute; et que m'importe l'estime ou l'opinion des hommes; de quel poids peuvent être ces chimères, près de mes goûts ou de mes passions? Ce que je perds avec eux, est le résultat de leur égoïsme; ce que je leur préfère, sont les plus douces jouissances de la vie. — Les plus douces, monsieur! — Oui, les plus douces, Justine, elles ne sont jamais plus délicieuses, que quand elles s'écartent le plus des usages reçus et des mœurs habituelles; ce n'est qu'à la destruction de toutes ces digues, que consiste la plus suprême volupté. — Mais, monsieur, elles deviennent des crimes. — Mot vide de sens, ma chère, il n'y a point de crime dans la nature; les hommes y croyent, cela est tout simple; ils ont dû caractériser de délit tout ce qui troublait leur tranquillité; ainsi l'outrage qu'un homme se permet sur un autre, peut véritablement exister individuellement

parlant... jamais aux yeux de la nature... Et ici Bandole répéta avec quelques expressions différentes, tout ce que Rodin avait dit sur le néant du délit de l'infanticide ; il lui prouva, pour le moins avec autant d'énergie, qu'il n'y avait aucune espèce de mal à disposer du fruit qu'on avait planté, et que nous n'avions sur aucune propriété des droits mieux fondés que sur celle-là. L'intention de la nature est remplie, dès que la femme est enceinte, poursuivit Bandole ; mais il lui est égal que le fruit mûrisse ou qu'il soit cueilli dans sa verdeur. — Oh ! monsieur, vous ne tirerez jamais de justes comparaisons de la chose inanimée à l'être possédant une ame. — Une ame, dit Bandole en éclatant de rire ; ah ! dis-moi, je t'en prie, ma chère, ce que tu entends par cette expression. — Elle me donne l'idée du principe vivifiant et éternel, sublime et grande émanation de la divinité, qui nous rapproche d'elle, qui nous unit à elle, et qui, par la perfection de son essence, nous distingue de tous les animaux ; et ici Bandole, ayant éclaté de rire une seconde fois, dit à Justine : écoute, mon enfant : je m'apperçois que tu as quelque mérite, et je veux bien consentir à t'éclairer ; un peu d'attention, et suis-moi.

Il n'est rien d'aussi absurde sans doute que le système des gens qui s'acharnent à dire qne l'ame est une substance différente du corps ; leur erreur vient de l'orgueil qu'ils mettent à supposer que cet organe intérieur a le pouvoir de tirer des idées de son propre fonds. Séduits par cette première illusion, quelques-uns d'entr'eux ont porté l'extravagance au point de croire que nous apportons en naissant des idées innées. D'après cette ridicule hypothèse, ils ont fait de la partie qu'ils ont nommé AME une substance isolée, et lui ont accordé le droit imaginaire de penser abstractivement de la matière dont elle émane uniquement : ces opinions monstrueuses ne se justifiaient qu'en disant que les idées sont les seuls objets de la pensée, comme s'il n'était pas prouvé qu'elles ne peuvent nous venir que des objets extérieurs, qui, en agissant sur nos sens, ont modifié notre cerveau ; chaque idée sans doute est un effet ; mais quelque difficile qu'il soit de remonter à sa cause, pouvons-nous supposer qu'elle ne soit pas due à une cause ? Si nous ne pouvons acquérir d'idées que par des substances matérielles, comment pouvons-nous supposer que la cause de nos idées puisse être immatérielle ? Oser soutenir

que nous pouvons avoir des idées sans les sens, serait aussi absurde que de dire qu'un aveugle de naissance pourrait avoir une idée des couleurs. Eh ! non, Justine, non, ne croyons pas que notre ame puisse agir d'elle-même ou sans cause, dans aucun des instans de notre vie ; absolument liée aux élémens matériels qui composent notre existence, entièrement dépendante d'eux, toujours soumise aux impressions des êtres qui agissent en nous nécessairement, et d'après leurs propriétés, les mouvemens secrets de ce principe, vulgairement appelé ÀME, sont dus à des causes cachées au-dedans de nous-mêmes ; nous croyons que cette ame se meut, parce que nous ne voyons pas les ressorts qui la remuent, ou parce que nous supposons ces mobiles incapables de produire les effets que nous admirons ; la source de nos erreurs vient de ce que nous regardons notre corps comme de la matière brute et inerte, tandis que ce corps est une machine sensible qui a nécessairement la conscience momentanée de l'impression qu'il reçoit, et la conscience du MOI par le souvenir des impressions successivement éprouvées. Retiens-le, Justine, ce n'est jamais que par nos sens que les êtres nous sont connus, ou

produisent des idées en nous ; ce n'est qu'en conséquence des mouvemens imprimés à notre corps que notre cerveau se modifie ou que notre ame pense, veut et agit. Notre esprit pourrait-il donc s'exercer sur autre chose que ce qu'il connaît ? et peut-il connaître autre chose que ce qu'il a senti ? Tout nous prouve, de la manière la plus convaincante, que l'ame agit et se meut d'après les mêmes loix que celles des autres êtres de la nature, qu'elle ne peut être distinguée du corps, qu'elle naît, s'accroît, se modifie dans les mêmes progressions que lui, et que par conséquent elle périt avec lui. Toujours dépendante du corps, vous la voyez passer par les mêmes gradations ; inepte dans l'enfance, vigoureuse dans l'âge mûr, glacée dans la vieillesse, sa raison ou son délire, ses vertus ou ses vices, ne sont jamais que le résultat des objets extérieurs et de leurs effets sur les organes matériels. Comment, avec d'aussi fortes preuves de l'identité de l'ame avec le corps, a-t-on jamais pu s'imaginer que cette portion d'un même individu jouissait de l'immortalité, pendant que l'autre périssait. Les imbécilles ! après avoir fait de cette ame qu'ils fabriquaient à leur guise un être simple, inétendu, dépourvu

de parties, absolument différent, en un mot, de tout ce que nous connaissons, prétendirent qu'elle n'était point sujette aux loix que nous trouvons dans tous les êtres dont l'expérience nous montre la décomposition perpétuelle ; ils partirent de ces faux principes pour se persuader que le monde avait aussi une ame spirituelle, universelle, et ils donnèrent le nom de Dieu à cette nouvelle chimère dont celle de leur corps devenait une émanation. De-là, les religions, et toutes les fables absurdes qui en découlèrent, tous les systêmes gigantesques et fabuleux qui devaient nécessairement résulter de cette première extravagance ; de-là, les idées romanesques de peines ou de récompenses après cette vie, absurdité la plus révoltante de toutes ; car, si l'ame humaine était une émanation de l'ame universelle, c'est-à-dire, du Dieu de l'univers, comment pouvait-elle mériter ou démériter ? comment perpétuellement enchaînée à l'être dont elle émanait, pouvait-elle être libre, et d'après cela, punie ou récompensée comme telle ? Que les sectateurs de l'imbécille systême de l'immortalité de l'ame n'aillent pas nous donner son universalité pour preuve de sa réalité ; rien n'est aussi simple que la prodigieuse

étendue

étendue de cette opinion : elle contient le fort, elle console le faible ; en fallait-il plus pour la propager ! Par-tout les hommes se ressemblent, et par-tout avec les mêmes faiblesses ils doivent avoir les mêmes erreurs. La nature ayant inspiré à tous les hommes le plus vif amour pour leur existence, l'éternité de cette existence devint un desir nécessaire ; ce desir se convertit bientôt en certitude, et plus promptement encore en dogme. Il était facile de présumer que des hommes ainsi disposés, devaient écouter avidement tout ce que leur annonçait ce système ; mais le desir d'une chimère peut-il jamais devenir la preuve incontestable de la réalité de cette chimère ! Nous desirons de même la vie éternelle des corps, et cependant ce desir est frustré : pourquoi celui de la vie de notre ame ne le serait-il pas de même ! Les réfléxions les plus simples sur la nature de cette ame devraient nous convaincre que l'idée de son immortalité n'est qu'une illusion. Qu'est-ce en effet que cette ame, si-non le principe de la sensibilité ! qu'est-ce que penser, jouir, souffrir, si-non sentir ! qu'est-ce que la vie, si-non l'assemblage de ces différens mouvemens propres à être organisés ! Ainsi, dès que le corps cesse

de vivre, la sensibilité ne peut plus s'exercer, il ne peut plus y avoir d'idées, ni par conséquent de pensées; les idées ne peuvent donc nous venir que des sens; or, comment veut-on qu'une fois privés de ces sens, nous ayons encore des idées? Puisqu'on fait de l'ame un être séparé du corps animal, pourquoi n'a-t-on pas fait de la vie un être distingué du corps vivant? la vie est la somme des mouvemens de tout le corps; le sentiment et la pensée font une partie de ces mouvemens; ainsi, dans l'homme mort ces mouvemens cesseront comme tous les autres; et par quel raisonnement en effet prétendrait-on nous prouver que cette ame qui ne peut sentir, penser, vouloir, agir qu'à l'aide de ses organes, puisse avoir de la douleur ou du plaisir, ou même, avoir la conscience de son existence, lorsque les organes qui l'en avertissaient seront décomposés? N'est-il pas évident que l'ame dépend de l'arrangement des parties du corps, et de l'ordre suivant lequel ces parties concourent à faire leurs fonctions? Ainsi, la structure organique une fois détruite, nous ne pouvons douter que l'ame ne le soit aussi. Ne voyons-nous pas, durant tout le cours de notre vie, que cette ame est altérée, déran-

gée, troublée par tous les changemens qu'éprouvent nos organes; et l'on a l'extravagance d'imaginer qu'il faut que cette ame agisse, pense, subsiste, lorsque ces mêmes organes auront entièrement disparu! quelle absurdité!

L'être organisé peut se comparer à une horloge qui, brisée une fois, n'est plus propre aux usages auxquels elle était destinée. Dire que l'ame sentira, pensera, jouira, souffrira après la mort du corps, c'est prétendre qu'une horloge, cassée en mille pièces, peut continuer à marquer les heures. Ceux qui nous disent que notre ame peut subsister, nonobstant la destruction du corps, soutiennent évidemment que la modification d'un corps pourra se conserver, après que le sujet en aura été détruit.

O mon enfant! persuade-toi donc bien qu'après ta mort tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus; du fond de ton cercueil, tu ne seras plus le témoin de ces scènes, que ton imagination te représente aujourd'hui sous des couleurs si noires; tu ne prendras plus de part à ce qui se passera dans le monde; tu ne seras pas plus occupée de ce qu'on fera de tes cendres, que tu ne pouvais l'être la veille de ta naissance de la sorte

d'organes que tu allais recevoir de la nature. Mourir, c'est cesser de penser, de sentir, de jouir, de souffrir ; tes idées périront avec toi ; tes peines et tes plaisirs ne te suivront point dans la tombe ; envisage donc la mort d'un œil paisible, non pour alimenter tes craintes et ta mélancolie, mais pour t'accoutumer à la voir d'un œil calme, et pour te rassurer contre les fausses terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à t'inspirer.

Oh! monsieur, dit Justine, combien ces idées sont tristes! celles que j'ai reçues dans mon éducation ne sont-elles pas plus consolantes? — Mais la philosophie, Justine, n'est point l'art de consoler les faibles ; elle n'a d'autre but que de donner de la justesse à l'esprit, et d'en déraciner les préjugés. Je ne suis point consolant, moi, Justine ; je suis vrai. Si j'avais envie de te consoler, je te dirais, par exemple, qu'ainsi que les autres femmes de mon sérail, les portes te seront ouvertes aussi-tôt que tu m'auras fait un enfant. Je ne te le dis pas, parce que je ne veux point te tromper ; tu tiens mon secret, ce malheur-là t'assure une éternelle captivité. Regarde-toi donc, ma chère, comme déjà dans le cercueil que je te peignais tout-

à-l'heure; tu ne reverras jamais le seuil de la porte par laquelle tu es entrée. — Oh! monsieur. — Justine, je bande, descendons; c'est assez raisonner; je veux foutre. La vieille est rappelée; Justine, conduite au cabinet destiné à ces sortes de sacrifices; on garrotte notre malheureuse fille sur le siége banal, et la matrone se retire. Méprisable créature! dit alors le vieux Faune avec brutalité, vous voyez ce qu'on gagne à vouloir faire une bonne action; j'ai toujours vu que la vertu s'enveloppait dans ses propres piéges, et qu'elle était sans cesse la dupe du vice. Vous n'aviez qu'à laisser noyer cette enfant, je n'aurais seulement pas pris garde à vous. — Oh! monsieur... moi laisser commettre un crime aussi épouvantable! — Tais-toi, putain, je te l'ai déjà démontré; y a-t-il quelque chose dont nous soyons plus maîtres que du morceau de foutre que nous avons paitri; allons, coquine, donnes-m'en un, et je l'expédierai devant toi. — Au nom du Ciel! monsieur, faites-moi grace; aussi-tôt que votre passion sera satisfaite, je ne serai plus pour vous d'aucune utilité; vous me mépriserez, vous m'abandonnerez; et, si vous vouliez m'employer à autre chose dans votre

maison, je serais bien sûre de pouvoir vous y rendre de bien grands services. — Et quel service, disait Bandole, tout en palpant avec grossièreté la motte et le sein de Justine? Une garce comme vous n'est bonne qu'à être foutue, et c'est à cet unique objet que je vais vous employer; la seule différence que je ferai de vous aux autres, sera de vous maltraiter infiniment davantage, parce que les autres sortent, et que vous êtes ici pour votre vie; et Bandole, suffisamment échauffé, se met à l'ouvrage.

Mais Bandole, comme tous les philosophes... comme tous les gens d'esprit, avait des manies préliminaires. Celle d'un homme qui aime le con, est de le baiser: notre libertin faisait plus, il le suçait, il mordait le clitoris, et se divertissait infiniment à épiler une motte avec ses dents. Ces préludes acquéraient plus ou moins de violence, en raison de la fraîcheur ou de la beauté de l'objet offert; et comme Bandole n'en recevait pas souvent d'aussi joli que Justine, il se livra. Le pauvre petit con de notre infortunée fut vigoureusement mordu, ses belles cuisses reçurent aussi l'empreinte des dents de ce libertin, qui, bien décidé à l'opéra-

tion, allait y procéder enfin tout de bon, lorsqu'on vint lui annoncer précipitamment qu'une des femmes du sérail allait enfanter. C'était l'usage; dès que la ponte avait lieu, on avertissait le sultan, qui, dans pareil cas, se conduisait de la manière que nous allons détailler.

Vous auriez bien pu attendre un instant, dit-il d'abord à la vieille, qui l'interrompait, j'allais foutre... N'importe, vos ordres sont de m'avertir, vous les exécutez, je n'ai rien à dire. Détachez cette fille, elle me suivra; destinée à vous remplacer un jour, je veux qu'elle apprenne à me servir. Justine, la vieille et Bandole se transportent donc dans la cellule de celle qui était sur le point d'accoucher. C'était une jeune fille de dix-neuf ans, belle comme le jour, déjà dans les crises de la première douleur. Bandole et la vieille la saisissent, la placent sur une machine différente de celle où on les attachait pour être foutues, mais pour le moins aussi incommode. Là, la victime étendue sur une planche en bascule, avait le chef et les pieds fort bas, ses reins seuls étaient élevés; son accouchement ainsi ne pouvait être que très-périlleux, et cette circonstance n'était pas

une de celles qui flattait le moins notre libertin. A peine cette belle fille fut-elle assise sur ce lit de misère, qu'elle commença à jeter les hauts cris. Ah! dit Bandole en la palpant, l'accouchement sera difficile, je le vois; je suis bien-aise, Justine, de cette occasion pour te faire admirer mon adresse. Afin de s'assurer encore mieux del'état de la patiente, il lui enfonce un doigt dans la matrice; cela est certain, elle souffrira, dit-il avec joie; c'est par les pieds que veut se dégager l'enfant; nous serons obligés d'avoir recours à des moyens terribles. Puis, au bout d'un instant, voyant que les mêmes symptômes se prolongent... allons, poursuit-il, il n'y a plus d'autre moyen, il faut que la mère périsse, si je veux sauver l'enfant; et comme celui-ci peut encore me donner un très-grand plaisir, et que l'autre ne me sert plus à rien, je serais un fou de balancer... Et la malheureuse entendait son arrêt; le brutal ne prenait aucune précaution pour lui en déguiser l'horreur. Je n'ai plus de ressources que dans l'opération césarienne, continua-t-il, et j'y vais procéder. Il développe, prépare tous ses instrumens, et se met en devoir d'inciser le flanc; l'ouverture faite,

il veut saisir l'enfant, il y parvient; la mère expire; mais l'embryon n'arrive qu'en morceaux. —Certes, monsieur, dit la vieille, vous avez fait là une belle opération. — Elle est manquée, dit Bandole, c'est ta faute; pourquoi diable viens-tu me chercher quand je bande; tu sais bien que je ne puis rien faire quand je suis aveuglé par le foutre, en voilà la preuve. N'importe, branle-moi, Justine... oui, dirige les flots de mon sperme sur les restes sanglans de ces victimes. Justine, effrayée... couverte de pleurs, obéit en tremblant; en deux secousses la bombe éclate; il semblait que le paillard n'eût jamais été plus délicieusement chatouillé; et la mère et l'enfant sont inondés des preuves parlantes de sa vigueur. Le calme renaît; il se retire. Qu'on enterre tout cela, dit-il à la vieille, et qu'on me mette cette fille-là en lieu sûr; plus elle sait mes secrets, plus je la crains; je n'ai plus de ménagemens à garder avec elle; c'est donc dans les prisons que je veux qu'elle soit mise, et l'ordre est exécuté.

Ces prisons étaient des tourelles élevées où l'air était fort pur, mais où l'on était grillé de toutes parts, et desquelles il était impossible de s'évader. Verrouillée là, et aban-

donnée à elle-même, la sensible Justine commença à former quelques réflexions sur son sort. O Dieu! s'écria-t-elle, pourquoi donc faut-il que je sois aussi cruellement maltraitée, quand je n'ai eu d'autre tort que celui de m'être opposé à un crime? Que d'exemples, quoique bien jeune encore, je reçois de cette funeste fatalité de mon étoile! Un instant d'abrutissement succéda. Justine était immobile; à peine respirait-elle; on eut dit que toutes les facultés de sa cruelle existence étaient enchaînées par la douleur : quelques larmes involontaires coulaient de ses beaux yeux, et une violente palpitation de cœur devenait la seule preuve de ses liens à la vie. Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans que cette malheureuse reçût aucune consolation, sans que qui que ce fût pénétrât dans sa chambre, que les vieilles chargées de la nourrir.

Enfin, Bandole reparut un soir. Mon enfant, dit-il à cette infortunée, je viens te prévenir que c'est après-demain, sans faute, que je t'accordes les honneurs de ma couche... et sur un mouvement affreux de Justine :—Quoi! cette nouvelle ne te comble pas de plaisir?—Elle me fait horreur. Oh! monsieur, croyez-vous que des femmes puissent vous aimer?

M'aimer, répondit Bandole, je serais au désespoir qu'une femme s'en avisât : l'homme qui veut jouir délicieusement ne recherchera jamais le cœur d'une femme ; avec de tels procédés, on ne deviendrait que son esclave, et par conséquent très-malheureux. Une femme n'est vraiment délicieuse à foutre que quand elle vous déteste cordialement ; et l'homme qui voudra connaître tout le piquant d'une jouissance, ne doit rien négliger pour imprimer à la femme qu'il fout le plus de motifs de haine qu'il lui sera possible. Crois-tu que les Asiatiques, si experts en volupté, ne savent pas bien ce qu'ils font, quand ils enferment leurs femmes ? N'imagines pas, Justine, que la jalousie influence en rien leur manière d'agir à cet égard. Serait-il présumable qu'un homme qui a cinq ou six femmes puisse les aimer toutes, au point d'en être jaloux : ce n'est point pour cela qu'il les enferme ; le seul motif qui le détermine à cette clôture, est qu'il y gagne par-là le moyen de les vexer plus à l'aise, desir qui naît en lui de la certitude où il est qu'une femme aigrie, tourmentée, qu'une femme qui déteste l'homme qui doit avoir à faire avec elle, devient nécessairement pour lui la plus déli-

cieuse des jouissances. — Il y a bien peu de délicatesse à cela. — Et que fait la délicatesse en amour ! ajoute-t-elle un chatouillement de plus au plaisir ? Non, sans doute : au contraire, elle en diminue les sensations, en contraignant l'homme à des sacrifices matériels en faveur du moral ; sacrifices toujours faits aux dépens de sa volupté. La délicatesse est la chimère de l'amour ; la jouissance en est l'élément. Tous les amans délicats sont de mauvais fouteurs, Justine ; ils croyent dédommager une femme, en belles paroles, de ce dont ils la privent en effet. Pour moi, je l'avoue, si j'étais de votre sexe, j'aimerais mieux être molestée et bien foutue, que de m'entendre dire tous les jours des choses délicieuses par un bande-à-l'aise (1). Allons, Justine, prends ton parti ; le rôle du plus faible est de céder : si les circonstances viennent à changer, peut-être deviendras-tu la maitresse à ton tour ; alors je t'obéirai. Bandole sortit, et laissa la pauvre Justine dans l'attente du plus affreux outrage que sa pudeur pût redouter. Elle y réfléchissait, ap-

(1) Ceci n'est que l'esquisse des principes qui se développeront plus bas.

puyée

puyée sur sa fenêtre, ne pouvant se déterminer à se mettre au lit, lorsqu'elle crut entendre du bruit dans les broussailles qui environnaient sa tour ; elle écoute. Ouvrez, lui crie-t-on, et n'ayez pas peur; on a des choses importantes à vous dire. Justine avance la tête, elle prête l'oreille ; tout ce qui ressemble au soulagement est si précieux dans la cruelle situation où elle est! On lui répète les mêmes choses. Dieu ! quelle est sa surprise, en reconnaissant la voix de Cœur-de-Fer, ce célèbre capitaine de voleurs, avec lequel elle était sortie de la conciergerie. Malheureux, lui dit-elle, que cherchez-vous dans les abords de cette affreuse maison ? — Nous venons en arracher une femme qui nous intéresse ; c'est notre unique but : Bandole est un scélérat comme nous ; d'après cela, ses goûts, ses propriétés, ses plaisirs, tout sera respecté ; mais il nous faut la femme que ses émissaires nous ravirent il y a un mois, et il nous la faut pour l'immoler, parce qu'elle nous a trahi de la plus cruelle façon. Hélas ! monsieur, dit Justine, n'ai-je pas à-peu-près les mêmes reproches à me faire ? et quand je serai dans vos mains, ne me devrez-vous pas autant de rigueur ? Ne le crains pas,

dit Cœur-de-Fer, fais-nous avoir celle qu'il nous faut, et nous te jurons sûreté, protection et secours. — Oh! juste ciel! vous voulez que je vous livre une infortunée pour lui donner la mort! — Elle la recevra de même où elle est. — Non, elles sortent quand il en est las. — Eh bien, si tu ne nous sers point, nous pénétrerons de même, et tu deviendras notre première victime. Allons, dit Justine, qui vit bien qu'en se tirant du péril où elle était, elle parviendrait toujours (qu'on lui tint parole ou non) à s'échapper des nouveaux pièges qui lui seraient tendus, et que, quant à la femme que sa démarche allait livrer, elle ferait tant qu'elle en obtiendrait la grace; allons, me voilà prête à vous servir; fournissez-m'en les moyens, et j'espère que nous réussirons. — Avez-vous une corde? — Non. — Coupez vos draps, formez-en une bande, et descendez-nous-là. Justine exécute. Tirez, lui dit-on. Une lime et une échelle de soie étaient au bout de la corde : un billet s'y présente; elle y lit ces mots :

« Servez-vous de cette lime pour couper vos barreaux; attachez l'échelle que voici à ceux qui resteront; coulez-vous ensuite demain, sans crainte, entre deux et trois heures

du matin ; nous y serons ; vous nous montrerez la porte de cette maison magique ; vous recevrez de nous une récompense, et la permission d'aller où vous voudrez, sans ressouvenir ni rancune. »

Justine voulut encore faire quelques observations ; on n'y était plus. Ses réflexions furent bientôt faites ; nous venons de dire ce qui les appuyait.

Entièrement décidée, elle lime ses barreaux, attache son échelle, et attend l'heure prescrite avec un incroyable empressement ; une pendule la lui fait entendre. Justine monte sur sa fenêtre, et se laisse légèrement glissər le long de l'échelle ; souple, légère et adroite, elle est bientôt aux pieds de la tour. Oh ! Justine, reconnais-moi, lui dit Cœur-de-Fer, en la serrant dans ses bras... reconnais un homme qui n'a jamais cessé de t'adorer, et que tu as traité bien durement... Délicieuse créature ! comme te voilà grande et belle maintenant ! Eh bien, seras-tu toujours aussi cruelle ? — Oh ! monsieur, pressons-nous, le jour va paraître, et nous serions perdus, si l'on nous appercevaient ici... — Mais, pourras-tu retrouver cette porte ? — Oui, si vous jurez une chose. — Eh quoi ? —

La vie de la malheureuse que vous voulez immoler, et ma liberté, si-tôt que vous aurez touché le seuil de cette porte. Ta liberté est sûre, dit le voleur; mais le premier point est impossible. — Ah! dans quel cruel embarras vous me mettez! Pourquoi suis-je descendue? — Le jour va paraître, Justine, tu l'observais toi-même tout-à-l'heure, il ne faut donc pas perdre une minute... et Justine, tremblante, avança. Voilà un peuplier qui me guide, dit-elle, je passai dessous pour entrer; la porte en doit être voisine. Cœur-de-Fer et ses gens saisissent cette indication et apperçoivent enfin une porte... ils y conconduisent Justine. Est-ce là, lui demandent-ils? — Une petite porte verte. — Oui, la voilà. — Oh! monsieur, renvoyez-moi maintenant. Cela doit être, dit Cœur-de-Fer, nous te tiendrons la parole que nous t'avons donnée; voilà dix louis; embrasse-moi, chère fille; je pourrais exiger de toi des faveurs... si longtems attendues... Je pourrais te punir d'une grande faute commise envers la troupe; mais cette faute, bien inférieure à celle dont nous allons nous venger dans l'instant, a son excuse dans ta vertu; l'intérêt seul fut le motif de l'autre. Tous brigands que nous sommes, ces

profondes considérations établissent de grandes différences dans le traitement. Pars, Justine; mais ta compagne va être immolée... Adieu; tâche de devenir plus heureuse que tu ne me parais l'avoir été jusqu'à ce moment-ci, et souviens-toi que tu auras toujours des amis dans Cœur-de-Fer et dans sa troupe.

Eh bien! dit Justine en s'éloignant, voilà-t-il encore un caprice du ciel bien inexplicable? Je veux sauver un enfant de la rage d'un monstre; ce scélérat m'enferme et veut me violer; je livre une de mes compagnes à la fureur d'un autre antropophage... Cette détestable action... cette trahison abhorrée... qui me couvrira de remords toute la vie, me vaut la liberté... de l'argent, et la fin de mes craintes... Justice divine, manifeste-toi donc à mes yeux d'une manière moins incompréhensible, ou je vais tomber dans des doutes qui t'outrageront peut-être; et la malheureuse s'éloigne. Le jour luit, elle se reconnaît, elle voit le funeste étang, et près de là l'hospice où elle devait aller reposer trois mois auparavant; elle s'y arrête; elle y déjeûne, et reprend la route d'Auxerre, dont elle repart le 7 août, toujours dans la ferme résolution de gagner le Dauphiné, où son

imagination romanesque lui faisait constamment espérer le bonheur.

Elle avait fait environ deux lieues ; la chaleur commençant à l'incommoder, elle monte sur une petite éminence couverte d'un bouquet de bois peu éloigné de la route, avec le dessein de s'y rafraîchir et d'y sommeiller un couple d'heures à moins de frais que dans une auberge, et plus en sûreté qu'au bord du grand chemin ; elle s'établit au pied d'un chêne, et après un déjeûner frugal, elle se livre aux douceurs du sommeil. L'infortunée en avait joui avec assez de calme, lorsque ses yeux, se r'ouvrant à la lumière, elle se plut à considérer le paysage agréable qui se dessinait devant elle ; du milieu d'une forêt qui s'étendait vers la droite, elle crut apercevoir dans le lointain un petit clocher s'élever modestement vers les nues. Aimable solitude, se dit-elle, que ton séjour me fait envie ! tu dois être la demeure de quelques douces et vertueuses récluses qui ne s'occupent que de Dieu... que de leurs devoirs, ou peut-être, ô solitude heureuse ! tu sers d'asyle à quelques saints hermites uniquement consacrés à la religion, éloignés de cette société pernicieuse où le crime veillant sans cesse autour de l'in-

nocence, la dégrade et l'anéantit. Ah ! toutes les vertus doivent habiter là, j'en suis sûre ; et quand la perversité de l'homme les exile de dessus la terre, c'est là, c'est dans cette retraite paisible qu'elles vont s'ensevelir au sein des êtres fortunés qui les chérissent et qui les cultivent chaque jour : cette vue échauffait d'autant plus vivement l'imagination de Justine, que les sentimens de la plus ardente piété ne l'avaient abandonné dans aucune circonstance de sa vie, méprisant les sophismes d'une fausse philosophie, les croyant tous émanés du libertinage, bien plus que d'une intime persuasion ; elle leur opposait sa conscience et son cœur, et trouvait, au moyen de l'un et de l'autre, tout ce qu'il fallait pour y répondre ; souvent contrainte par ses malheurs de négliger les devoirs de sa religion, elle réparaît ce tort avec empressement dès qu'elle en avait les moyens. Pleine des idées que nous venons de lui voir, elle interroge, sur l'habitation qui s'offre à elle, une jeune fille de seize à dix-sept ans, qu'elle apperçoit gardant des moutons ; elle lui demande quel est ce couvent. C'est une abbaye de bénédictins, lui répond la bergère, occupée par six religieux dont rien n'égale la piété, la con-

tinence et les mœurs : on y va, poursuit la jeune fille, une fois par an en pélerinage, près d'une vierge miraculeuse dont les gens pieux obtiennent tout ce qu'ils veulent; allez-y, mademoiselle, allez-y, vous n'en reviendrez pas sans vous sentir meilleure. Singulièrement émue de cette réponse, Justine conçoit aussitôt le desir le plus véhément d'aller implorer quelques secours aux pieds de cette sainte mère de Dieu. Je la verrai, s'écrie-t-elle avec componction, je l'adorerai celle à qui l'Etre-Suprême accorda la grace d'enfanter un Dieu; je me prosternerai aux pieds de cette source de pureté, de virginité, de candeur et de modestie. Ah! volons; chaque instant de retard est un crime dont ma religion s'effarouche.

Justine voulait que son institutrice la suivit; elle l'en prie, lui offre même de l'argent, mais sans rien obtenir : la jeune fille objecte des occupations qui lui laissent à peine le tems de vaquer à ses devoirs. Eh bien! dit Justine, j'irai donc seule, indiquez-moi la route; on la lui montre; on l'assure qu'elle a plus de tems qu'il ne lui en faut pour arriver de bonne-heure; on lui certifie que le supérieur de cette maison, le plus respectable et le plus saint

des hommes, la recevra parfaitement bien ; qu'il lui donnera tous les secours qui lui seront nécessaires. Il se nomme Dom Severino, ajoute-t-on ; il est Italien, proche parent du Pape, qui le comble de bienfaits ; il est doux, honnête, serviable, âgé de cinquante-cinq ans, dont il en a passé les deux tiers en France ; et toutes ces indications reçues, Justine s'achemine vers la sainte retraite où l'Eternel paraît lui assurer d'aussi douces consolations.

A peine est-elle descendue de l'éminence sur laquelle elle était montée, qu'elle n'aperçut plus le clocher : n'ayant plus pour guide que la forêt, elle commence à croire que l'éloignement dont elle a oublié de s'informer est bien autre que l'estimation qu'elle en a faite ; mais rien ne la décourage ; elle parvient au bord du bois, et voyant qu'il lui reste encore assez de jour, elle se détermine à s'y enfoncer, ne cessant de croire qu'elle pût arriver avant la nuit. Cependant nulle trace humaine ne se présente à ses yeux, pas une maison, et pour tout chemin un sentier hérissé de broussailles, et qui paraissait ne devoir servir qu'à des bêtes fauves ; elle avait déjà fait au moins cinq lieues sans

rien voir qui lui annonçât ce qu'elle cherchait, lorsque, l'astre ayant absolument cessé d'éclairer l'univers, il lui semble ouïr le son d'une cloche : l'espoir renaît ; elle écoute, elle marche vers le bruit, elle se hâte, pénètre enfin dans un taillis obscur, qui, par un sentier bien plus étroit que celui qu'elle avait suivi jusqu'alors, la conduit à la fin au couvent de Sainte-Marie-des-Bois. C'est ainsi que se nommait cette habitation.

Si Justine avait cru les abords du château de Bandole d'un agreste effrayant, certes, elle dût trouver ceux de cette abbaye bien plus sauvages encore. La plus prochaine habitation était à six lieues de celle-ci, et des bois immenses semblaient la dérober aux regards des hommes : elle était située dans une large et profonde vallée, que des chênes antiques environnaient de toutes parts ; telle était la raison qui avait fait perdre à Justine le clocher de vue, dès qu'elle s'était trouvée dans la plaine. Après avoir descendu près de trois quarts-d'heure, notre héroïne arrive enfin près d'une cahute, située sous le porche de l'église ; elle sonne ; un vieux frère paraît. — Que voulez-vous, dit-il brusquement ! — Ne peut-on parler au supérieur ? — Qu'avez-

vous à lui dire ? — Un saint devoir m'amène, m'est-il permis de le remplir ? je serai remise de toutes les fatigues que j'ai essuyées pour parvenir en cette solitude, si je peux me jeter aux pieds de la miraculeuse vierge dont on y conserve l'image. Le frère ouvre et pénètre seul ; mais comme il est tard et que les pères soupent, il ne revient pas d'une demi-heure. Tenez, dit-il en reparaissant, suivi d'un religieux, voilà Dom Clément, l'économe ; il vient voir si ce que vous desirez vaut la peine d'interrompre le supérieur.

Clément, dont le nom peignait on ne saurait moins la figure, était un homme de quarante-cinq ans, d'une grosseur énorme, d'une taille gigantesque, le sourcil noir et épais, la barbe fort rude, le regard sombre, farouche, méchant, sournois, ne s'exprimant qu'avec des mots durs, élancés par un organe rauque, une vraie figure de satyre... Il fit trembler Justine ; et sans qu'il lui fut possible de s'en défendre, le souvenir de ses anciens malheurs vint s'offrir en traits de sang à sa mémoire troublée... Que voulez-vous, lui dit le moine, du ton le plus rébarbatif ? est-ce là l'heure de venir dans une église ? Vous avez bien l'air d'une aventu-

rière ; votre âge, votre désordre, votre tournure, le moment où vous paraissez ici, tout cela n'annonce rien de trop bon; quoiqu'il en soit, parlez ; que voulez-vous ?

Saint homme, répondit Justine, mon désordre est l'effet de la fatigue que j'ai éprouvée pour me rendre ici. A l'égard de l'heure, j'avais cru qu'il était toujours tems de se présenter dans la maison de Dieu : j'accours de bien loin pour m'y rendre, pleine de ferveur et de dévotion. Je demande à me confesser, s'il est possible ; et quand l'intérieur de ma conscience vous sera connu, vous jugerez si je suis digne ou non de me prosterner aux pieds de la sainte image. Mais ce n'est pas l'heure de se confesser, dit le moine, en se radoucissant, vous ne le pouvez que demain matin ; où coucherez-vous, en attendant ! nous n'avons point d'hospice ; et Clément, à ces mots, quitte brusquement notre voyageuse, en lui disant qu'il va rendre compte au supérieur. Quelques tems après l'église s'ouvre ; le supérieur, Dom Severino, s'avance lui-même, et invite Justine d'entrer dans le temple, dont les portes se verrouillent aussitôt sur elle.

Dom Severino, duquel il est bon de don-

ner une idée tout de suite, était un homme de cinquante-cinq ans, d'une belle physionomie, l'air frais encore, taillé en homme vigoureux, membré comme Hercule, et tout cela sans dureté; une sorte d'élégance et de moëlleux régnait même dans son ensemble, et faisait voir qu'il avait dû posséder dans sa jeunesse tous les attraits qui forment un bel homme. Il avait les plus beaux yeux du monde, de la noblesse dans les traits, le ton le plus honnête et le plus séducteur; un peu d'accent faisait reconnaître sa patrie, mais ne donnait à son langage que plus d'agrément et de grâce. Justine, il en faut convenir, avait besoin de l'aimable extérieur de ce second moine, pour revenir de toute la frayeur que lui avait causée le premier. Ma chère fille, dit gracieusemeut Severino, quoique l'heure soit indue, et que nous ne soyons point dans l'usage de recevoir si tard, j'entendrai pourtant votre confession, et nous aviserons après au moyen de vous faire passer décemment la nuit, jusqu'au moment où vous pourrez demain saluer la sainte image qui vous attire ici. Alors, arriva dans l'église, par le chœur, un jeune garçon de quinze ans, de la plus jolie figure du monde, et vêtu

d'une manière si indécente, que Justine en eût conçu quelque soupçon, si elle l'eût observé. Mais, toute occupée de son examen de conscience, entièrement recueillie en elle-même, elle ne prit garde à rien. Le jeune enfant alluma des cierges, et vint, sans que Justine s'en apperçût encore, se placer dans le même fauteuil que devait occuper le supérieur, en confessant notre pénitente. Justine se met de l'autre côté; cette position l'empêche de voir ce qui se passe dans la partie où se trouve dom Severino, et, pleine de confiance, elle débite ses peccadilles, que le supérieur écoute, en caressant le jeune enfant, niché près de lui, en lui maniant les fesses, en lui livrant son vit, que le Ganimède branle, patine, secoue, suce, le tout au gré du moine, qui lui indique de ses mains les différentes manières dont il doit coopérer à l'embrâsement que les récits naïfs de Justine vont produire sur son genre nerveux.

Notre pieuse aventurière avoue ses fautes, avec une candeur... une ingénuité, qui, comme on l'imagine aisément, allume bientôt tous les sens du libertin qui l'écoute. Elle lui fait part de ses malheurs... elle lui dé-

voile jusqu'à la marque flétrissante que lui imprima le barbare Rombeau. Le moine prête à tout la plus grande attention ; il fait même répéter à Justine plusieurs épisodes, qu'il écoute avec l'air de la pitié et de l'intérêt, tandis que la curiosité la plus libidineuse, la paillardise la plus effrénée guide seule ses interrogations. Cependant, si Justine eût été moins aveuglée, aux mouvemens du père, à ses soupirs entrecoupés, au bruit assez violent qu'il fit en courbant le jeune homme pour l'enculer, assurément elle eût cessée d'être dupe; mais l'enthousiasme religieux est une passion qui trouble l'esprit comme toutes les autres ; la malheureuse ne prit garde à rien. Severino, qui foutait, s'appesantit sur les détails ; Justine répondit à tous avec innocence. Il porta la hardiesse au point de lui demander, cruement, s'il était vrai que les différens hommes avec qui elle avait eue affaire, ne l'eussent jamais enconnée, et combien de fois en tout elle avait été enculée ? si les vits qui l'avaient foutue de cette manière étaient gros ? s'ils avaient déchargé dans le cul ? A ces indécentes questions Justine se contenta de répondre naïvement, que ce dernier crime n'avait été commis sur elle que

trois ou quatre fois en tout. — Vraiment, dit Severino, ivre de luxure, et qui continuait de foutre le plus joli cul du monde; vraiment, mon ange, je vous demande cela, parce que vous m'avez l'air d'avoir les plus belles fesses possibles, et que ces criminels attraits séduiseut beaucoup de libertins. Il faut y prendre garde, continuait-il en balbutiant; un joli derrière est la pomme dont le serpent tenta Eve, c'est la route de perdition, et vous voyez que ceux qui l'ont frayée avec vous sont au rang des plus grands scélérats que vous ayiez connus. Ce crime perdit Sodome et Gomorrhe, mon enfant, vous le savez; il est puni par-tout de la peine du feu; il n'en est point qui irrite autant la bonté et la justice de l'Eternel; il n'en est aucun dont une fille sage doive se garantir avec autant de soin. Et, dites-moi, n'éprouvâtes-vous aucune sensation voluptueuse pendant cette perfide introduction? — La première fois, mon père? comment cela se serait-il pu, puisque j'étais évanouie? — Et les autres? — Détestant, abhorrant toutes ces horreurs, il aurait été bien difficile que j'y pusse prendre la moindre part.

Enfin, les principales questions du moine,

toujours enculant le bardache, portèrent sur les points suivans.

1°. S'il était bien vrai qu'elle fût orpheline et née à Paris ? 2°. s'il était certain qu'elle n'eût plus ni parens, ni amis, ni protection, ni personne, en un mot, à qui elle pût écrire ? 3°. si elle n'avait confié qu'à la bergère, qui lui avait parlé du couvent, le dessein qu'elle avait d'y venir, et si elle ne lui avait point donné de rendez-vous au retour ? 4°. si elle ne craignait pas d'avoir été suivie, et si elle était bien sûre que personne ne l'eût vu entrer au couvent ? Ensuite, Severino s'informant avec soin de l'âge et de la tournure de la petite bergère, fit quelques reproches à Justine de ne l'avoir point amenée ; vous doubliez, lui dit-il, le mérite de votre bonne action, en vous associant une compagne ; elle nous eût édifiés comme vous, et nous l'aurions reçue comme vous. Ces pieuses dissertations terminées, le moine décula son giton ; et se retirant, le vit très-en l'air et les passions très-en feu ; mon enfant, dit-il à Justine, il faut maintenant recevoir la pénitence due à vos péchés, et ce ne peut être que dans le plus parfait état d'humiliation que je puis vous imposer cette peine. Passons dans

le sanctuaire ; les deux cierges vont être apportés près de l'image miraculeuse ; elle sera dévoilée devant vous ; vous l'imiterez, Justine ; vous vous dépouillerez comme elle ; et vous sentirez que cette complète nudité que j'exige de vous, laquelle serait peut-être un crime aux yeux des hommes, ne devient aux nôtres qu'un moyen de justification de plus. Alors le jeune garçon sort en désordre du confessionnal, prend les cierges, les pose sur l'autel, y grimpe, et dévoile l'image. Justine, éblouie par les illusions de son ardente piété, n'entend rien, ne voit rien, et se prosterne ; mais Severino, la relevant avec dureté, lui dit : Non ; vous n'aurez ce droit-là que quand vous serez nue, il faut ici l'humiliation la plus grande... la plus complète. — Oh ! mon père, pardon ; et dans l'instant la pieuse Justine n'offre plus que les beautés de la nature aux yeux libertins de son cafard. A peine a-t-il apperçu ce beau corps, qu'il hennit de lubricité ; il le tourne et le retourne de toutes parts ; et, sous le prétexte d'examiner la marque flétrissante, le coquin observe en détail la superbe chûte de reins et les délicieuses fesses de Justine. Allons, lui dit-il, agenouillez-vous mainte-

nant, si vous voulez faire votre prière, et ne vous inquiétez point de ce qui se passera pendant que vous serez en oraison ; songez, ma fille, que, si je m'apperçois que votre esprit ne soit pas entièrement dégagé de la matière, que, si je crois voir qu'il tienne encore aux choses mondaines, et qu'il n'appartienne pas entièrement à Dieu ; songez, dis-je, que réglant alors ma pénitence sur vos nouveaux torts, elle sera funeste et sanglante ; oubliez-vous donc, et laissez-vous faire. De ce moment le paillard n'écoute plus que sa passion : sentant bien que l'état où est Justine, et la position dans laquelle il la tient, le dispense de toute précaution, il se place derrière elle, ayant son giton auprès de lui ; et, pendant que celui-ci le chatouille et le branle, le moine promène luxurieusement ses mains sur les fesses qui lui sont offertes, en y laissant, de tems en tems, avec ses ongles, des preuves sanglantes de ses cruelles caresses.

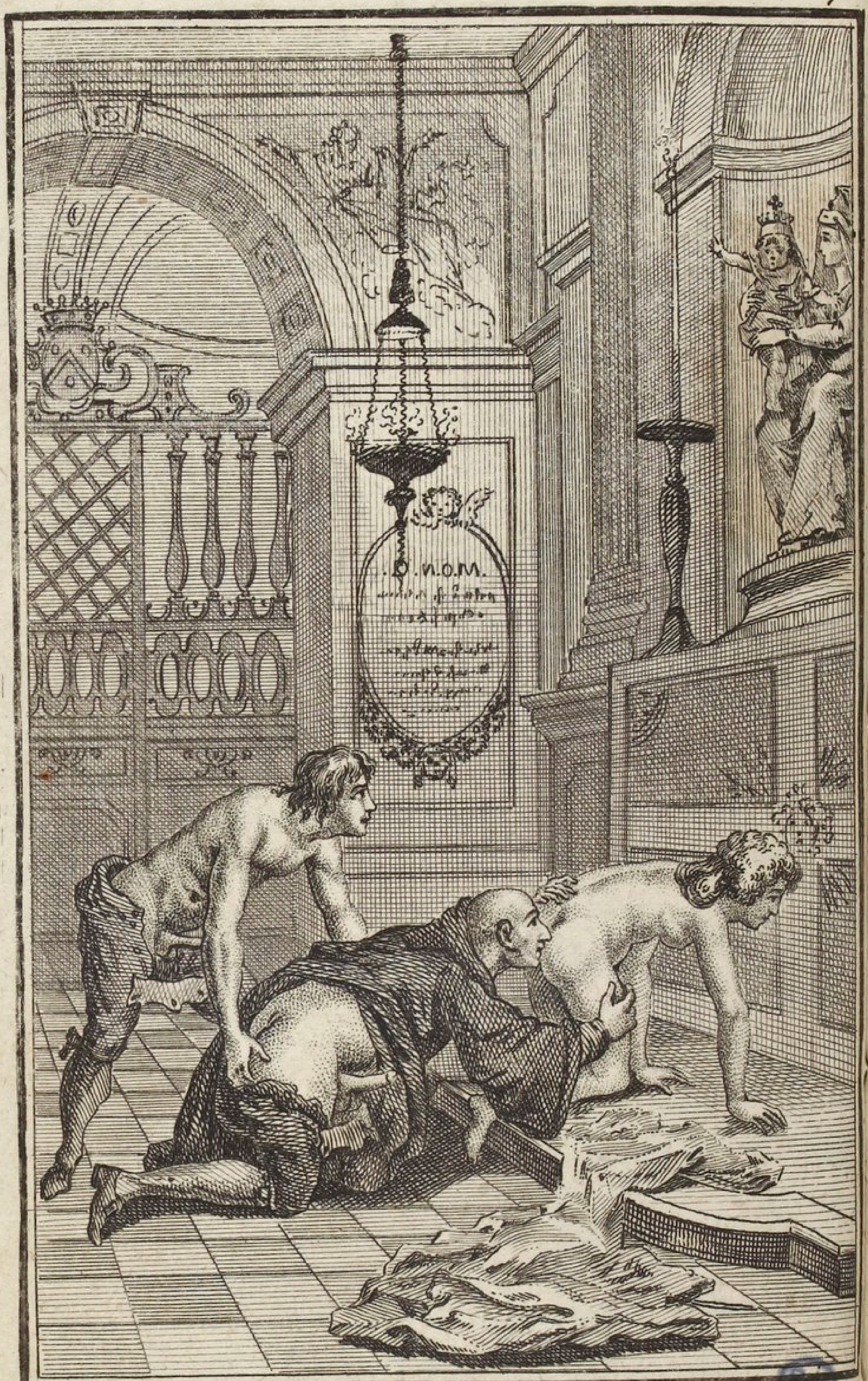
Justine immobile, fermement persuadée que tout ce qu'on lui fait n'a d'antre but que de la conduire pas à pas vers la perfection céleste, souffre tout avec une indicible résignation ; pas une plainte... pas un mouve-

ment ne lui échappe; son esprit était tellement élevé vers les choses célestes, que le bourreau l'eût déchirée, sans qu'elle eût seulement osé s'en plaindre (1).

Encouragé par un tel engourdissement de la part de sa pénitente, le moine devint plus entreprenant; couvrant de sa main étendue les deux belles fesses de cet ange, il la laissa ensuite retomber avec vigueur, et lui appliqua ainsi une douzaine de claques, si violentes, que les voûtes de l'église en retentirent, et que les reins de la faible victime se plièrent, comme le lis que l'aquilon agite. Alors il repasse devant elle, et, n'observant plus de mesure, il lui laissa voir un engin menaçant le ciel, plus que suffisant à déchirer le bandeau, si celui de la superstition pouvait l'être; il lui touche la gorge, le scélérat la baise; s'enhardissant de plus en plus,

---

(1) Preuve invincible de l'extrême connexité qui se trouve entre le moral et le physique; sachez élever l'un, vous serez toujours maître de l'autre, et voilà qui explique tout l'enthousiasme des martyrs, dans quelque parti qu'on les suppose; car il n'y a vraiment aucun bon parti; celui de l'opinion générale est toujours le seul qu'il faille adopter.


D.N.O.M.

il ose imprimer ses lèvres impies sur celles où reposaient la vertu, la candeur et la vérité. Douces émotions des ames sensibles ! vous disparûtes à cet attentat. Ici Justine voulut se soustraire. —Laissez donc, lui dit durement le moine en feu ; ne vous ai-je pas dit que votre salut dépendait de votre entière résignation, et que ce qui paraissait souillure chez les autres hommes, n'était que pureté, chasteté, dévotion, chez nous. Contenant d'une main la tête de la victime, il lui glisse en disant cela sa langue dans la bouche, et la presse tellement, qu'il lui est impossible de ne pas sentir le vit du moine polluer sa motte ; mais l'Italien, comme effrayé de cette infidélité à son culte de choix, se replace aussitôt par derrière, appuie enfin le baiser le plus ardent... le plus chaud sur ces fesses, enluminées des vigoureuses claques dont il les a meurtries, les écarte, darde sa langue au trou mignon, savoure la volupté sous tous les aspects, se gorge de lubricités ténébreuses, toujours branlé par son giton, qui ne l'a pas quitté depuis le commencement de cet acte scandaleux, et qui est au moment de le faire décharger, lorsque s'appercevant que, sans manquer à ses confrères, il lui devient im-

possible d'aller plus avant, il dit à Justine de se relever... de le suivre, et que le reste de la pénitence s'achèvera dans l'intérieur...—Faut-il rester nue, mon père, dit Justine un peu inquiète?—Assurément, répond le supérieur, y a-t-il plus de danger à être nue dans la maison que dans l'église? votre pénitence ne pouvant s'achever ici, il faut bien que je vous conduise aux seuls lieux où nous la puissions terminer. —Je vous suis, mon père. — Et le jeune homme, éteignant les cierges, emporte les habits. Justine n'était plus éclairée que par une petite bougie, portée par Severino qui marchait devant, et le giton derrière: c'est dans cet ordre qu'elle pénètre dans la sacristie. Une porte, cachée dans la menuiserie, s'ouvre au moyen d'un secret, un boyau noir et obscur se présente, on s'y introduit, la porte se referme. — O! mon père, dit ici Justine toute tremblante, où me menez-vous donc? —Dans un lieu sûr, dit le moine... dans un endroit, dont il est vraisemblable que tu ne sortiras pas de si-tôt. —Grand Dieu! dit Justine en voulant rétrograder... — Marchons, marchons, dit fermement le supérieur en la mettant en avant de lui pour la faire passer la première... oh, foutre! il n'est plus tems de reculer; et

tu vas bientôt te convaincre, ma fille, que, si tu ne trouves pas de grands plaisirs dans le local où je te mène, au moins y apprendras-tu promptement l'art de servir les nôtres.

Ces terribles paroles firent tressaillir Justine, une sueur froide s'empara d'elle, son imagination effrayée lui fit voir la mort balançant la faux sur sa tête, ses genoux fléchissent, elle est prête à tomber. Bougresse, lui dit le moine en lui donnant un vigoureux coup de genoux dans les reins, pour la relever, allons, marche, et n'essaie ici ni plainte, ni résistance, tout serait inutile. Ces mots cruels raniment notre infortunée; elle sent qu'elle est perdue, si elle faiblit; ô juste Dieu! dit-elle en se relevant, faut-il donc que je sois toujours la victime de ma candeur, et que le saint desir de m'approcher de ce que la religion a de plus respectable, soit encore au moment d'être puni comme un forfait!

Cependant la marche se poursuit; on était environ au milieu du long boyau qu'il fallait parcourir, lorsque le moine souffla la lumière. Dès-lors aucun ménagement; plus Severino s'apperçoit du redoublement de frayeur que son procédé donne à Justine, moins il ménage et les propos et les actions;

c'est en lui pinçant ou lui piquant les fesses; que son conducteur la fait avancer. Cours donc, coquine, lui disait-il, veux-tu que je t'encule et que je t'apporte au bout de mon vit; et en prononçant ces paroles, il lui faisait sentir combien est aiguisé le dard dont il l'a menace. Tout-à-coup, Justine, qui n'avait que ses mains pour se guider, frappe contre une herse garnie de pointes de fer, auxquelles sa main droite s'écorche; elle jette un cri... Un bruit sourd se fait entendre, la barrière s'ouvre; prends garde, dit le moine, saisis le garde-fou, tu es sur un pont, le moindre faux pas te précipiterait dans un abîme, duquel aucun effort ne saurait te tirer. Au bas notre héroïne trouve un escalier tournant, et au bout de trente marches une échelle, sur le haut de laquelle on l'oblige de monter. Un moment, durant cette ascension, le nez du moine se trouve au cul de Justine; le coquin baise et mord ce qu'il trouve; une trappe se présente enfin; pousse avec ta tête, dit le supérieur; des reflets de lumière viennent aussi-tôt frapper les yeux de Justine, des mains la soulèvent, des éclats de rire se font entendre, et voilà l'infortunée et ses guides dans une salle charmante et magnifiquement

magnifiquement éclairée, où paraissent à table, cinq moines, dix filles et cinq garçons, dans le plus grand désordre, et servis par six femmes nues; ce spectacle fait frémir Justine, elle veut encore fuir; il n'est plus tems, la trappe est refermée.

Mes amis, dit Severino en entrant, permettez-moi de vous présenter un véritable phénomène. Voici une Lucrèce qui porte à-la-fois, sur ses épaules, la marque du crime, et dans le cœur toute la naïveté d'une vierge; d'ailleurs, vous le voyez, une superbe fille; examinez cette taille, la blancheur de cette peau, la fermeté de cette gorge, la sublimité de ces cuisses, la rondeur de ce cul, la beauté de ces cheveux, le délicieux ensemble de ces traits, le feu divin de ces regards; j'espère que, quoique celle-ci ne soit pas absolument neuve, vous avouerez pourtant qu'il en est bien peu dans le sérail qui réunissent autant de beautés.

Sacre-Dieu, dit Clément, je ne l'avais vue qu'habillée, j'en avais rendu compte; mais, par le nom d'un bougre de Dieu, dont je me fous, je ne la croyais pas si jolie. On fait asseoir Justine dans un coin, sans s'informer

si elle a besoin de quelque chose ou non, et le souper se continue.

Ici nons devons des excuses au lecteur, sur la nécessité où nous sommes d'interrompre un instant le fil de la narration, pour lui peindre les différens personnages avec lesquels nous allons le faire vivre. Quel intérêt, sans cette précaution, pourrait-il prendre à nos récits ?

CHAPITRE VIII.

Portraits. — Détails. — Installation.

ON connaît Severino, on devine ses goûts; il réunissait tous ceux qu'inspire l'amour des culs : sa dépravation en ce genre était telle, qu'il n'avait jamais goûté d'autres plaisirs. Et quelle inconséquence pourtant dans les opérations de la nature, puisqu'avec la bizarre fantaisie de ne choisir que des sentiers, ce monstre était pourvu de facultés tellement gigantesques, que les routes même les plus battues lui eussent encore paru trop étroites.

Pour Clément, son esquisse est déjà faite ;

que l'on joigne à l'extérieur que nous avons peint, de la férocité, de la taquinerie, la fourberie la plus dangereuse, de l'intempérance en tous points, l'esprit satyrique et mordant, athée, corrompu, scélérat, et l'on aura de ce libertin la plus complète image. A l'égard de ses goûts, ils caractérisaient son esprit et prenaient leur source dans son cœur; sa barbare figure en était l'emblême. Clément, usé, ne pouvait plus foutre; idolâtre autrefois des culs, il lui devenait maintenant impossible de leur offrir d'autre hommage que des traitemens semblables à toutes les passions émanées de cette ame féroce. Pincer, battre, piquer, brûler, fustiger, infliger à une femme, en un mot, tous les supplices possibles, et les recevoir à son tour; tels étaient ses amusemens de choix; plaisirs si fatigans pour le malheureux objet de son intempérance, que rarement il sortait d'avec lui sans être excédé ou cruellement déchiré. Il n'était pas une seule des tristes victimes de cette maison qui n'eût préféré je ne sais quelle pénitence, à l'horrible nécessité de satisfaire les indignes plaisirs de ce débauché, qui, très-long dans les détails, ennuyait souvent encore plus qu'il n'excédait; et de toutes les créatures qu'il

employait, la plus à plaindre, sans doute, était celle qui, pendant qu'il agissait sur d'autres, était obligée de le branler, pour en exprimer deux ou trois gouttes de sperme, qu'il ne perdait qu'en se vengeant par des atrocités du vol physique qu'on avait, disait-il, l'air de lui faire.

Antonin, le troisième acteur de ces voluptueuses orgies, était âgé de quarante ans, petit, mince, très-vigoureux, aussi redoutablement organisé que Severino, et presqu'aussi méchant que Clément, enthousiaste des plaisirs de ses confrères, mais s'y livrant dans des intentions différentes. Si Clément, dans cette barbare manie, n'avait pour but que de vexer, que de tyranniser une femme sans s'en amuser autrement, Antonin, jouissant d'elle dans toute la simplicité de la nature, ne la flagellait, ne la tourmentait que pour lui donner plus de chaleur et plus d'énergie; l'un, en un mot, était brutal par goût, et l'autre par raffinement. Antonin réunissait à cette fantaisie, quelques caprices analogues à ses goûts; il aimait passionnément à gamahucher une femme, à la faire pisser dans sa bouche, et bien d'autres petites infamies dont nos lecteurs verront les détails à mesure qu'ils parcoureront ces mémoires.

Ambroise avait quarante-deux ans; c'était un petit homme, trapu, fort gros, dont l'humble engin se distinguait à peine; d'un libertinage excessif, passionné pour les jeunes garçons, et n'aimant dans une fille que ce qui la rapprochait de ce sexe. Son goût favori, après s'être fait mettre le cul en sang, à force de coups de verges, était de se faire chier dans la bouche pendant que l'on continuait de l'étriller; il avalait l'étron, tout en foutant le cul qui venait de le pondre: les grâces même n'en fussent pas venu à bout sans cet épisode, tant il est vrai que la vraie volupté ne gît que dans l'imagination, et qu'elle n'est délicieusement nourrie que des monstres qu'enfante ce mode capricieux de notre esprit.

Sylvestre foutait en con, et réunissait à ce plaisir simple, deux ou trois manies bien étonnantes; la première consistait à vouloir absolument que la femme qu'il foutait chiât pendant l'opération; la seconde plus scandaleuse pour le tympan de l'oreille, et plus fatigante pour la femme, consistait à jeter les hauts cris pendant qu'il déchargeait, et à ne procéder à cette opération qu'en donnant vingt soufflets au malheureux objet de sa

jouissance, dont il avait encore, par-dessus tout cela, le soin de barbouiller le visage avec l'étron déposé dans sa main. Sylvestre avait cinquante ans, mal fait, d'une figure hideuse, mais de l'esprit, de la méchanceté comme ses confrères : aucuns ne manquaient de ces qualités, qu'ils regardaient comme les premières bases de leurs libidineuses associations.

Jérôme, le plus âgé de ces six solitaires, avait soixnnte ans; mais s'il était le plus vieux, il était aussi le plus libertin. Tous les goûts, toutes les passions, tous les crimes se trouvaient réunis dans l'ame de ce moine; il joignait aux caprices des autres, des irrégularités bien plus bizarres encore, et des circonstances bien plus libidineuses; toutes les routes de Vénus, tous les sexes, d'ailleurs, lui étaient indifférens; mais ses forces commençant à faiblir, il préférait, depuis quelques années, celle qui, n'exigeant rien de l'agent, laissait au patient le soin d'éveiller les sensations et d'exciter l'émission de la semence : la bouche était son temple favori; et pendant qu'on le suçait, il se faisait fouetter à tour de bras. La suite nous offrira des détails que nos lecteurs aimeront mieux voir en action

qu'en récit. Le caractère de Jérôme était d'ailleurs tout aussi méchant, tout aussi sournois que celui de ses confrères, et tout aussi zélé partisan qu'eux de l'anti-physique; il aimait, ainsi qu'eux, à se faire foutre et à sodomiser des garçons, lorsque, préparé par leur bouche, il avait retrouvé, dans ce restaurant, les secours nécessaires à l'entreprise.

Sous quelque forme enfin que le vice pût se montrer, il était sûr de trouver dans cette infernale maison, ou des sectateurs ou des temples. Des fonds prodigieux étaient réservés pour ménager à l'ordre des bénédictins cette retraite obscène, existant depuis plus d'un siècle, et toujours remplie par les six religieux les plus riches, les plus avancés dans l'ordre, de la meilleure naissance, et d'un libertinage assez important, pour exiger d'être enseveli dans ce repaire obscur dont le secret ne sortait plus.

Continuons de peindre à grands traits : Justine se repose; les moines soupent; nous avons le tems de finir quelques tableaux faits pour jeter du jour sur les importans détails que nous devons tracer de cette bizarre habitation du crime et de la débauche.

Il y avait deux sérails dans la maison : l'un

de dix-huit jeunes garçons, l'autre de trente filles ; ce qui leur formait à chacun une division de cinq filles et trois garçons. Une seule femme était à la tête de tout cela ; on la nommait Victorine ; et comme ses talens, ses occupations méritent quelques détails, nous lui conserverons un article à part. Une grande salle était destinée à chacun de ces sérails. Voici quelles en étaient les divisions particulières :

Ces salles étaient rondes ; une table à manger occupait le milieu ; les cellules garnissaient le pourtour ; chaque sujet couchait seul, et sa cellule était composée de deux cabinets ; son lit était dans l'un, son bidet et sa chaise percée dans l'autre.

Les dix-huit garçons étaient divisés en trois classes de six individus chacune : les deux premières s'appelaient classes des gitons ; la troisième, classe des agens.

La première classe des gitons renfermait six sujets de sept à douze ans ; ils avaient le gris de lin pour couleur, et pour costume une matelote.

Dans la seconde on voyait six jeunes gens de douze à dix-huit ans, habillés à la Grecque, couleur pourpre.

Dans la classe des agens, se remarquaient six

sujets de dix-neuf à vingt-cinq; cette classe était vêtue de fraques à l'européenne, couleur mordoré.

Les cinq classes de filles se distinguaient ensuite, et étaient composées de la manière suivante :

On appelait la première les pucelles, quoiqu'il n'y en eût pas une seule; on y voyait six sujets de six à douze ans; elles étaient vêtues en fourreau blanc.

La seconde division en comprenait six de douze à dix-huit; on les appelait les vestales; elles étaient vêtues en novices de couvent.

La troisième était remplie par six beautés de dix-huit à vingt-quatre ans, que l'on appelait les sodomites, à cause de la supériorité de leurs fesses; elles étaient vêtues à la Grecque.

La quatrième donnait six superbes femmes de vingt-cinq à trente ans; on les appelait les fessées, relativement à l'esprit de leur emploi; elles avaient un costume à la Turque.

Six duegnes formaient la cinquième classe; on les y admettait depuis trente jusqu'à quarante, et même au-dessus, elles étaient vêtues à l'Espagnol.

On n'observait aucun ordre pour la com-

position des sujets qui devaient assister aux soupers ; lorsque Justine sera instalée, nous verrons son institutrice achever les détails dont nous ne donnons préalablement ici que ce qui est nécessaire à l'intelligence de la première scène. Reprenons-en le fil.

Les seize filles qui composaient les assistantes de ce premier souper, dont dix à table, et les six autres servant, étaient toutes seize si distantes par l'âge, qu'il serait impossible de les peindre en masse.

Commençons par les six acolites ; nous parlerons ensuite des dix conviées.

Ces six servantes n'étaient pas d'une caste différente que les autres filles ; cet emploi se remplissait tour-à-tour ; toutes y passaient à leur rang. Nous verrons bientôt Justine recevoir ces explications. Le service cette fois-ci était fait par les créatures que nous allons peindre.

La première avait à peine dix ans, un minois chiffonné, de jolis traits, une peau très-fine et fort blanche, un petit cul à peine indiqué, l'air humilié de son sort, craintive et tremblante.

La seconde avait quinze ans ; même embarras dans la contenance, l'air de la pudeur

avilie, mais une figure enchanteresse, beaucoup d'iutérêt dans l'ensemble, peu de gorge, un derrière rond et fort bien coupé.

La troisième avait vingt ans, faite à peindre, la plus belle gorge et les plus belles fesses du monde, de superbes cheveux blonds, des traits fins, réguliers et doux, un peu moins timide que les deux premières.

La quatrième avait vingt-cinq ans; c'était une des plus belles femmes qu'il fût possible de voir; de la candeur, de l'honnêteté, de la décence dans le maintien, et toutes les vertus d'une ame douce, la plus belle carnation qu'on pût voir, des hanches et une croupe qui auraient pu servir de modèle.

La cinquième était une fille de trente ans, enceinte de sept mois, l'air langoureux et souffrant, de beaux yeux pleins d'intérêt, un air de vierge.

La sixième avait trente-deux ans, brune, fort vive, de beaux yeux, mais ayant perdu toute décence, toute retenue, toute pudeur, le cul médiocre et fort brun, beaucoup de poil, même au trou du cul.

Les conviées et les jeunes garçons entremêlaient les moines à table. Nous connaissons déjà l'un de ces jeunes garçons; il ne nous reste plus qu'à parler des autres.

Le premier n'avait que huit ans ; c'était la figure de l'Amour même; le petit fripon était nu entre Ambroise et Jérôme, qui, tous deux, le baisaient, le branlaient, lui maniaient les fesses, à l'envi l'un de l'autre.

Le second avait treize ans, joli comme un ange, l'air doux et fin, de beaux yeux, il était nu de la ceinture en bas, son cul blanc et mignon faisait plaisir à voir.

Le troisième avait seize ans, fait à peindre, une figure enchanteresse, et déjà le plus joli vit du monde.

Le quatrième et le cinquième étaient tous deux pris dans les classes d'agens ; l'un avait vingt-deux ans, l'autre vingt-cinq, tous deux grands et bien faits, de superbes cheveux et de monstrueux vits ; il était impossible d'empoigner celui du dernier, il avait au moins sept pouces de circonférence sur dix de long.

La première des dix filles conviées, prise dans la classe des pucelles, avait huit ans, c'était une petite rose flétrie, avant que la saison ne dût l'entr'ouvrir, peut-être cela serait-il devenu joli; mais, fanée par le libertinage, que pouvait-on attendre d'un tel sujet ? A quel point ne faut-il pas avoir porté

la

la débauche et le délire des passions, pour outrager ainsi la nature !

La seconde atteignait à peine son deuxième lustre, fort jolie ; il y avait deux ans qu'elle n'était plus vierge d'aucun côté, et cette infamie était l'ouvrage de Jérôme.

La troisième, la quatrième et la cinquième étaient sœurs, la cadette avait treize ans, la seconde quatorze, l'aînée quinze; on les appelait les trois Grâces ; il était véritablement impossible de rien voir de plus frais, de plus mignon, de plus intéressant, toutes les trois se ressemblaient, mêmes yeux, romantiques et bleus, même chevelure blonde, même intérêt dans l'ensemble, même coupe de fesses ; et, quoique celles de la plus jeune ne fussent pas encore bien formées, en confrontant ce qu'elle offrait d'appas en ce genre, avec ceux que possédaient également ses deux sœurs, il était facile de voir que ce serait bientôt un chef-d'œuvre.

La sixième avait dix-huit ans, c'était une des plus belles créatures qu'il y eût au monde, un vrai modèle d'artiste, elle passait pour avoir le plus beau cul du sérail.

La septième, pour le moins aussi bien faite, n'avait pourtant pas une aussi jolie figure,

mais un peu plus d'embonpoint; elle avait dix-neuf ans, et la gorge de Vénus même.

La huitième avait vingt-six ans; elle était grosse de huit mois, fort blanche, de très-beaux yeux, des cheveux superbes, mais l'air languissant... accablé.

La neuvième était une fille de trente ans, grosse comme une tour, grande à proportion, de beaux traits, mais des formes trop colossales et trop dégradées par l'embonpoint; celle-là était toute nue, ainsi que les servantes, lorsque Justine entra; il était facile de distinguer qu'aucune partie de son corps n'était exempte des marques imprimées par la brutalité des scélérats, dont sa mauvaise étoile lui faisait servir les passions.

La dixième était une femme de quarante ans, fanée, ridée, mais belle encore, l'air du plus grand libertinage; son cul flétri respirait la luxure, l'entrée en était large et d'un brun-rouge; ainsi que la moitié des moines, elle était déjà saoule, quand Justine parut.

Poursuivons maintenant l'histoire de la réception de notre héroïne dans ce local impur.

Il me semble, dit Sylvestre, que nous devrions faire un peu plus de fête à cette belle

fille, ne pas la laisser languir ainsi dans un coin, et lui décerner au moins les honneurs d'une nouvelle arrivée. — J'aurais fait plus vîte cette réflexion, dit Severino, si je ne vous eusse pas tous vu si crapuleusement vautrés dans de sales plaisirs... mais vous sortir de là... le moyen ? C'est pourtant, vous en conviendrez, faire bien peu de cas de ma jolie découverte, que de la recevoir avec autant d'indifférence. — Perfides effets de la satiété ! dit Ambroise, voilà où l'abondance conduit. — Je ne m'apperçois point de cette abondance, dit Jérôme, je suis si las de tout ce qui m'entoure, que je n'éprouve jamais que des besoins ; il n'y a pas ici le quart des objets nécessités par ma luxure. — Il a raison, dit Clément en s'avançant vers Justine, et la saisissant par le cou, pour glisser dans sa bouche de rose la plus impure des langues. — Oui, foutre, il a raison, dit Antonin en venant saluer notre héroïne de même ; et les voilà tous deux à la langotter un quart-d'heure, pendant que Jérôme, à genoux devant les fesses, darde sa langue au trou mignon, que Sylvestre en fait autant au clitoris, en branlant le vit de Severino fortuitement rencontré par ses doigts, et, dans moins de

deux minutes, notre chère enfant se trouve si bien entourée, qu'elle n'a même plus la possibilité de se défendre. C'est un beau lis au milieu d'une troupe de frélons, suçant, pompant, dérobant de toutes parts le suc précieux de la fleur. Justine fait cependant ce qu'elle peut pour se soustraire à des infamies qui la révoltent; mais on lui persuade que toutes ces résistances ne sont que des simagrées inutiles, et que ce qu'elle a de mieux à faire, est d'imiter avec respect la subordination de ses compagnes.

Que l'on me prête un instant d'attention, dit Severino; rangez-vous tous au tour de moi, et que cette nouvelle débarquée, à qui j'adresse la parole, m'écoute à genoux avec vénération.

« Esclave de nos fantaisies, dit le moine, toi que le hasard place en nos mains, ne lis-tu pas dans cet arrêt du sort ce que l'avenir te présage; rien n'est ici l'œuvre du hasard, tout est arrangé par les loix de la nature; et, si-tôt que, par une suite de ces loix, tu tombes dans nos mains, c'est qu'il est clair que la nature veut que tu nous serves, remplis donc ta destinée avec résignation; songes que la plus légère résistance à nos caprices,

de quelque genre qu'ils soient, peut te valoir la mort; jette les yeux sur les compagnes qui t'entourent, il n'en est pas une seule qui soit venue de bonne volonté dans cette maison, la force et la ruse nous les ont amenées toutes. Toutes ont voulu comme toi montrer des résistances, et toutes ont promptement reconnu l'inutilité de cet absurde projet, quand elles ont vu que les défenses qu'elles pouvaient opposer ne pouvaient les conduire qu'aux plus affreux traitemens. Justine, continua le supérieur, en lui montrant des disciplines, des verges, des férules, des scapels, des tenailles, des stilets et autres instrumens de supplices, oh! Justine, il est bon que vous le sachiez, voilà les moyens séducteurs que nous employons avec les filles rebelles, et ils nous les soumettent sur-le-champ; voyez si vous avez envie de vous en convaincre? Aurez-vous recours aux réclamations? à qui les adresserez-vous? qui recevra vos plaintes, dans un lieu qui ne sera jamais rempli pour vous que de délateurs, de juges et de bourreaux? implorerez-vous la justice? nous n'en connaissons d'autre que celle de nos voluptés... les loix? nous n'admettons que celles de nos passions... l'humanité? notre unique

plaisir est d'en violer tous les principes... la religion? elle est sans frein à nos regards, notre mépris pour elle s'accroît en raison de ce que nous la voyons de plus près... des parens, des amis, il n'y a rien de tout cela dans ces lieux; vous n'y trouverez que de l'égoïsme, de la cruauté, de la débauche et de l'athéisme; la soumission la plus entière est donc votre unique lot, et cette parfaite résignation contraint à bien des choses ici. Les sept despotes auxquels vous avez affaire, parmi lesquels il faut comprendre la directrice, dont les ordres ou les fantaisies doivent être aussi sacrés pour vous que les nôtres; ces sept despotes, dis-je, sont sujets chaque jour à de terribles caprices, et la plus faible résistance à ces actes arbitraires, de force ou de tyrannie, entraîne inexorablement après elle d'affreux supplices, ou la mort. Serait-ce dans la fuite que vous espéreriez votre salut? oh! Justine, ce dernier moyen est aussi nul que les autres; jetez les yeux sur l'asyle impénétrable où vous êtes; jamais aucun mortel ne parut dans ces murs; le couvent serait pris, fouillé, brûlé, que cette retraite demeurerait encore inconnue. C'est un pavillon isolé, enterré, qu'environnent de toutes parts six enceintes de dix pieds

chacune d'épaisseur, et vous vous trouvez là, ma chère, au milieu de six scélérats, qui n'ont pas envie de vous épargner, et que vos instances, vos larmes, vos propos, vos génuflexions ou vos cris n'enflammeront que davantage; à qui donc aurez-vous recours? à qui vous adresserez-vous? sera-ce au Dieu que vous veniez implorer avec zèle, et qui, pour vous récompenser de tant de ferveur, ne vous précipite qu'un peu plus sûrement dans le piége... à cette méprisable et dégoûtante chimère, que nous outrageons nous-mêmes chaque jour en insultant à ses vaines loix? Vous le concevez donc, Justine; il n'est aucun pouvoir, de quelque nature qu'on le suppose, qui réussisse à vous enlever d'ici; et il n'existe dans la classe des choses possibles, ni dans celle des miracles, aucun moyen qui puisse réussir à vous soustraire de nos mains... qui puisse vous empêcher de devenir, dans tous les sens et de toutes les manières, la proie des affreuses luxures... le plastron des excès libidineux, auxquels nous allons nous abandonner tous les six avec vous. Avance donc, coquine, offre ton corps à nos caprices, prête-le tout entier aux horreurs dont nous allons le souiller, ou les traitemens

les plus barbares vont te prouver les risques qu'une misérable comme toi court à nous désobéir ».

Un tel discours, comme on l'imagine aisément, fut applaudi de tous les moines ; Clément trouva plaisant de claquer les fesses de Justine, pour l'applaudir avec plus d'énergie.

Ce fut alors que la malheureuse sentit l'horreur de sa situation ; elle se précipite aux pieds de dom Severino, et met en usage toute l'éloquence d'une ame au désespoir, pour le supplier de ne pas abuser du triste état où elle se trouve ; les pleurs les plus amers et les plus abondans viennent inonder les genoux du moine, et tout ce que cette infortunée suppose de plus fort et de plus pathétique, elle l'emploie pour toucher ce monstre. A quoi tout cela servait-il ? devait-elle ignorer que les larmes ont un attrait de plus aux yeux des libertins ? devait-elle douter que tout ce qu'elle entreprenait pour toucher ces barbares ne pouvait réussir qu'à les mieux enflammer ? Allons, dit le supérieur, en la repoussant avec brutalité, commençons, mes amis, faisons subir à cette garce toutes nos formules de réception, et qu'il ne lui soit pas fait grace d'une seule.

Un cercle se forme ; il est composé de six moines, environnés chacun de deux filles et d'un garçon ; Justine est placée au centre ; et voici les différentes passions qu'elle subit en faisant les trois tournées d'usage, auxquelles ses compagnes avaient été soumises de même, lorsqu'elles avaient fait leur entrée dans la maison.

Severino est le premier ; près de lui est la fille de quinze ans, celle de trente-deux et le petit garçon de seize.

Clément vient ensuite ; il a près de lui la fille de vingt ans, celle de vingt-cinq, et le jeune garçon de treize.

Antonin suit ; il est entouré de la fille de quatorze ans, de celle de dix-huit, et du Ganimède de huit.

Ambroise est au milieu de la fille de dix ans, de celle de dix-neuf, et du fouteur de vingt-deux.

Sylvestre, avec le fouteur de vingt-cinq ans, a près de lui la fille de trente et celle de quarante.

Jérôme a le giton de quinze ans, le même que nous avons vu à l'église, pendant la confession de Justine, la fille de treize et celle de huit.

Justine est conduite dans le cercle par la femme grosse, de vingt-six ans; elle la présente à chacun des moines, toutes deux sont nues.

Elle arrive à Severino, qui maniait les fesses de la fille de quinze ans, que le petit bardache branlait; il contraignait pendant ce tems-là l'autre fille de trente ans (1), à sucer le vit du jeune homme; le moine s'en fait faire autant par Justine, en lui gamahuchant le trou du cul.

Elle passe à Clément, qui s'amusait à claquer les fesses de la fille de vingt-cinq ans, à pincer celles de la fille de vingt, et à se faire branler par son bardache; Justine offre son cul, Clément le baise, et sent les aisselles.

Notre héroïne approche Antonin, qui branlait ses deux filles, et que son giton socratisait; il suce le clitoris de Justine.

Elle passe à Ambroise, il foutait le bardache, et branlait avec ses doigts un cul de chaque main; Justine lui frotte le visage avec son cul.

---

(1) On se rappelle qu'aux orgies de cette soirée-là, il y avait deux filles de cet âge.

Sylvestre, au milieu de la seconde fille de trente ans et de celle de quarante, patinant brutalement le cul de celle-ci et le con de l'autre, et se faisant enculer par son fouteur, baise Justine, langue en bouche, langue en con et langue en cul.

Jérôme, branlé par le giton de quinze ans, a un doigt dans le cul de la fille de sept, un dans le con de la fille de treize; il met son vit dans la bouche de Justine.

On recommence les tournées.

A celle-ci tous les moines se faisaient sucer par les garçons, pendant que les filles, sur des tabourets, au-dessus de leurs têtes, leur posaient les fesses sur le nez; Severino entr'ouvre les fesses de Justine, et la fait peter dans sa bouche.

Clément lui enfonce un doigt dans le cul, et la secoue un quart-d'heure ainsi.

Antonin lui fait sentir son vit au bord du con, et le retire promptement. Ambroise l'encule, et sort au bout de deux ou trois secousses. Sylvestre l'enconne un instant, et lui trouve un air de pucelage assez décidé; Jérôme met, pour déterminer son foutre aussitôt, alternativement son vit au cul, au con et dans la bouche.

On procède à la troisième tournée. A celle-ci tous les moines foutent.

Severino encule la fille de quinze ans, qui gémit sous les efforts redoublés de son vit; le garçon de seize le fout, et il claque fortement les fesses de la fille de trente-deux; quand Justine se présente, il lui mord le cul.

Clément fout en bouche le petit garçon de treize ans, la fille de vingt-cinq le fouette, et il a sous les yeux le derrière de celle de vingt; il ordonne à Justine de lêcher le trou de son cul, de le baiser tout de suite, en sortant de là, sur la bouche, et il lui applique deux soufflets.

Antonin fout le joli petit con de la fille de quatorze ans, il claque le cul du giton de huit, et la fille de dix-huit lui fait lêcher son con; il mord jusqu'au sang le teton gauche de Justine, en lui appliquant six claques sur le cul, dont les traces ne s'effacèrent de trois jours. Il donne alors un si vigoureux coup de reins, qu'on croit qu'il va pourfendre sa fouteuse; la pauvre enfant jette un cri; Antonin, qui ne veut pas décharger, déconne aussi-tôt, il blesse la petite fille, son vit est couvert de sang; pour la consoler, il la fouette. On poursuit.

Ambroise encule la fille de dix ans, il se fait foutre par le garçon de vingt-deux, et manie les fesses de la fille de dix-neuf ; il donne vingt-cinq coups de fouet à Justine, sans se déranger.

Sylvestre enconne la femme de quarante ans en levrette ; elle lui chie, pendant ce tems-là, sur la racine du vit ; le jeune homme de vingt-cinq ans le fout, et il baise, suce l'intérieur du con de la fille de trente, renversée à quatre pattes en arrière, au-dessus de lui, les cuisses très-écartées. Il se jette comme un chien enragé sur le con de Justine, quand on l'approche de lui, et le mord jusqu'au sang. Le coquin décharge en jetant les hauts cris ; mais il change lestement de temple, et c'est dans le cul de la doyenne que le vilain perd son foutre.

Jérôme fout en cul la petite fille de huit ans, il suce le vit du giton de quinze, et s'amuse à donner des chiquenaudes sur le nez de la fille de treize ; il pince si fortement les tetons de Justine, qu'elle jette un cri terrible ; le coquin, pour la faire taire, lui sangle cinq ou six coups de poings si vigoureusement dans les flancs, qu'elle vomit tout ce qu'elle a dans le ventre.

Allons, dit Severino, qui ne se contient plus, et dont le vit, irrité, semble menacer les voûtes, passons à des choses plus sérieuses; foutons-là vigoureusement. Il dit, courbe Justine sur un sopha, les reins en l'air; deux filles la tiennent : le supérieur, son braquemart énorme à la main, s'avance, et le présente au trou mignon, il pousse sans mouiller, il fait brêche; quelqu'énorme qu'il soit, il pénètre : allêché par d'aussi heureux préliminaires, il redouble, il est au fond, Justine crie; que lui importe, le bougre est heureux. S'embarrasse-t-on des douleurs d'autrui au sein de la lubricité? On encule l'Italien, quatre femmes nues l'entourent de tous côtés; l'image qu'il adore se reproduit en mille différentes manières sous ses yeux libertins; il décharge.

Clément s'avance; il est armé de verges; ses perfides desseins éclatent dans ses yeux. C'est moi qui vais vous venger, dit il à Severino; je vais corriger la putain de ses résistances à vos plaisirs. Il n'a pas besoin que personne tienne la victime; un de ses bras l'enlace et la comprime sur un genou qui, repoussant le ventre, lui expose plus à découvert le superbe cul qu'il veut flageller; d'abord il essaie ses

coups, il semble qu'il n'ait dessein que de préluder ; bientôt, enflammé de luxure, échauffé des épisodes obscènes dont on l'entoure, le cruel frappe autant qu'il a de forces; rien n'est exempt de sa férocité ; depuis le milieu des reins jusqu'aux gras des jambes, tout est parcouru par ce traître : osant mêler l'amour à ces momens d'effroi, sa bouche se colle sur celle de Justine, et veut respirer les soupirs qu'arrache la douleur ; des larmes coulent, il les dévore ; tour-à-tour il baise et menace, mais il continue de frapper ; pendant qu'il opère, la jolie fille de dix-huit ans lui suce le vit ; un fouteur l'encule : plus on lui donne de plaisir, plus les coups qu'il porte ont de violence ; la malheureuse Justine est prête à être déchirée, que rien n'annonce encore la fin de ses tourmens ; on a beau s'épuiser de toutes parts... étaler sous ses yeux les plus mignons attraits, le bande-à-l'aise est nul : une nouvelle cruauté le décide, la subline gorge de Justine est à sa portée; elle l'irrite, il y porte la bouche ; l'antropophage la mord ; cet excès détermine la crise ; le foutre echappe, d'effroyables blasphêmes en ont caractérisé les jets; et le moine, énervé, l'abandonne à Jérôme.

Je ne serais pas, pour votre vertu, plus dangereux que Clément, dit le libertin, en caressant les fesses ensanglantées de cette pauvre fille ; mais je veux baiser ces blessures ; je suis si digne d'en faire autant, que je leur dois un peu d'honneur. Clément, tu seras surpassé ; je veux étriller le voisin : il retourne, expose bien à sa portée le ventre poli et la motte délicieusement ombragée de notre charmante orpheline, et le barbare déchire tout cela à coups de martinet ; puis, la faisant mettre à genoux devant lui, il se colle à elle dans cette posture, et sa fougueuse passion s'assouvit, en se faisant sucer. Pendant qu'il agit ainsi, la grosse femme le fouette ; celle de trente ans lui chie sur le nez ; celles de quatorze et de quinze lui en font autant dans les mains. Voilà les excès où la satiété conduit Jérôme : quoiqu'il en soit, il est heureux à force d'impuretés ; et la bouche de Justine reçoit enfin, au bout d'une demi-heure, avec une répugnance facile à deviner, le dégoûtant hommage de ce vilain faune.

Antonin paraît ; ses armes sont braquées ; il se servirait volontiers des épisodes de Clément ; la fustigation active lui plaît bien autant qu'à ce moine ; mais comme il est pressé,

comme son vit écume de luxure, l'état de dégradations où il voit les choses lui suffit; il examine ces délicieux vestiges, il en jouit; et laissant Justine à plat-ventre, il paîtrit rudement les deux fesses, pendant qu'une des filles le branle et présente le vit au vagin; le libertin pousse : l'assaut, quoique aussi violent que celui de Severino, fait dans un sentier moins étroit, n'est pourtant pas si rude à soutenir. Le vigoureux athelète saisit les deux hanches, et, suppléant aux mouvemens que Justine ne peut faire, il la secoue sur lui avec vivacité; on dirait, aux efforts redoublés de cet Hercule, que, non content d'être maître de la place, il veut la réduire en poudre. D'aussi cruelles attaques font succomber Justine; mais sans inquiétude pour ses peines, le cruel vainqueur ne pense qu'aux plaisirs qu'il goûte; tout l'environne, tout l'excite, tout concourt à ses voluptés : en face de lui, exhaussée sur ses reins, la fille de vingt ans lui fait sucer son con; celle de quarante, à genoux, le visage entre ses fesses, lui gamahuche le cul, et le coquin branle d'une main le vit d'un garçon de seize ans, de l'autre le clitoris de la fille de treize; il n'est pas un de ses sens qui ne soit chatouillé,

pas un qui ne concourt à la perfection de son délire ; il y touche ; mais la sage Justine n'éprouve que de la douleur. Le scélérat parvient seul au plaisir ; ses élans, ses cris, tout l'annonce, et la pudique créature est inondée, malgré elle, des preuves d'une flamme qu'elle n'allume qu'en sixième.

Ambroise la prend au sortir de là ; ce n'est qu'un cul qu'il faut à sa rage ; heureusement que son vit n'est pas effrayant, il est au fond dans une minute ; mais l'inconstant n'y reste pas ; il sort, il se renfonce, se retire pour se rengloutir de nouveau ; et, dans chaque intervalle, sa bouche sollicite un étron, qu'on lui donne à la fin : ah ! sacre-Dieu, s'écrie-t-il dès qu'il le tient, voilà tout ce qu'il fallait à mon foutre. Il se replace, on le sodomise ; quatre beaux culs, deux mâles et deux femelles, se rangent autour de lui ; tous pètent, chient, vessent ; on lui en fait dans le nez, sur le visage, dans la bouche ; on en remplit ses mains ; et l'impudique, au comble de ses vœux, perd son foutre, en invectivant celle dont il reçoit pourtant toute sa volupté.

Sylvestre arrive ; il fout un con qui lui a déjà coûté du sperme ; mais il veut sucer un vit pendant ce tems-là, et la liqueur qu'il

pompe de ce vit, il la rend dans la bouche de celle dont il jouit; on le fout; il branle à droite la fille de dix-huit ans; à gauche, il manie le cul de celle de quatorze; et singulièrement excité par le joli con de Justine, par ce con presque vierge, et que rend toujours pur la vertu sans tache de cette malheureuse fille, le coquin décharge encore une fois, en poussant des cris que l'on entendrait d'une lieue, sans les précautions du local.

Cependant, Severino pense enfin qu'il est possible que cette infortunée ait besoin de quelque chose; on lui présente un verre de vin d'Espagne; mais, peu sensible à ces attentions intéressées, elle se livre au chagrin violent qui déchire son ame. Quelle situation, en effet, pour une fille qui mettait toute sa gloire et toute sa félicité dans sa vertu! qui ne se consolait des maux de la fortune que par la joie d'être toujours sage! Justine, accablée, ne put tenir à l'horrible idée de se voir aussi cruellement flétrie par ceux même de qui naturellement elle devait attendre le plus de secours: ses larmes coulent en abondance; ses cris plaintifs font retentir la voûte, elle se roule à terre, elle meurtrit son sein, elle arrache ses cheveux, invoque ses bourreaux,

leur demande la mort. Le croira-t-on ? Oui, ceux qui connaissent l'ame des libertins ne se surprendront d'aucun de ces mouvemens bizarres. Ce spectacle affreux irrite ces monstres. Oh ! foutre, dit Severino, jamais plus belle scène ne s'offrit à mes yeux ; voyez l'état où elle me met ; il est inoui ce qu'obtiennent de moi les douleurs féminines ! Reprenons cette garce ; et pour lui apprendre à heurler de la sorte, il ne faut plus la ménager : il dit ; et s'approchant, les verges à la main, il fouette Justine à tour de bras. Quel excès de férocité ! Se pouvait-il que ces monstres le portassent au point de choisir l'instant d'une crise de douleur morale aussi violente que celle qu'éprouvait leur victime, pour lui en faire subir une physique aussi barbare. Un giton suce Severino pendant qu'il opère ; une fille le fouette ; après cent coups, Clément paraît, il en applique le même nombre ; on le fout pendant qu'il flagelle ; la plus jeune des filles le branle. Antonin suit, et fouette le devant ; il frappe depuis le nombril jusqu'au dessous de la motte ; il est socratisé par une femme, branlé par une autre. Ambroise, que gamahuche en cul la fille de quinze ans, et que suce le giton de huit, reprend le cul pour

en r'ouvrir les plaies; il ne s'arrête qu'à cent soixante. Sylvestre, au nez duquel deux femmes chient, veut fouetter, pendant ce tems-là, le dos, les reins et le bas des cuisses. Jérôme, dont la femme de quarante ans pique les fesses avec une aiguille d'or, et que branle la fille de quatorze ans, condamne tout, et n'épargne rien.

Mettons-nous tous les six sur elle, dit Severino, en s'introduisant dans le cul. J'y consens, dit Antonin, en prenant le con. Soit fait ainsi qu'il est requis, dit Clément, en foutant la bouche. Elle nous branlera chacun d'une main, disent à-la-fois Ambroise et Sylvestre. Et qu'aurai-je donc, moi, dit Jérôme? — les tetons... ils sont superbes, dit Severino. Je ne les aime pas, répond le libertin. Eh bien, prends le cul, dit le supérieur, en se nichant entre les deux seins. Tout s'arrange; la malheureuse fait la chouette aux six moines, et les accessoires se disposent. Au-dessus de Jérôme, qui sodomise, se placent artistement les culs des trois jolies petites sœurs; il peut les baiser en foutant. A la portée du visage d'Antonin, qui enconne, se présentent, entr'ouverts, trois autres jolis cons. Ambroise, que l'on branle, le rend de chaque main aux

deux gitons de seize et de dix-huit. Sylvestre, également pollué, patine les fesses de la grosse fille de trente-cinq ans, et dirige sur les fesses de celle de dix-neuf les flots de foutre que Justine va faire jaillir. Clément, qui fout la bouche, mordille, en s'amusant, un petit con imberbe, et les fesses, à peine indiquées, d'un bardache. On place à la portée de Severino, qui fout les tetons, ceux de la femme grosse, qu'il traite un peu durement, et les fesses d'une autre sultane, que le cruel pique avec une épingle. Rien n'est lubrique à voir comme les mouvemens convulsifs de ce groupe, composé de vingt-une personnes : tout ce qui reste l'entoure avec soin, et chacun semble prêter aux six principaux acteurs tout ce qu'il croit l'exciter davantage. Cependant Justine supporte tout; le poids entier est sur elle seule. Severino donne le signal, les cinq autres le suivent de près; et voilà pour la troisième fois notre malheureuse héroïne indignement souillée des preuves de la dégoûtante luxure de ces insignes coquins.

C'en est assez pour une réception, dit le supérieur, en venant examiner Justine ; il faut lui faire voir maintenant que ses com-

pagnes ne sont pas mieux traitées qu'elle. En conséquence, on la place sur un tronçon de colonne dressé dans un bout de la salle, et sur lequel on pouvait à peine s'asseoir; ses jambes pendaient; elle n'avait rien ni pour s'appuyer, ni pour se soutenir; et ce siége était assez élevé pour qu'elle pût se casser un membre, si elle en tombait : tel est le trône où l'on place la reine du jour; et là, l'on lui recommande de fixer avidement ses yeux sur les moindres détails des scandaleuses orgies qui vont se célébrer près d'elle.

La première scène fut une fustigation générale. Les seize filles, et même celle qui était grosse, furent attachées à une machine fort ingénieuse : là, liées tout de leur long, on faisait, au moyen d'un ressort, écarter leurs jambes et leurs cuisses à volonté, et courber la partie supérieure de leur corps jusqu'à terre. Les y plaçait-on sur le ventre? alors leurs reins et leurs fesses se trouvaient à une prodigieuse élévation, et la peau si tendue, tellement dilatée, qu'en moins de dix coups de verges, le sang coulait à gros bouillons : étaient-elles placées sur le dos? le ventre, à son tour, bombait au point de se crever; et comme, par le moyen d'un autre ressort, les

cuisses, ainsi que nous venons de le dire, s'écartaient prodigieusement, il en résultait que la motte et le vagin s'offraient dans un tel point d'élévation et d'élargissure, qu'on eût dit qu'ils allaient se fendre. A peine la machine fut-elle apportée, que Jérôme et Clément proposèrent d'y mettre Justine. Severino, qui trouvait à cette infortunée le plus beau cul du monde, et qui voulait s'en amuser quelque tems. représente qu'elle en avait assez pour le premier jour ; qu'il fallait la laisser reposer, et... mais Jérôme interrompt; il dévore des yeux cette intéressante créature; son caractère féroce ne lui permet pas de mettre aucune borne à ses desirs; il combat la tolérance de Severino. Est-ce donc pour se reposer qu'une putain est ici, dit Jérôme en fureur? en voulons-nous faire des dames ou des poupées de toilette? jusques à quand souffrîrons-nous que l'on nous parle toujours d'humanité au sein du crime et de la luxure? Une fille n'eût-elle été ici qu'une heure, dût-elle crever dans la seconde, des peines ou des tourmens infligés par nous, elle aurait accompli son sort, et nous n'aurions rien à nous reprocher. Est-ce donc pour autre chose que pour satisfaire nos passions que ces garces-là

là habitent parmi nous ? y entrent-elles pour un tems fixe ? Bannissons ces fausses retenues, et que nos yeux soient toujours ouverts sur la plus sage des loix que nous nous sommes imposé nous-mêmes. J'ouvre le livre, et je lis : « Un des membres de la société desira-t-il, pour sa simple satisfaction, la mort de tous les sujets composant les différens sérails de la maison, il sera défendu à aucun de ses confrères de lui résister, et tous, d'un commun accord, s'empresseront de favoriser ses desirs. » Je vais plus loin que Jérôme, dit Clément, entre deux filles, dont l'une le polluait par devant, l'autre par derrière ; je demande que la nouvelle arrivée soit, dès ce soir, soumise aux tortures du dernier supplice ; elle m'irrite au point que je ne puis plus la voir sans comploter contre ses jours, et je demande sa mort à l'instant. Je connais nos loix comme Jérôme, dit Severino flegmatiquement ; mais, en citant l'article qui favorise ses desirs, il a oublié celui qui peut les contraindre. J'ouvre le livre au même article, et j'y vois ensuite de ce qu'il vous a lu : « On observera néanmoins de ne procéder au jugement du sujet discrédité qu'à la

BIBLIOTECA NACIONAL R.E.

majorité des voix; il en sera de même pour le supplice par lequel le sujet périra. »

Eh bien! dit Jérôme, que l'on mette donc sur-le-champ ma proposition aux voix, et que la victime, pendant la discussion, soit suivant l'usage étendue sur un chevalet, les fesses tournées devant ses juges. Justine est aussi-tôt saisie, garrottée; ses frayeurs et ses angoises sont telles, qu'elle entend à peine ce qu'on prononce; des sujets de luxure entourent chaque moine; chacun est au milieu de deux filles et d'un garçon; ce n'est qu'ainsi qu'il peut prononcer; il faut qu'il bande avant que de donner sa voix; la doyenne des filles vérifie, tout est en l'air: après un instant de silence, le supérieur met aux opinions les jours de la malheureuse Justine; mais Jérôme et Clément sont les seuls qui opinent pour la mort; les quatre autres sont d'avis de s'amuser encore quelque tems de cette fille; elle est donc remise à sa place; et pour faire aussi-tôt diversion, Severino attache lui-même sur l'infernale machine la fille de dix-huit ans, celle qui sans doute pouvait passer pour la plus belle de la maison; elle y est mise sur le ventre; on la courbe, et ses belles fesses paraissent dans toute leur sublimité. Voici comme

sa flagellation s'arrange; ce que nos lecteurs vont voir pratiquer pour celle-ci, sera de même mis en usage pour les autres : chaque moine doit fustiger à son tour ; près de la victime est une très-jeune fille munie de tous les instrumens nécessaires à l'opération ; elle les présente au fouetteur qui choisit, à son gré, celui qui lui plait le mieux, et qui quelquefois les emploie tous ; une autre fille, prise dans la classe des plus fortes, fouette le moine pendant qu'il opère, et l'un des jeunes garçons, agénouillé devant lui, le suce. Celle qui doit succéder à la fustigée, est contrainte à demeurer à genoux, les mains jointes, dans l'attitude de la douleur et de l'humiliation ; bien en face du fouetteur, elle lui demande grace, elle l'implore, elle pleure ; et pendant ce tems un des moines, placé près de l'agent, l'exhorte à l'inhumanité la plus barbare, et lui représente que les plus grands dangers peuvent naître de sa commisération mal entendue.

Toutes les filles, même les plus jeunes, et celles qui sont grosses, toutes sont impitoyablement fouettées d'après ces principes ; chaque moine en expédie seize, tant par devant que par derrière ; presque toutes sont

retournées, ce qui les désole d'autant plus, que la flagellation antérieure leur paraît avec raison bien plus douloureuse que l'autre; et, en effet, comme ces scélérats recherchaient attentivement ce qui pouvait le mieux tourmenter ces malheureuses, ils avaient soin, en fustigeant les devans, de faire pénétrer dans l'intérieur du vagin les nœuds de la discipline dont ils se servaient alors, de manière à exciter dans cette délicate partie des douleurs excessivement vives; et plus la victime se plaignait en ce moment cruel, plus elle criait, plus les libertins triomphaient, mieux ils bandaient, mieux ils se délectaient. Pas un pourtant ne déchargea, tant ils étaient accoutumés au vice, tant ils étaient blasés sur les scènes les plus fortes et les plus luxurieuses.

Celle-ci finie, la femme de quarante ans et la grosse femme de trente furent se placer sur un canapé; deux filles allaient tour-à-tour se mettre dans leurs bras, et elles les contenaient; alors les moines venaient faire subir à l'une ou l'autre de ces deux patientes un supplice de choix. Près de chaque victime étaient deux gitons; dès que la pénitence était imposée, le bourreau venait se réfugier à son

choix dans celui des ces quatre culs qui lui convenait le mieux; les trois autres s'offraient à ses baisers ; on les enculait pendant ce tems-là , et deux filles se plaçaient sous leurs mains ; une autre plus âgée ne devait pas quitter les flancs du moine qui agissait , afin de le servir dans ses opérations , et principalement dans l'acte sodomite , où son devoir alors était d'humecter le vit avec sa bouche , et de l'enfoncer elle-même dans le cul présenté.

Severino commence : c'est la plus jeune qu'on offre à sa passion ; le scélérat lui pince les fesses d'une si terrible force , qu'elles sont toutes noires au sortir de ses mains ; il se réfugie dans le cul d'un bardache ; on l'encule , il baise , et touche indistinctement tout ce qui se présente à lui ; cul, con , gorge , tout est égal à sa luxure ; l'homme passioné n'y regarde pas de si près; il veut perdre son foutre ; pour y réussir , tout est bon , et le supérieur y parvient.

Clément le suit · c'est la jolie fille de quinze ans qu'on livre à ses fureurs ; le scélérat se sert d'une poignée d'épines ; il en frotte vigoureusement tout le corps de cette malheureuse , et mouille ensuite avec du vinaigre les ampoules qu'il vient d'élever ; il se jette

sur un giton ; mais ne bandant pas assez pour le foutre, il s'en fait sucer ; et le coquin décharge, en imprimant ses dents avec rage sur les fesses de la femme grosse que sa luxure a desiré.

Antonin paraît : c'est cette belle fille de dix-huit ans qui va servir sa rage ; le drôle aime les cons, il est vrai ; mais cela ne l'empêche pas de vexer, de tourmenter celui de cette charmante créature, et cela, d'une manière effrayante ; on n'imagine pas à quel point il se permet d'outrager cette intéressante partie, c'est à coups d'épingles ; il le larde en se branlant, et quand cette atroce barbarie l'a suffisamment excité, quand il bande ferme, il se réfugie dans le con d'une des plus petites filles qu'on a fait remplacer le bardache, et décharge, en gamahuchant celui qu'il vient d'outrager ; tout cela pendant qu'on le fout.

Ambroise arrive : le monstre ! il a voulu pour patiente la même petite fille qui vient de servir à son confrère, et c'est à grands coups de poing qu'il la pelotte ; il les appuie avec une si grande roideur et une telle promptitude, qu'elle tombe à ses pieds évanouie ; il encule le giton de treize ans, on le fout, il baise des culs, et son foutre s'élance.

Sylvestre vient : la fille de vingt ans va lui servir ; ses fesses sont déjà présentées ; quelles sont belles ! Est-il possible d'être assez barbare pour outrager ainsi ce que la nature forma de plus parfait ! Ecoutez, dit Sylvestre à sa victime : je ne vous déguiserai pas que la vexation que je vous prépare, est affreuse ; mais il ne tient qu'à vous de vous y soustraire : faites-moi dans l'instant un étron superbe, et vous échapperez au reste. L'infâme ! il savait bien que la chose était impossible ; il n'ignorait pas que cette charmante fille venait de donner à Jérôme, il n'y avait qu'un instant, ce qu'il sollicitait avec tant d'ardeur. La pauvre fille expose l'impossibilité physique où elle est d'accorder ce qu'on exige ; j'en suis fâché, répond Sylvestre ; et s'emparant d'une tenaille, le barbare arrache en cinq ou six endroits la peau des cuisses et des fesses, avec une telle violence, que le sang coule à chaque plaie ; un con est là ; il s'y engloutit ; sa fouteuse instruite, et qui s'est reservée, ne manque pas de lui chier sur le vit pendant qu'il l'enconne ; deux autres étrons lui sont lancés par des culs masculins ; on le fout, et le coquin décharge, en blasphêmant son Dieu.

Il n'y a plus que Jérôme ; il arrive : c'est

sur la fille de treize ans qu'il va s'exercer ; le paillard ne se sert que de ses dents ; mais chaque morçure laisse une trace dont le sang jaillit aussi-tôt. Je la dévorerais dans l'état où je suis, dit le bougre en fureur, je la mangerais toute vive ; il y a long-tems que j'ai envie de dévorer une femme et de sucer son sang. Jérôme bandait comme un diable ; il se jette sur le cul du bardache de seize ans, l'enfile, mord tout ce qui se présente à lui, et décharge pendant qu'on le fouette.

Les moines boivent et reprennent des forces, tandis que la malheureuse Justine, sur sa sellette, est prête à s'évanouir ; la fille de quinze ans veut la plaindre, elle est condamnée à trois cents coups de fouet, qui lui sont à l'instant distribués par les six moines ; son culdistille le sang.

Point de pitié, point de commisération, dit Sylvestre, l'humanité est la mort du plaisir ; c'est pour souffrir que ces garces-là sont ici, et il faut que leur destinée soit remplie dans la plus extrême étendue. S'il est constant que des libertins tels que nous ne doivent retirer leur principale jouissance que de l'excès des douleurs où ils plongent les objets destinés à leur luxure, ne m'avouera-t-on pas

dès-lors que c'est manquer décidément le but que de parler de commisération ? Et qu'importe qu'une putain souffre, quand des gens comme nous bandent; les femmes, spécialement créées pour nos plaisirs, doivent uniquement les satisfaire, en qnelque sens et sous quelque rapport que ce puisse être; si elles s'y refusent, il faut les tuer commes des êtres inutiles, comme des animaux dangereux; car il n'y a pas de milieu alors, toutes celles qui ne serviront pas nos voluptés y nuiront; de ce moment, elles sont nos ennemies : or, ce qu'on doit faire de plus sage dans tous les tems et dans tous les lieux, est de se débarrasser de ses ennemis. Sylvestre, dit Jérôme, il me paraît que tu oublies les principes de la charité chrétienne. J'abhorre, reprit Sylvestre, tout ce qui est chrétien; un ramas de turpitudes semblables est-il fait pour obtenir le moindre ascendant sur la raison d'un homme d'esprit? Cette infâme religion, faite pour les mendians, devait les favoriser et mettre d'après cela l'humanité au rang de ses vertus; mais, sacre-Dieu, mes bons amis, nous qui nageons dans toutes les voluptés de la terre, quel besoin avons-nous d'être bienfaisans? Cette bassesse n'est permise qu'à celui qui

craint de manquer; il croit devoir rendre service à ceux dont il appréhende d'avoir besoin quelque jour; nous, qui n'avons jamais besoin de personne, éteignons cette faiblesse dans nos cœurs, et n'y laissons pénétrer que la luxure, la cruauté, et tous les vices qui doivent naître de ces deux-là, ou les étayer.

Quoi! Sylvestre, dit Severino, tu crois qu'il faut décidément tuer ses ennemis?

Sans exception, reprend Sylvestre; il ne doit y avoir ni ruse, ni violence, ni trahison, ni fourberie, qu'on ne doive employer pour y réussir; et la raison de cela est bien simple: n'est-il pas vrai que cet ennemi me tuerait s'il le pouvait? — Assurément. — Pourquoi donc lui faire grace? La mort que je lui donne n'est plus un outrage, elle est une justice; je lui épargne un crime; je me mets absolument à la place des loix; et en tuant cet ennemi, je remplis positivement le même acte de justice qu'elle; donc, je ne saurais jamais être coupable. Je dis plus; je n'attendrai jamais, si j'ai la force en main, que mes ennemis soient bien prononcés pour les tuer; je me deferai d'eux sur le plus léger soupçon, sur la délation la plus vague, sur la plus futile apparence; car il n'est pas tems de dissiper l'orage quand il est

formé ; je manque de sagesse, si je ne l'ai pas prévenu ; il y a une vérité terrible à prononcer ici, mais qui, comme vérité cependant, doit être mise au jour, c'est qu'une seule goutte de notre sang vaut mieux que tous les ruisseaux de sang que les autres peuvent verser ; et d'après cela il n'y a jamais à balancer, quand pour conserver cette goutte, nous en ferons couler des torrens. Il est inoui ce qu'on reçoit de toutes les données de l'égoïsme ; et malheureusement pour les philantropes, l'égoïsme est la plus sainte et la plus sûre des loix de la nature. On aura beau me dire que c'est un vice ; tant que je sentirai ses conseils se graver et tonner au fond de mon ame, je me rendrai à ce mouvement, et je repousserai vos erreurs ; la plupart des élans de la nature étant funestes à la société, il est tout simple qu'elle en ait fait des crimes ; mais les loix sociales ont tous les hommes pour objet ; et celles de la nature sont individuelles, et par conséquent préférables ; car la loi faite par les hommes pour tous les hommes peut être erronée, et celle inspirée par la nature au cœur de chaque être individuellement, est décidément une loi certaine. Mes principes sont durs, je le sais ; leur conséquence dan-

gereuse ; mais, que m'importe ! pourvu qu'ils soient justes ; je suis l'homme de la nature, avant que d'être celui de la société ; et je dois respecter et suivre les loix de la nature, avant que d'écouter celles de la société : les premières sont des loix infaillibles, les autres me tromperont souvent. D'après ces principes, si les loix de la nature m'obligent à me soustraire à celles de la société, si elles me conseillent de les braver ou de m'en moquer, assurément je le ferai sans cesse, en prenant toutes les précautions qu'exigera ma sûreté ; parce que toutes les institutions humaines, basées sur des intérêts où je ne suis associé que pour un, sur plusieurs milliards, ne doivent jamais l'emporter sur ce qui m'est personnel.

Pour appuyer l'excellent système de Sylvestre, dit Ambroise, je ne vois qu'une chose ; c'est de considérer l'homme naturel, de l'isoler de la masse sociale, où l'ont nécessairement placé ses besoins. Si ses besoins l'y ont mis, dit Severino, il faut donc pour l'intérêt même de ses besoins, qu'il en remplisse les loix ; préciséinent, voilà le sophisme, reprend Ambroise ; voilà ce qui vous a fait faire des loix et des loix ridicules ; ce ne fut que par faiblesse que l'homme se rapprocha de la

société

société, par l'espoir d'y trouver plus facilement ses besoins; mais si cette société ne les lui accorde qu'à des conditions onéreuses, ne fera-t-il pas bien mieux de se les procurer lui-même que de les acheter si chers? ne fera-t-il pas plus sagement de chercher sa vie dans les bois que de la mendier dans les villes, aux tristes conditions d'étouffer ses penchans... de les sacrifier à des intérêts généraux, dont il ne retire jamais que des chagrins.

Ambroise, dit Severino, tu me parais, comme Sylvestre, bien ennemi des conventions sociales et des institutions humaines! Je les abhorre, dit Ambroise; elles entravent notre liberté, elles atténuent notre énergie, elles dégradent notre ame, elles ont fait de l'espèce humaine un vil troupeau d'esclaves que le premier intrigant mène où bon lui semble. Que de crimes, dit Severino, règneraient sur la terre sans institutions et sans maîtres! Voilà ce qui s'appelle le raisonnement d'un esclave, répond Ambroise: qu'est-ce qu'un crime? — L'action contraire aux intérêts de la société. — Et que sont les intérêts de la société? — La masse de tous les intérêts individuels. — Mais si je vous prouve qu'il s'en faut bien que les intérêts de

la société soient le résultat des intérêts individuels, et que ce que vous considérez comme intérêts sociaux, n'est, au contraire, que le produit des sacrifices particuliers, m'avouerez-vous qu'en reprenant mes droits, quoique je ne le puisse que parce que vous appelez un crime, je ferai pourtant fort bien de commettre ce crime, puisqu'il rétablit la balance et qu'il me rend la portion d'énergie que je n'avais cédé à vos institutions sociales qu'au prix d'un bonheur qu'elle me refuse. Cette hypothèse admise, qu'appellerez-vous donc un crime à présent? Eh! non, non, il n'est point de crime; il est quelques infractions au pacte social, mais je dois mépriser ce pacte, dès que les mouvemens de mon cœur m'avertissent qu'il ne peut contribuer au bonheur de ma vie, je dois chérir tout ce qui l'outrage, dès que ce n'est qu'au sein de ces insultes que le vrai bonheur naît pour moi. Voilà certes, dit Antonin qui mangeait et buvait comme un ogre, oui, voilà une conversation bien immorale. Et qu'appelez-vous morale, s'il vous plaît, dit Ambroise? Le mode, dit Severino, qui doit conduire les hommes dans le sentier de la vertu. Mais, reprit Ambroise, si la vertu est elle-même une chimère comme le crime,

que deviendra le mode qui doit guider les hommes dans le sentier de cette chimère ? Mettez-vous donc dans l'esprit qu'il n'y a pas plus de vertus que de crimes ; que l'une et l'autre de ces manières d'être ne sont que locales et géographiques ; qu'il n'y a rien de constant sur elles, et qu'il est absurde de se laisser guider par ces abominables illusions. La plus saine morale est celle de nos penchans ; livrons-nous aveuglément à tout ce qu'ils inspirent, et nous ne serons jamais dans l'erreur. Tu crois donc qu'il n'en est aucun de mauvais, dit Jérôme. — Je crois qu'il n'en est aucun qu'on puisse vaincre ; c'est assez vous dire que je les crois tous bons ; car, ou la nature ne saurait ce qu'elle ferait, ou elle n'a placé dans nous que les penchans nécessaires à ses intentions sur nous. Ainsi, poursuivit Jérôme, les ames perverses de Tibère et de Néron étaient dans la nature. — Assurément, et leurs crimes ont servi la nature, parce qu'il n'est pas un seul crime qui ne la serve, pas un seul dont elle n'ait besoin : ces systêmes sont si démontrés, dit Clément, que je ne conçois pas comment on y revient encore. Leur dépravation m'amuse, dit Severino, voilà pourquoi j'ai contrarié les pré-orateurs ;

c'est pour leur donner occasion de mieux développer leur esprit. Nous te rendons assez de justice, dit Ambroise, pour être bien sûrs que tu ne joues ici que le rôle d'un controversiste, et que les sentimens que j'ai mis au jour sont autant dans ton ame que dans la mienne. J'espère qu'aucun de vous n'en doute, dit Severino, peut-être même les porté-je plus loin; j'en suis au point de desirer un crime assez étendu pour satisfaire amplement toutes mes passions, et dans la classe de ceux que je connais, à peine trouvé-je à ces passions qui me dévorent un aliment qui les appaise; tout est au-dessous de mes pensées, et rien ne satisfait mes desirs. Il y a des siècles que je suis au même point, dit Jérôme, et plus de vingt ans que je ne bande qu'à l'idée d'un crime supérieur à tout ce que l'homme peut faire dans le monde, et malheureusement je ne le trouve point, tout ce que nous faisons ici n'est que l'image de ce que nous voudrions pouvoir faire, et l'impossibilité d'outrager la nature est, selon moi, le plus grand supplice de l'homme. Vous bandez, Jérôme, dit Severino? — Pas un mot, mes amis, voyez mon vit, comme il est flasque. Ah! que je bande ou que je ne bande pas, j'ai toujours le même

appétit du mal, toujours un égal desir d'en faire, et j'en ai plus exécuté de sang-froid que je n'en ai commis dans le délire. Ainsi, dit Severino, vous n'avez donc pris cet habit religieux que pour tromper les hommes? Assurément, répondit Jérôme; c'est le manteau de l'hypocrisie, le seul dont il soit nécessaire de se revêtir sans cesse; le premier de tous les arts est de tromper, il n'en est pas de plus utile sur la terre; ce n'est pas la vertu qui est bonne aux hommes, c'est son apparence; on ne demande que cela dans la société; les hommes ne vivent pas assez ensemble pour avoir vraiment besoin de la vertu; l'enveloppe suffit à qui n'approfondit jamais. — Et voilà tout d'un coup de nouveaux vices; car, il en est mille qui naissent de l'hypocrisie. — Raison de plus pour que nous devions l'aimer, dit Jérôme; je vous avoue que dans ma jeunesse je ne foutais jamais de si bon cœur que quand l'objet tombait dans mes pièges à force de ruse et d'hypocrisie: il faudra que je vous raconte quelque jour l'histoire de ma vie. Nous brûlons de l'entendre, dirent à-la-fois Ambroise et Clément. Vous verrez-là, reprit Jérôme, si je me suis jamais lassé du crime. Eh! le peut-on, dit Sylvestre? est-il rien qui

remue l'ame avec autant d'empire ? rien qui, comme le crime, chatouille les sens avec plus d'énergie ? Oh ! mes amis, que n'en pouvons-nous commettre à tous les instans du jour ! Patience, patience, dit Severino en continuant son personnage de controversite, il viendra un tems où la religion tonnera dans vos cœurs, où les idées de l'Etre-Suprême et du culte qui lui est dû, absorbant toutes les illusions du libertinage, vous contraindront à rendre à ce Dieu saint tous les mouvemens d'un cœur dont vous avez laissé le crime s'emparer.

Mon ami, dit Ambroise, la religion n'a d'empire que sur l'esprit de ceux qui ne peuvent rien expliquer sans elle, c'est le NEC PLUS ULTRA de l'ignorance ; mais, à nos yeux philosophes, la religion n'est qu'une fable absurde, uniquement faite pour nos mépris ; et quelles notions nous donne-t-elle, en effet, cette religion sublime ? je voudrais bien qu'on me l'expliquât ; plus on l'examine, et plus l'on voit que ses chimères théologiques ne sont propres qu'à embrouiller toutes nos idées ; métamorphosant tout en mystères, cette fantastique religion nous donne, pour cause de ce que nous ne comprenons pas, quelque

chose que nous comprenons encore moins. Est-ce donc expliquer la nature que d'en attribuer les phénomènes à des agens inconnus, à des puissances invisibles, à des causes immatérielles? l'esprit humain est-il bien satisfait, quand on lui dit de se rendre raison de ce qu'il n'entend pas, par l'idée plus incompréhensible encore d'un Dieu qui n'exista jamais? la nature divine, à laquelle on ne conçoit rien, et qui répugne au bon sens et à la raison, peut-elle faire concevoir la nature de l'homme, que l'on trouve déjà si difficile à expliquer? Demandez à un chrétien, c'est-à-dire à un imbécille, parce qu'il n'appartient qu'à un imbécille d'être chrétien; demandez-lui, dis-je, quelle est l'origine du monde, il vous répondra que c'est Dieu qui a créé l'univers; demandez-lui maintenant ce que c'est que Dieu, il n'en sait rien; ce que c'est que créer, il n'en a nulle idée; quelle est la cause des pestes, des famines, des guerres, des sécheresses, des inondations, des tremblemens de terre, il vous dira que c'est la colère de Dieu; demandez-lui quels remèdes il faut employer à tant de maux, il vous dira des prières, des sacrifices, des processions, des offrandes, des cérémonies;

mais pourquoi le ciel est-il en courroux? c'est que les hommes sont méchans; pourquoi les hommes sont-ils méchans? c'est que leur nature est corrompue; quelle est la cause de cette corruption? c'est, vous disent-ils, parce que le premier homme, séduit par la première femme, a mangé d'une pomme, à laquelle son Dieu lui avait défendu de toucher; qui est-ce qui engagea cette femme à faire une telle sottise? c'est le diable; mais qui a créé le diable? c'est Dieu; pourquoi Dieu a-t-il créé le diable, destiné à pervertir le genre-humain? on l'ignore; c'est un mystère caché dans le sein de la divinité, qui elle-même est un mystère. Poursuivrez-vous? demanderez-vous à cet animal quel est le principe caché des actions et des mouvemens du cœur humain? il vous répondra que c'est l'ame; et qu'est-ce que l'ame? c'est un esprit; qu'est-ce qu'un esprit? c'est une substance, qui n'a ni forme, ni couleur, ni étendue, ni partie; comment une telle substance peut-elle se concevoir? comment peut-elle mouvoir un corps? on n'en sait rien, c'est un mystère; les bêtes ont-elles des ames? non; et pourquoi donc les voyons-nous agir, sentir, penser absolument comme des hommes? Ici

ils se taisent, parce qu'ils ne savent que dire. Et la raison de cela est simple; s'ils prêtent une ame aux hommes, c'est par l'intérêt qu'ils ont à en faire ce qu'ils veulent, au moyen de l'empire qu'ils s'arrogent sur ces ames, au lieu qu'ils n'ont pas le même intérêt avec celles des bêtes, et qu'un docteur en théologie serait trop humilié de la nécessité où l'on serait alors d'assimiler son ame à celle d'un cochon. Voilà pourtant les solutions puériles que l'on est obligé d'enfanter pour expliquer les problêmes du monde physique et moral. Mais, si tous les hommes étaient philosophes, dit Severino, nous n'aurions pas le plaisir de l'être seuls; et c'est un grand plaisir que de faire schisme, une grande volupté que de ne pas penser comme tout le monde. Aussi mon opinion est-elle bien, dit Ambroise, qu'il ne faut jamais arracher le bandeau des yeux du peuple; il faut qu'il croupisse dans ses préjugés, cela est essentiel. Où seraient les victimes de notre scélératesse, si tous les hommes étaient criminels; ne cessons jamais de tenir le peuple sous le joug de l'erreur et du mensonge; étayons-nous sans cesse du sceptre des tyrans; protégeons les trônes, ils protégeront

l'église, et le despotisme, enfant de cette union, maintiendra nos droits dans le monde. Les hommes ne se mènent qu'avec la verge de fer ; je voudrais que tous les souverains (et en vérité ils y gagneraient) donnassent plus d'extension à notre autorité, qu'il n'y eût pas un seul de leurs états où l'inquisition ne fût en vigueur. Voyez comme elle lie en Espagne le peuple au souverain; jamais ses chaînes ne seront aussi tendues que dans les pays où ce tribunal auguste se chargera de les river. On se plaint qu'il est sanguinaire, eh qu'importe ! ne vaut-il pas mieux n'avoir que douze millions de sujets soumis, que vingt-quatre qui ne le sont pas ? Ce n'est point par la multitude de ses sujets qu'un prince est vraiment grand, c'est par l'étendue de sa puissance sur eux, c'est par l'extrême soumission des individus sur lesquels il règne ; et jamais cette subordination n'aura lieu qu'au moyen du tribunal inquisitoire, qui, veillant à la sûreté du prince et à la splendeur de son empire, immolera chaque jour tous ceux qui menaceraient l'un ou l'autre. Eh qu'importe le sang qu'il en coûte pour cimenter les droits du souverain ! si ces droits se perdent, le peuple retombe dans une anarchie dont les

guerres civiles sont les suites, et ce sang, que vous avez mal-à-propos ménagé, ne coule-t-il pas alors avec plus d'abondance ?

Je crois, dit Sylvestre, que ces bons dominicains doivent trouver dans leurs vexations inquisitoriales de biens délicieux alimens à leur lubricité. — N'en doutez pas, dit Severino, j'ai vécu sept ans en Espagne, j'étais fort lié avec l'inquisiteur actuel; il n'y a pas, me disait-il un jour, de despote asiatique, dont le harem vaille mes cachots; femmes, filles, jeunes garçons, j'ai tous les sexes, tous les genres, tous les âges, toutes les nations; d'un geste tout est à mes pieds; mes eunuques sont mes guichetiers, la mort est ma maquerelle; on n'imagine pas ce que me rapporte les craintes qu'elle inspire. — Ah! foutre, il n'y a que cela, dit Jérôme, qui recommençait à bander, et qui en conséquence venait de s'emparer de la fille de dix-huit ans, oh! non, il n'y a de délicieux au monde que les jouissances despotiques; il faut violenter l'objet que l'on desire; plus de plaisirs, dès qu'il se rend; et cette voluptueuse idée enflammant nos interlocuteurs, on s'apperçut que le souper allait finir par des bacchanales.

Je voudrais que nous nous amusassions un

peu de ces femmes grosses, dit Antonin, qui les avait mises toutes deux dans l'état où on les voyait ; et la proposition ayant été accueillie, on avance, au milieu de la chambre, un pied-d'estal haut de dix pieds, sur lequel ces deux malheureuses (1), liées dos à dos, pouvaient à peine poser une jambe ; tous les environs, dans un diamètre de trois pieds, sont jonchés d'épines et de ronces à dix pouces de hauteur ; obligées de ne se tenir que sur un pied, on leur donne une gaule pliante à la main pour les soutenir ; il est aisé de voir d'un côté l'intérêt qu'elles ont de ne pas cheoir, de l'autre l'impossibilité de maintenir la position. C'est de cette cruelle alternative que naissent les plaisirs des moines ; ils entourent le pied-d'estal ; environnés eux-mêmes d'objets de luxure, il n'en est pas un d'eux qui n'ait au moins trois sujets près de lui, qui les excitent diversement pendant ce spectacle. Quoiqu'enceintes, ces malheureuses restent plus d'un quart-d'heure en attitude ;

(1) On se souvient que c'étaient les filles de vingt-six ans et de trente. Voyez leur portrait plus haut ; la première était grosse de six mois, l'autre de huit.

celle de trente ans, grosse de huit mois, perd ses forces la première, elle chancelle, entraîne bientôt sa camarade dans sa chûte; toutes deux jettent les hauts cris, en tombant sur les ronces aiguës qui les reçoivent; nos scélérats, pleins de vin et de luxure, se précipitent comme des furieux sur elles; les uns les battent, les autres les frottent avec les épines qui les couvrent, ceux-ci sodomisent, ceux-là enconnent, tous jouissent, lorsque de violentes mouches, éprouvées par la fille de trente ans, avertissent l'assemblée que la malheureuse va se débarrasser de son fardeau; tout secours lui est constamment refusé; la nature se soulage elle-même, mais c'est un cadavre qu'elle met au jour... un malheureux cadavre, qui lui-même coûte la vie à sa mère. Ici l'exaltation des têtes est à son comble, tous les moines déchargent à-la-fois, tous inondent simultanément ou des cons ou des culs, ou des bouches; il coule des ruisseaux de foutre; d'affreux blasphêmes font retentir les voûtes, et le calme renaît à la fin. Les morts s'emportent d'un côté, de l'autre les victimes rentrent au sérail; et le supérieur, restant seul avec Justine et celle des filles de vingt-cinq ans, qui se nommait

Omphale, et dont on a tracé plus haut le portrait, dit à notre héroïne : Vous venez de voir, mon enfant, que je vous ai sauvé la vie ; vous étiez condamnée sans moi ; suivez cette fille, elle vous instalera, elle vous mettra au fait de vos devoirs; et souvenez-vous bien sur-tout que c'est par la soumission la plus entière, par la résignation la plus étendue, que vous m'empêcherez de me repentir de ce que je viens de faire pour vous. Voyons votre cul. L'humble et douce Justine se retourne en tremblant. Ce sont vos fesses qui vous ont sauvée, poursuit le moine, j'en idolâtre la tournure ; songez à exciter et à ménager à propos les desirs qu'elles m'inspireront; car l'indifférence aurait autant d'inconvénient pour vous que la satiété, et je vous punirais autant pour ne me rien inspirer, que pour m'avoir fait trop sentir. — Quels écueils, ô mon père ! soyez plus grand et plus généreux; daignez me rendre la liberté, que vous m'avez si injustement ravie, je vous bénirai le reste de mes jours. Ces bénédictions-là, ma chère fille, reprit le moine, ne contribueraient en rien à mon bonheur; et le plaisir de vous enchaîner à ma luxure ici augmente infiniment ce bonheur !

et Severino, servi par Omphale, introduisait son vit, tout en parlant, dans le trou du cul de Justine ; après quelques allées et venues, il se retira. Je la mènerais, dès ce soir, coucher avec moi, dit-il à Omphale, si des prémices masculins ne m'attendaient pas cette nuit; mais ce sera pour l'un de ses jours : instruisez-la, ma fille, et retirez-vous. Le supérieur disparut, et nos deux sultanes rentrèrent au sérail, dont les portes d'airain se refermèrent aussi-tôt sur elles.

Justine, trop lasse, trop absorbée, ne vit rien, n'entendit rien ce premier soir; elle ne pensa qu'à prendre un peu de repos; et son institutrice, fatiguée elle-même, fut loin de s'opposer à ce projet.

Le lendemain, Justine, en ouvrant les yeux, se trouve dans une de ces cellules que nous avons déjà peinte; elle se lève, examine la grandeur du local et compte les chambres, qui, comme la sienne, environnent cette salle, dont le milieu était occupé par une table ronde, à laquelle pouvaient se placer trente couverts.

Le plus grand silence régnait encore quand Justine se leva; elle parcourut tout, et vit que cette grande pièce n'était éclairée que

par une fenêtre fort haute, environnée d'un triple grillage. Les cellules n'étaient point fermées ; chaque fille pouvait passer ou dans la salle, ou chez sa compagne, à l'heure qu'elle voulait; mais elle ne pouvait pas non plus s'enfermer dans sa chambre. Le nom des filles était gravé au-dessus de chaque porte ; ce fut par ce moyen que Justine trouva Omphale ; et le premier mouvement qui lui échappa, fut de se jeter, en larmes, dans le sein de cette charmante fille, dont l'air timide et doux lui faisait croire, avec raison, que l'ame sensible pourrait la comprendre.

Oh ! chère amie, lui dit-elle en s'asseyant sur son lit, je ne puis revenir ni des exécrations que j'ai souffertes, ni de celles dont on m'a rendu témoin. Si quelquefois, hélas ! mon imagination s'égarait sur les plaisirs de la jouissance, je les croyais purs comme le Dieu qui les inspire aux hommes : donnés par lui pour leur servir de consolation, je les supposais nés de l'amour et de la délicatesse ; j'étais bien loin de croire, qu'à l'exemple des bêtes féroces, ils ne pussent jouir qu'en faisant souffrir leurs compagnes. O grand Dieu ! continuait-elle, en poussant un profond soupir, il est donc bien certain maintenant qu'aucun

acte de vertu n'émanera de mon cœur, qu'il ne soit aussi-tôt suivi d'une peine! Eh! quel mal faisais-je, grand Dieu! en desirant de venir accomplir, dans ce couvent, quelques devoirs de religion? offensais-je le ciel en voulant le prier? Incompréhensibles décrets de la Providence, daignez donc, continua-t-elle, vous expliquer à moi, si vous ne voulez pas que mon cœur se révolte. Des flots de larmes, que Justine répandit dans le sein d'Omphale, suivirent ces plaintes amères; et cette tendre compagne la pressant dans ses bras, l'exhorta au courage et à la patience. O Justine! lui dit-elle avec aménité, j'ai pleuré, comme toi, dans les premiers jours, et maintenant l'habitude est prise; tu t'y accoutumeras, comme j'ai fait. Les commencemens sont terribles : ce n'est pas seulement la nécessité d'assouvir les passions de ces libertins qui fait le supplice de notre vie; c'est la perte de notre liberté; c'est la manière cruelle dont on nous gouverne dans cette exécrable prison; c'est la mort qui plane à tout instant sur nos têtes.

Les malheureux se consolent en en voyant d'autres auprès d'eux. Quelques cuisantes que fussent les douleurs de Justine, elle se calma,

pour prier sa compagne de la mettre au fait des chagrins et des tourmens auxquels elle devait s'attendre.

Un moment, dit Omphale, il est un premier devoir à rendre dont nous ne pouvons nous écarter. Il faut que je te présente à Victorine ; c'est la directrice des sérails, et qui jouit ici, s'il est possible, d'une plus grande autorité que les moines même ; c'est d'elle que nous dépendons. Instruite de ton arrivée dès hier soir, elle trouverait très-mauvais que ton premier soin, aujourd'hui, ne fût pas de l'aller visiter ; vas mettre un peu plus d'ordre à ta toilette, et reviens me prendre ; je me lève, et vais la prévenir. Justine, effrayée de cette nouvelle obligation, exécute pourtant ce qu'on lui recommande ; et après quelques soins, elle revient trouver son amie. La demi-toilette qu'elle venait de faire, l'air abattu, intéressant que lui donnaient ses chagrins et ses fatigues, tout prêtait à cette charmante fille un degré d'intérêt si puissant, qu'il était impossible de la regarder sans être ému, et que, quelque fût le sexe dont elle dût fixer les yeux, elle était toujours sûre d'en recevoir les plus certains hommages. Profitons du moment où Omphale met Justine

au fait du caractère et de la figure de cette directrice, pour la peindre nous-mêmes au lecteur.

Victorine était une grande fille de trente-huit ans, brune, sèche, des yeux noirs, très-ardens, de beaux cheveux, de belles dents, un nez à la romaine, une physionomie méchante, la voie forte, l'air et le caractère durs, beaucoup d'esprit, très-cruelle, très-immorale, extrêmement corrompue, fort impie, singulièrement orgueilleuse de sa place, et la remplissant avec autant de despotisme que de tyrannie. Nous allons voir incessamment, par les relations d'Omphale à Justine, combien les sujets du sérail dépendaient d'elle, et quel puissant empire elle pouvait exercer sur eux. Victorine possédait à-la-fois et tous les goûts, et tous les vices; fouteuse, tribade, sodomite, elle aimait tout, elle se livrait à tout; et, réunissant à ces défauts ceux de la gourmandise, de l'ivrognerie, du mensonge, de la calomnie, de la méchanceté et de la plus complète dépravation, cette femme, d'après ce que l'on voit, était un véritable monstre, dont il ne pouvait résulter que des horreurs.

Il y avait huit ans que cette mégère était à

la tête de tout, et qu'elle demeurait volontairement dans le couvent. Elle seule avait la permission d'en sortir, quand l'exigeaient les affaires de la maison ; mais, comme elle était sous le glaive de la justice, et signalée dans toute la France, elle profitait fort peu de cet agrément ; et, pour sa propre sûreté, elle ne se souciait pas de s'écarter beaucoup d'un logis dans lequel tout lui assurait une impunité qu'elle eût difficilement trouvé ailleurs.

L'appartement de Victorine, composé d'une salle à manger, d'une chambre à coucher et de deux cabinets, tenait le milieu entre le sérail des garçons et celui des filles; elle communiqnait, avec la même facilité, dans l'un et dans l'autre, et les avait tous deux également sous sa surveillance.

Nos deux odaliques se présentent à sa porte. Madame, dit Omphale, voici la nouvelle venue ; le révérend père supérieur l'a remise en mes mains pour être instruite, et je n'ai pas voulu lui rien dire avant que d'avoir eu l'honneur de vous la présenter.

Victorine allait déjeûner. Sur sa table était une dinde aux truffles, entre un pâté de Périgueux et une mortadelle de Boulogne, qu'entouraient six bouteilles de vin de Champagne,

et point de pain; elle n'en mangeait jamais (1). Voyons, dit-elle à Omphale, fais approcher de moi cette fille... Comment donc, mais elle est jolie... extrêmement jolie; voilà les plus beaux yeux et la plus délicieuse bouche que j'aie vu depuis long-tems... Cette taille, comme elle est bien prise! Venez me baiser, mon cœur; et la tribade appuya, sur les lèvres de roses du plus bel enfant de l'Amour, le baiser le plus ardent et le plus impudique. Encore une fois, dit-elle, et fournissez-moi plus de langue; enfoncez-là le plus avant possible; vous voyez comme je darde la mienne, c'est comme cela qu'on se goûte. Justine obéit; le moyen de résister à l'être dont notre sort dépend, et

---

(1) Le pain est la nourriture la plus indigeste et la plus mal-saine qu'il soit possible d'employer. Il est inoui que le Français ne veuille pas se corriger de son goût pour cet aliment dangereux; s'il en venait à bout, il prêterait bien moins d'armes à ses tyrans, dont le plus sûr moyen de vexer le peuple fut toujours de lui retrancher cet amalgame pestilentiel d'eau et de farine. Assurément l'abondance des mets peut mettre le riche bien à même de s'en passer, et le pauvre y suppléerait à merveille par les légumes, et principalement par les farineux.

le baiser le plus lascif et le plus prolongé devient le résultat de sa complaisance. Omphale, poursuivit la directrice, cette jeune fille me plaît ; je la branlerai, non pas à présent, car je suis rendue, je viens de foutre comme une garce ; et après avoir passé la nuit avec quatre garçons du sérail, pour me racommoder, j'ai branlé deux filles ce matin. Loge-là dans la classe des Vestales ; c'est celle où son âge la place ; mets-là au fait, et ramène-là-moi ce soir : si elle n'est pas du souper, je coucherai avec elle, si-non ce sera pour demain ; trousse-là pourtant, je veux voir comme elle est faite ; et Omphale ayant exécuté l'ordre, ayant tourné et retourné sa camarade sous tous les sens, Victorine palpa, baisa, gamahucha, et parut fort contente. Elle est blanche et bien faite, dit-elle ; cela doit décharger comme un ange. Adieu ; il faut que je déjeûne : je verrai cela ce soir.

Madame, dit respectueusement Omphale, ma compagne ne se retirera pas sans avoir obtenu l'honneur de vous donner le baiser que vous avez coutume d'accorder aux novices. Ah ! est-ce qu'elle veut baiser mon cul, dit l'impudique créature ? — Et le reste, madame, et le reste. — Allons, je le veux bien ; et la

vilaine se troussant, d'abord par derrière, jusqu'au dessus des reins, expose à la bouche fraîche de notre héroïne le cul le plus libertin, le plus impur et le plus flétri qu'il fût possible de voir... que Justine, guidée par Omphale, baisa respectueusement sur les fesses, ensuite au trou : de la langue donc, de la langue, dit brutalement Victorine ; et notre pauvre fille, obligée d'en faire sentir les chatouillemens, exécuta ce qu'on desirait, quoique avec la plus extrême répugnance. La directrice se troussa par devant ; mais, se tenant assisə, elle se contenta d'écarter les cuisses : Dieu ! quel gouffre elle offrit aux hommages de Justine... cloaque d'autant plus dégoûtant, qu'il était encore barbouillé du foutre dont la gueuse s'était fait arroser toute la nuit. Ici la novice oubliait une seconde fois la cérémonie de la langue ; et sans Omphale, qui lui fit signe, elle allait s'exposer encore aux reproches de l'insatiable Messaline.

Enfin, ces dégoûtantes cérémonies faites, Justine et Omphale se retirèrent, en recevant l'ordre de revenir le soir, si Justine n'est pas du souper, ou le lendemain matin, si elle en est.

Les deux amies passèrent dans la cellule

de Justine, et ce fut là qu'Omphale donna à sa nouvelle compagne les intéressans détails que nous allons transmettre au lecteur.

Tu vois d'abord, ma chère amie, lui dit-elle avant que de s'enfermer ensemble, que toutes les cellules sont égales, toutes ont une garde-robe, dans laquelle sont une toilette, un bidet, une chaise percée; et dans la pièce où l'on couche, toutes ont également un petit lit d'indienne en tombeau, un sopha, une chaise, un fauteuil, une commode, une glace au-dessus, une table de nuit et une chifonnière. Il n'y a pas la moindre différence entre les cellules des garçons et les nôtres; les lits sont bons, deux matelats et un sommier, deux couvertures d'hiver, une d'été, un couvre-pied, des draps tous les quinze jours; mais point de feu; ce grand poële échauffe tout, et c'est-là que nous nous réunissons: tu vois que les fenêtres sont inaccessibles, à peine peut-on s'élever jusqu'à leur hauteur; y parvient-on, de triples grillages en interceptent jusqu'a l'air; trois portes de fer closent l'entrée du sérail du côté de la salle du festin, et celle qui communique chez Victorine est également bien fermée la nuit. Il me semble, dit Justine, que tous les noms ne sont pas au-

dessus

dessus des portes ; pourquoi cette différence ? On enlève les noms de celles qui n'existent plus, dit Omphale, et comme il en manque deux aujourd'hui, voilà pourquoi quelques cellules sont sans étiquettes. Et que sont devenues ces deux, dit Justine ? Ne le devines-tu pas, dit Omphale ; ne te rappelles-tu donc pas le sort de cette malheureuse femme grosse d'hier au soir ? — Oh ! ciel, tu me fais frémir. — Mais, une vacance dans la plus jeune classe. — Eh ! qu'importe, la nature ou la raison parlent-elles au cœur de ces scélérats ? Mais prends patience, Justine, et laisse-moi mettre un peu d'ordre à mes détails. Avant que de commencer, jette un coup-d'œil sur la grande salle ; voilà nos compagnes qui se réunissent pour le déjeûner ; examine un instant l'ensemble ; nous rentrerons dans ta cellule après, et nous y poursuivrons nos récits. Justine accepte ; toutes ses compagnes l'entourent, et elle voit là réunies sous ses yeux vingt-huit filles, plus belles que l'on ne saurait peut-être en trouver en Europe. A la sollicitation d'Omphale, et pour que Justine pût mieux examiner les grâces qui l'environnaient, toutes se rangèrent par classe ; Justine et son institutrice les parcoururent, et

voici les objets qui frappèrent le plus notre héroïne :

Elle remarqua d'abord, dans la classe des Pucelles, une petite fille de dix ans, que l'Amour même paraissait avoir pris le soin d'embellir.

Une fille de dix-sept ans la frappa singulièrement dans la classe des Vestales ; elle avait une figure ovale, un peu triste, mais pleine d'intérêt, pâle, une santé délicate, le son de voix tendre, une véritable héroïne de roman.

Dans la classe des Sodomites, les yeux de Justine se fixèrent sur une charmante fille de vingt ans, faite comme Vénus, une blancheur éblouissante, la physionomie douce, ouverte, riante, de superbes yeux, la bouche un peu grande, mais admirablement bien meublée, et de très-beaux cheveux châtains.

Enfin, dans celle des Fessées, ce fut avec un véritable intérêt qu'elle vit une femme de vingt-huit ans, vrai modèle de taille et de beauté, et dont la fraîcheur eût fait honte à celle de Flore elle-même.

Une femme de quarante ans la surprit dans la classe des Duegnes, tant à cause de la régularité de ses traits, que de la fermeté de ses chairs et du brillant de ses yeux.

Nous nous contentons d'esquisser ici ce qui surprit davantage Justine ; s'il nous fallait peindre tout ce que cette collection offrait de délicieux, il ne serait pas une seule de ces séduisantes créatures, dont nous ne dussions parler en particulier. Ses yeux en furent éblouis ; et certes, tout autre qu'elle eût été bien flattée des complimens qu'on lui prodiguait, même au milieu de ces jolies personnes. Cet examen fait, les deux amies se renfermèrent ; et ce qu'on va lire dans le chapitre suivant, sont les explications que Justine reçut de son institutrice.

CHAPITRE VIII.

Suite de détails.—Loix, mœurs, usages de la maison où Justine se trouve.

L'INSTRUCTION que j'ai à te donner, dit Omphale, doit être renfermée sous quatre principaux articles : nous traiterons dans le premier de tout ce qui concerne la maison ; nous placerons dans le second ce qui regarde la tenue des filles, leurs devoirs, leurs puni-

tions, leur nourriture; le troisième article t'instruira de l'arrangement des plaisirs de ces moines, de la manière dont les filles ou les garçons servent leur volupté; le quatrième te développera l'histoire des réformes et des changemens.

Je te parlerai peu, Justine, des abords de cette affreuse maison; on me les a fait voir éclairés, afin que je puisse en donner l'idée à celles que l'on me charge d'instruire, et les convaincre mieux de toute l'impossibilité de l'évasion. Hier, Severino t'en expliqua une partie; il ne te trompa point. L'église et le pavillon qui y tient, forment ce qu'on appelle le couvent; mais, tu ignores comment est situé le corps-de-logis que nous habitons, comment on y parvient; le voici :

Au fond de la sacristie est une porte masquée par la boiserie, qu'un ressort ouvre; cette porte sert d'entrée à un boyau aussi obscur que long, des sinuosités duquel ta frayeur en entrant t'empêcha sans doute de t'appercevoir; d'abord ce boyau descend, parce qu'il faut qu'il passe sous un fossé de trente pieds de profondeur; c'est-là que se présente un pont sur lequel tu peux te souvenir d'avoir passé; le couloir remonte en-

suite, et ne regne plus qu'à six pieds sous le sol ; c'est ainsi qu'il arrive au souterrain de notre pavillon dans une espace d'environ deux cents toises ; et c'est, ainsi que tu l'as vu par une trape, qu'on arrive du dehors dans la salle à manger. Six enceintes de houx et d'épines, de trois pieds d'épaisseur, s'opposent à ce qu'il soit possible d'apperçevoir ce logement-ci, fût-on même monté sur le clocher de l'église ; la raison de cela est simple : le pavillon du sérail n'a pas cinquante pieds de haut ; et les six haies qui l'environnent, en ont par-tout plus de soixante. De quelque part qu'on observe cette partie, elle ne peut donc être prise que pour un taillis de la forêt, et jamais pour une habitation ; ce pavillon-ci, ma chère, vulgairement appelé le sérail, n'a en tout, que des souterrains, un plein-pied, un entre-sol, et un premier étage ; la voûte qui couvre le dessus de cet édifice, est garnie dans toute sa superficie d'une cuvette de plomb très-épaisse, dans laquelle sont plantés différens arbustes toujours verts, qui, se mariant avec les haies qui nous entourent, donnent au total un air de massif encore plus réel. Les souterrains forment un grand salon au milieu, et douze cabinets autour ; six de ces cabinets

servent de caves; les six autres, de cachots pour les sujets de l'un ou l'autre sexe qui ont mérité cette punition, et ces cas sont si fréquens, qu'il n'y a jamais de place vide; cette peine est horrible; tous les accessoires de la plus extrême rigueur l'accompagnent; l'humidité du local y est d'abord insupportable; on y est toujours enfermé nu, et l'on n'y a que du pain et de l'eau. Oh! Dieu, s'écria Justine, ces scélérats ont la cruauté, l'impudeur d'enfermer nu dans un endroit aussi mal sain? — Absolument, on ne nous y accorde seulement pas une couverture, pas un vase pour les besoins; s'ils voyent que l'on cherche un coin pour les y déposer, on est battu; ils vous forcent de les remettre un peu par-ci, un peu par-là dans le milieu de la chambre, et ce n'est que là qu'il vous est permis d'y vaquer. — Quelle recherche de saletés et de barbarie! — Oh! toutes celles du despotisme et de la luxure sont inouies dans cette maison: quelquefois on vous enchaîne dans ces cachots; on y place avec vous des rats, des lézards, des crapauds, des serpens; plusieurs d'entre nous sont mortes, rien que pour avoir habité ces cloaques huit jours; au reste, on n'y est jamais moins que cinq, et très-souvent des mois entiers. Nous y reviendrons.

Au-dessus de ces souterrains se trouve la salle des soupers, où se célèbrent toujours les orgies dont tu fus témoin hier. Douze cabinets entourent de même cette salle; six servent de boudoir aux moines; c'est-là qu'ils s'enferment lorsqu'ils veulent isoler leurs plaisirs... les soustraire aux yeux de la société... Ces pièces, ornées par les mains du luxe et de la volupté, renferment tout ce qui peut servir aux supplices. Des six autres cabinets, il en est deux où jamais aucun sujet du sérail n'entre, nous en ignorons absolument l'usage; deux autres servent à serrer tous les commestibles; l'avant-dernier est un office, le dernier une cuisine. On trouve douze chambres à l'entre-sol, dont six ont des jolis cabinets, ce sont celles des moines; dans les six autres, sont deux frères servans, dont l'un est geolier des femmes, l'autre, geolier des hommes, une cuisinière, une femme-de-charge, une fille de cuisine, et le chirurgien, ayant autour de lui tout ce qui peut servir à des premiers besoins. Une particularité fort extraordinaire, c'est que tous ces personnages, excepté le cuisinier et le chirurgien, sont muets: quels secours attendre, quelles consolations recevoir de pareils gens! ils ne s'arrêtent d'ail-

leurs jamais avec nous, et il nous est défendu, sous les peines les plus sévères, de leur parler ou de leur faire le moindre signe.

Le dessus de ces entre-sols forment les deux sérails ; ils se ressemblent parfaitement l'un et l'autre ; tu as suffisamment pu juger les clôtures, pour concevoir qu'à supposer même que l'on rompît les barreaux de nos croisées, et que l'on descendit par les fenêtres, on serait encore loin de pouvoir s'évader, puisqu'il resterait à franchir les haies vives, l'épaisse muraille qui forme une septième enceinte autour d'elles, et le large fossé qui environne le tout ; ces obstacles fussent-ils vaincus, où retomberait-on ? dans la cour du couvent, qui soigneusement fermée elle-même, n'offrirait pas encore une sortie bien sûre.

Un moyen d'évasion, moins périlleux peut-être, serait, je l'avoue, de trouver dans la salle à manger la bouche du couloir qui y rend ; mais, indépendamment de ce qu'elle est impossible à découvrir, c'est qu'il ne nous est jamais permis d'être seules dans cette pièce-là ; pénétrât-on même dans le boyau, on ne s'en tirerait pas encore : il est coupé en plus de vingt endroits par des grilles de

fer, dont eux seuls ont la clef, et garni de pièges, où se prendraient infailliblement ceux qui, comme eux, ne connaîtraient pas le local.

Il faut donc renoncer à l'évasion, ma chère, elle est impossible; ah! crois que si elle pouvait s'entreprendre, il y a long-tems que j'aurais fui la première cet épouvantable séjour. Mais, cela ne se peut, la mort seule rompt ici nos liens, et delà naît cette impudence, cette cruauté, cette tyrannie, dont les monstres usent avec nous; rien ne les embrâse, rien ne leur monte l'imagination, comme l'impunité que leur promet cette inabordable retraite. Bien sûrs de n'avoir jamais pour témoins de leurs excès, que les victimes qui les assouvissent; bien certains que jamais leurs écarts ne seront révélés, ils les portent aux plus odieuses extrêmités; délivrés du frein des loix, ayant brisé ceux de la religion, méconnaissant ceux des remords, n'admettant ni Dieu ni Diable, il n'est aucune atrocité qu'ils ne se permettent; et dans cette cruelle apathie, leurs abominables passions se trouvent d'autant plus voluptueusement chatouillées, que rien, disent-ils, ne les enflamme comme la solitude et le silence,

comme la faiblesse d'une part, et le despotisme de l'autre.

Les moines couchent régulièrement toutes les nuits dans ce pavillon ; ils s'y rendent à cinq heures du soir, et retournent au couvent le lendemain sur les neuf heures, excepté un qui passe tour-à-tour ici la journée ; on l'appelle le régent de fonction. Nous verrons bientôt son emploi.

A l'égard des servans, ils ne bougent jamais ; la directrice a dans sa chambre une sonnette qui communique dans la leur, et, dès qu'elle les avertit, soit pour ses besoins, ou les nôtres, ils accourrent. Les moines apportent eux-mêmes, en venant au sérail, les provisions de chaque jour ; ils les remettent aux personnes chargées de préparer les alimens, et on les emploie d'après leurs ordres ; il y a une excellente fontaine dans les souterrains, et de délicieux vins dans les caves.

Passons au second article :

Ce qui tient à la tenue des filles, à leur nourriture, leur punition, etc.

Notre nombre est toujours fixé à trente ; si-tôt qu'il se décomplette, on travaille bien vîte à le remplacer. Tu vois que nous sommes divisées par classe, et toujours sous le cos-

tume annexé à la division dont nous sommes membres. La journée ne se passera pas sans que tu ne reçoives l'habit de celle où tu entres. Nous sommes obligées de nous coiffer nous-mêmes ou mutuellement. Les modèles nous sont données ; ils varient tous les deux mois ; chaque classe a son modèle à part.

L'autorité de la directrice sur nous est sans bornes, lui désobéir est un crime dont la punition s'inflige aussi-tôt ; elle est chargée du soin de nous inspecter, avant que nous ne nous rendions aux orgies ; et si les choses ne sont pas dans l'état prescrit par les moines dans la liste des filles invitées, Victorine nous impose une punition sur-le-champ.

Eclaircis-moi cette clause, dit Justine, je ne l'entends pas bien. Chaque matin, répondit Omphale, on porte à Victorine la liste des filles conviées au souper ; à côté du nom de cette fille est l'état où l'on la desire, à-peu-près de cette manière :

Julie ne se lavera point.

Rose aura envie de chier.

Adélaïde pétera.

Alphonsine aura le cul merdeux.

Le bidet le plus parfumé sera fait à Aurore, etc., etc., etc.

Si ces ordres ne sont pas remplis, et qu'à l'examen Victorine ne vous suppose pas dans l'état desiré, on vous inflige une punition ; voilà ce que j'ai voulu dire. Mais, objecta Justine en rougissant, comment peut-on savoir si une femme a, ou non, l'envie de satisfaire à ses gros besoins? Très-facilement, reprit Omphale, Victorine vous enfonce un doigt dans le cul, et si elle ne touche pas l'étron, la punition est ordonnée sur-le-champ. Quelles horreurs, dit Justine! continue, je te prie, elles sont si nouvelles que leur détail est vraiment curieux :

Les fautes que nous pouvons commettre, poursuivit Omphale, sont de plusieurs sortes: chacune a sa punition particulière, dont le tarif est affiché dans les deux chambres. Le régent de fonction, celui qui vient, comme je te l'expliquerai tout-à-l'heure, nous signifier les ordres, nommer les filles du souper, visiter les habitations et recevoir les plaintes de Victorine, est celui qui distribue à-la-fois, ou la punition infligée par la directrice, ou celle qu'il établit lui-même.

Voici le tableau de ces punitions à la suite du crime qui les attire :

ART. Ier. Ne pas être levé le matin aux heures

heures prescrites, lesquelles sont sept heures en été, et neuf en hiver. — Cinquante coups de fouet.

II. Si, malgré l'examen de Victorine, l'on ne remplit pas aux soupers les obligations imposées, la mise, la tenue ordonnée, ainsi qu'il vient d'être dit tout-à-l'heure. — Deux cents coups de fouet.

III. Présenter, ou par mal-entendu ou par quelque cause que ce puisse être, une partie du corps dans l'acte du plaisir, contraire à celle qui est desirée. — Obligée d'être trois jours toute nue dans la maison, quelque tems qu'il fasse.

IV. Etre mal vêtue, mal coîffée, défaut de tenue en un mot, dans l'intérieur du sérail. — Vingt piqûres d'épingles sur telle partie du corps qu'il plaît au régent.

V. Ne point avertir quand on a ses règles. — Les règles supprimées sur-le-champ avec de l'eau glacée.

VI. Le jour où le chirurgien a constaté votre grossesse. — Cent coups de nerfs de bœuf indifféremment appliqués sur tout le corps, si l'on n'a pas envie de garder l'enfant. Aucune peine, s'il plaît à la société de con-

server cette mère enceinte, pour de plus grands supplices.

VII. Négligences, refus, impossibilité de satisfaire aux propositions luxurieuses; et combien de fois leur infernale méchanceté vous prend-elle en défaut sur cela, sans que vous ayez le plus petit tort? combien de fois l'un d'eux demande-t-il subitement ce qu'il sait bien que l'on vient d'accorder à l'autre, et ce qui ne peut se refaire tout de suite? cependant ces fautes sont punies par — Quatre cents coups de verges sur les fesses seulement.

VIII. Défaut de conduite dans la chambre, ou désobéissance à la directrice. — Six heures toute nue dans une cage de fer garnie de pointes en dedans, et dans laquelle vous courez le risque de vous déchirer au moindre mouvement.

IX. L'air du mécontentement, l'apparence même des pleurs, du chagrin, du retour à la religion. — Cinquante coups de fouet sur le sein; et, s'il s'est agi de religion, on vous force à profaner la chose qui semblait avoir attiré vos respects.

X. Si un membre de la société vous choisit pour goûter avec vous les dernières crises du plaisir, sans en pouvoir venir à bout; qu'il y

ait de votre faute ou de la sienne ; et l'on sent que d'arbitraire doit exister dans ce paragraphe de leur code barbare. — Liée comme une boule, et suspendue, en manière de lustre au plafond, toute nue pendant six heures ; que l'on s'évanouisse ou non dans cette affreuse attitude, vous n'êtes jamais relâchée un moment plutôt.

XI. La récidive de cette faute, que l'on regarde comme l'une des plus graves. Et combien y en a-t-il qui se refusent exprès à l'éjaculation, pour se procurer le plaisir barbare de vous imposer cette peine ? car alors c'est la partie lésée qui devient elle-même juge et bourreau. — On vous enfonce deux énormes godmichés, l'un dans le con, l'autre dans le cul ; ensuite on comprime fortement en vous ces corps étrangers avec des bandes ; puis on vous lie en boule, comme dans la punition précédente ; mais dans le milieu d'un fagot d'épines, dont les pointes, lorsque vous êtes suspendue au plafond, font distiller le sang dans la chambre. Communément l'ordonnateur se met dessous, et y reste, avec d'autres objets, jusqu'au dénouement de son plaisir.

XII. Le plus petit air de répugnance aux propositions des membres de la sosiété, de

quelque nature qu'elles puissent être; et l'on n'imagine pas à quel point il en est de cruelles et de dégoûtantes. — Pendue une demi-heure par les pieds.

Une rébellion, une révolte. — Peine de mort pour celle qui l'a commencée. Six mois de cachot, toute nue, où l'on est fouettée au sang deux fois par jour, à chacune de celles qui ont suivi les erremens de la cabaleuse.

XIII. Si l'insurrection n'a eu pour base que des conseils ou des propos, et qu'elle n'ait entraîné aucune suite. — Celle qui a occasionné ce mouvement, soit par ses propos, soit par ses conseils, sera brûlée, avec un fer chaud, en dix-huit endroits de son corps, au choix du régent de jour; les autres en un seul endroit.

XIV. Projet de suicide, refus de se nourrir comme il convient, ou abandon de soi-même, au point d'en tomber malade. — On s'informe du sujet de cet extrême mécontentement; l'on redouble ce sujet avec le plus de barbarie possible, et provisoirement un mois de cachot, enfermée avec l'espèce d'animal dont vous avez le plus de frayeur; ensuite, pendant un autre mois, vous êtes condamnée

à vous tenir à genoux tout le tems du souper des moines.

XV. Manque de respect aux moines dans d'autres occasions que celles du plaisir. — La fraise de chaque teton piquée au sang avec une aiguille d'acier brûlante.

XVI. Même faute dans la crise lubrique. — Enchaînée six mois au cachot, nue, et simplement nourrie de pain noir et d'eau salée; le fouet quatre fois par jour, deux fois par derrière, les deux autres fois par devant. La mort, en cas de récidive.

XVII. Projet d'évasion. Si elle n'a pas eu lieu. — Un an au cachot, traitée comme ci-dessus.

XVIII. Si vous êtes prise en essayant de vous sauver. — Peine de mort.

XIX. Si vous en avez entraîné d'autres avec vous. — Les séduites périssent du genre de mort le plus doux, et la séductrice par le plus cruel.

XX. Rébellion énvers Victorine. — Elle ordonne elle-même la punition, et le régent du jour la fait subir devant elle.

XXI. Refus de se prêter aux fantaisies libidineuses de cette femme. — Même peine

que si la faute était commise avec un moine. Voyez l'article XII.

XXII. Se faire avorter soi-même. — Cinq cents coups de fouet sur le ventre, autant avec un martinet à pointes aigües d'acier, que l'on dirige dans l'intérieur de la matrice, et ceux qui aiment à faire des enfans ne vous quittent pas que vous ne soyez redevenue grosse.

Les moines employent ordinairement six genres de mort avec les coupables, et ce sont toujours leurs mains qui les exécutent. Le plus doux, selon eux, est celui d'être rôtie toute vive, ou à la broche, ou sur un gril. Le second est d'être bouillie ; ils vous enferment dans une grande marmite grillée en dessus, et vous cuisez à petit feu. Le troisième supplice est d'être rompue et exposée vive sur une roue. Le quatrième est d'être écartelée. Le cinquième, coupée en petits morceaux, et très-lentement, par une machine faite exprés. Et le sixième, de périr sous les verges. Ils mettent bien d'autres supplices en usage ; mais ces six-là sont ceux annexés au châtiment des crimes commis.

Tu viens d'entendre quels sont ces crimes, ma chère compagne, poursuivit Omphale, et

tu viens d'en voir la punition. Nous pouvons, d'ailleurs, faire tout ce qui nous plaît ; coucher ensemble, nous quereller, nous battre, nous porter aux derniers excès de l'ivrognerie et de la gourmandise, jurer, blasphêmer, mentir, calomnier, nous livrer au vol, et au meurtre même, si nous le voulons, tout cela ne sont que des misères pour lesquelles nous n'éprouvons aucuns reproches, et quelquefois même des éloges. Il y a six mois que la femme de quarante ans, dont l'extrême beauté t'a frappée, tua à coups de couteau une très-jolie fille de seize ans, dont elle était à-la-fois amoureuse et jalouse. Les moines s'amusèrent du délit ; et pendant plus d'un mois, cette impudente et belle créature ne parut aux soupers que couronnée de roses ; on la destine à remplacer Victorine un jour. C'est par le crime qu'on réussit ici ; lui seul plaît à ces bêtes farouches, lui seul nous fait respecter.

Victorine est la maitresse de nous épargner une infinité de désagrémens, soit en faisant de nous de bons rapports, soit en déguisant les mauvais : mais malheureusement cette protection ne s'achète que par des complaisances, souvent plus fâcheuses que les peines garanties par elle ; ce n'est qu'en satisfaisant

tous ses goûts qu'on parvient à l'intéresser : si on la refuse, elle multiplie, sans raison, la somme de vos torts, et les moines, qu'elle sert par cette conduite, ne l'en estiment que davantage.

Elle est exempte de toutes peines, et l'impunité la plus entière lui est assurée : on est certain qu'elle n'agira jamais contre l'intérêt des moines, dont elle partage trop sincèrement et les goûts, et les mœurs, pour leur déplaire en quoi que ce puisse être. Ce n'est pas, au reste, que ces libertins aient besoin de toutes ces formalités pour sévir contre nous ; mais ils sont bien-aises d'avoir des prétextes. Cet air de nature ajoute à leur volupté ; elle s'en accroît. La justice a donc quelques charmes, puisque ceux qui la révèrent le moins sont ceux qui, dans leurs désordres, cherchent à s'en rapprocher le plus (1).

Nous avons chacune une petite provision de linge : en entrant ici, on nous donne tout par demi-douzaine, et l'on renouvelle chaque

---

(1) Ce n'est pas la justice qui a des charmes dans ce cas-ci, c'est le vol que le libertin lui fait de ses droits.

année ; mais il faut rendre ce que nous apportons ; il ne nous est pas permis d'en garder la moindre chose.

Notre nourriture est fort bonne, et toujours en très-grande abondance. S'ils ne recueillaient de là des branches certaines de volupté, peut-être cet article n'irait-il pas aussi bien ; mais comme leur libertinage y gagne, ils ne négligent rien pour nous gorger de nourriture. Ceux qui aiment à nous fouetter, nous ont plus dodues, plus grasses, et ceux qui ne jouissent qu'en nous voyant satisfaire aux plus sales besoins de la nature, sont assurés d'une plus ample récolte. En conséquence, nous sommes servies quatre fois le jour : l'heure du déjeûner est à neuf heures précises ; on y sert des volailles au riz, des pâtisseries, des jambons, des fruits, des crêmes, etc. ; à une heure on dîne, et la table, contenant trente couverts, est magnifiquement servie ; à cinq heures et demie le goûter ; des fruits l'été, des confitures l'hiver : le souper étant le repas des moines, est servi avec encore plus de profusion et de délicatesse ; celles de nous qui y assistent sont sûres d'y faire la plus grande chère du monde, sans pour cela que le service des salles y perde la

moindre chose. Nous avons, hommes et femmes, quelque soit l'âge, chacun deux bouteilles de vin par jour, dont une de blanc, pour les déjeûners et les goûters, une demi-bouteille de liqueur et du café. Celles qui ne consomment pas ces objets peuvent en faire part à leurs camarades : il y en a parmi nous de très-intempérantes; il en est qui mangent et s'enivrent toute la journée. Jamais de tels excès ne sont réprimandés : il en est également à qui ces quatre repas ne suffisent pas; elles peuvent faire demander ce qu'elles veulent, on le leur apporte à l'instant. On est obligé de manger à table; si l'on persistait à ne le vouloir pas, cette faute rentrerait dans l'article des rébellions envers la directrice, et serait punie conformément à l'article vingtième. Victorine préside aux repas; mais elle est servie chez elle, séparément : sa table est de huit couverts, matin et soir; elle y admet qui elle veut de l'un ou l'autre sérail; souvent des moines lui tiennent compagnie, et règlent en ce cas le choix des conviés; des orgies se célèbrent alors dans ce local, et l'on regarde comme une faveur d'y être admis.

Jamais les sujets invités aux soupers des moines ne sont pris d'une seule classe; on les

mêle toujours, et leur nombre varie perpétuellement; mais il est bien rarement au-dessous de douze, et beaucoup plus souvent au-dessus. Sur cela, il y a toujours six servantes, dont l'emploi, comme tu l'as vu, est de servir toutes nues les moines à table. Le nombre des gitons invités est toujours en raison de celui des filles, un pour deux femmes, et cela, par la raison qu'ayant plus de peine à se les procurer comme il les leur faut, ils les ménagent un peu plus. D'ailleurs ils les aiment mieux, et c'est par rafinement qu'ils en usent moins. Le régime de leur sérail est pourtant tout aussi sévère que celui du nôtre; ils leur font subir les mêmes genres de punition; le tableau de leur faute est égal; et quand ils veulent une victime, ils la prennent là comme chez nous.

Il est inutile de te dire que jamais personne ne nous visite; aucun étranger, sous quelque prétexte que ce puisse être, n'est introduit dans ce pavillon. Si nous tombons malades, le seul frère chirurgien nous soigne; et si nous mourons, c'est sans aucun secours religieux; on nous jette dans des trous pratiqués entre les intervalles des haies; et par une insigne cruauté, si la maladie devient trop grave,

ou qu'on en craigne la contagion, au lieu de nous transporter dans une infirmerie, on nous arrache de nos lits, et l'on nous enterre toutes vivantes, parce que, disent ces monstres, il vaut mieux en faire mourir une, que d'en exposer trente, et de courir nous-mêmes les dangers de l'épidémie; depuis treize ans que je suis ici, j'ai vu plus de vingt exemples de cette férocité; ils en usent de même pour les garçons; mais ils sont pourtant un peu mieux soignés; en général tout cela dépend du plus ou du moins d'intérêt que le malade inspire au régent de fonction, chargé de ces sortes de visites; pour peu que le sujet lui déplaise, il fait un signe au chirurgien qui délivre aussi-tôt un certificat d'épidémie, et le malheureux individu a deux pieds de terre sur le nez une heure après.

Passons à l'arrangement des plaisirs de ces libertins, et à tous les détails de cette partie:

Nous nous levons, comme je te l'ai dit, à sept heures en été, à neuf en hiver; mais nous nous couchons plus ou moins tard, en raison du besoin que les moines ont de nous, et des soupers où nous assistons. Aussi-tôt que nous sommes levées, le régent de fonction vient faire sa visite; il s'asseoit

dans un grand fauteuil ; et là, chacune de nous est obligée d'aller, l'une après l'autre, se placer devant lui, les jupes troussées du côté qu'il aime ; il touche, il baise, il examine ; et quand toutes ont rempli ce devoir, la directrice approche, elle fait son rapport, les punitions s'imposent, celles qui doivent se subir sur-le-champ, s'exécutent aussi-tôt dans l'appartement de la directrice, et par les mains du régent. On procède aux autres dans les assemblées du soir, ou l'on fait descendre dans les prisons, si le cas le requiert. Est-il question de la peine de mort? la coupable est à l'instant garrottée, jetée dans un cachot, et c'est à l'heure des orgies que se fait son exécution ; mais dans ce cas il arrive quelque chose d'assez singulier : dès que le sujet est condamné, le régent qui lui-même vient de prononcer la sentence d'après la loi qu'il met sous les yeux de l'individu coupable, passe sur-le-champ chez la directrice avec l'accusé, et en jouit toujours une bonne heure avant que de le faire descendre en prison ; il n'y a pas, disent ces scélérats, de jouissance pareille à celle d'un être condamné à mort, et c'est sur-tout pour son juge ou son bourreau, que cette jouissance est sans

prix. Combien, d'après cela, de condamnations arbitraires, puisque des plaisirs aussi vifs doivent en être les résultats! Nous assistons quelquefois, mais en petit nombre, à ces funèbres jouissances : la victime, revêtue d'un crêpe noir, y est toujours en larmes ou évanouie; et c'est dans l'horrible situation de cet individu, que ces scélérats trouvent le complément barbare de leur affreux délire. Leurs propos sont horribles alors, leurs voluptés semblables à celle des tigres, ils insultent aux malheurs de l'objet qu'ils persécutent, ils nous les donnent pour exemples, nous menacent d'un traitement pareil, et n'atteignent communément les dernières crises de la lubricité qu'au sein de l'exécration et de l'infamie. Quelques jours avant ton arrivée, je fus témoin d'une de ces scènes; il s'agissait d'une fille de dix-sept ans, belle comme Vénus; Jérôme était régent de fonction. Au rapport de la directrice, cette malheureuse fille fut accusée d'avoir voulu se sauver; elle nia le fait; Victorine conduisit Jérôme dans la cellule; on trouva deux barreaux de cassés. Clémentine, c'était le nom de cette délicieuse créature, continua de nier; on ne l'écouta point; la loi était contre elle; on lui lut le dix-huitième

article, qui la condamnait à la mort; elle protesta de son innocence; et, certes, elle n'en imposait pas. C'était un tour affreux que lui jouait Jérôme, d'accord avec la directrice; elle était détestée de tous deux, tous deux avaient juré sa perte; ils avaient eux-mêmes scié les barreaux, et l'infortunée mourut victime de leur insigne méchanceté. Je fus admise avec un jeune homme à la cérémonie de cette dernière jouissance, dont je viens de parler; on n'imagine pas les horreurs que Jérôme se permit avec cette pauvre fille, tout ce qu'il lui fit faire, tout ce qu'il exigea d'elle; assez forte pour conserver son sang-froid, elle n'en eut que plus à souffrir. Jérôme, en la sodomisant, lui disait : « Je sais bien que tu es innocente; mais je bandais aux délices de te sacrifier, et je vais décharger à l'exécution ». Ensuite il lui demandait de quel genre de mort elle voulait finir; « ton crime exige le plus affreux, mais je puis le changer pour un moindre; choisis, putain, choisis ». — Le plus prompt, s'écriait Clémentine! — « Eh bien! ce sera donc le plus lent, répondait le moine en écumant; oui, le plus lent... le plus horrible, et ce sera moi qui te le donnerai ». Ensuite il encula

le jeune homme; j'étais obligée de lêcher à genoux le trou du cul de ce libertin, qui, pendant ce tems-là, enfonçait sa langue dans la bouche de la victime, en respirant, disait-il, avec délices, les soupirs du dégoût, de la frayeur et du désespoir; il termina son opération dans la bouche de Clémentine, pendant que le jeune homme l'enculait, et qu'il s'amusait à me souffleter de toutes ses forces et à jurer comme un démoniaque.

Les punitions accomplies, le régent donne la liste des conviées à la directrice; elle y voit le nom des femmes desirées, et l'état dans lequel on les veut; ses mesures se prennent en conséquence.

Malgré les luxures épisodiques où le régent vient de se livrer, il est rare qu'il sorte de la salle sans une scène lubrique, à laquelle il emploie toujours douze ou quinze filles, et quelquefois jusqu'à vingt; la directrice conduit ces actes libidineux, et la plus entière soumission de notre part y règne. Il passe de-là dans le sérail des garçons, où s'exécutent les mêmes choses.

Il arrive souvent qu'un moine desire une fille dans son lit, avant l'heure du déjeûner; le frère geolier apporte une carte où est écrit

le nom de celle qu'on veut; le régent l'occupât-il même alors, il faut qu'elle parte; elle revient, quand on la renvoie, et le geolier, qui la r'accompagne, remet, dans le cas du mécontentement, un billet cacheté pour la directrice, afin que la punition de la délinquante soit sur-le-champ inscrite au registre, qui doit être présenté le lendemain au régent de fonction.

Les visites faites, les déjeûners se servent; de ce moment, jusqu'au soir, nous ne sommes plus interrompues que par les demandes particulières qui peuvent être faites; mais elles sont rares, parce que les moines qui dînent au couvent y passent ordinairement la journée. A sept heures du soir en été, à six en hiver, le frère geolier vient chercher celles qui sont du souper; il les conduit et les ramène lui-même, en observant de laisser pour la nuit celles que les moines ont fait inscrire à cet effet; alors, celles-là se retirent dans les chambres de ceux qui les ont voulu, seulement accompagnées des filles de garde.

Des filles de garde! interrompit Justine, quel est donc ce nouvel emploi? —Le voici, répondit Omphale.

« Tous les premiers des mois, chaque

moine adopte deux filles, qui doivent, pendant cet intervale, lui tenir lieu, et de servante et de plastron, à ses sales desirs; il ne peut ni les changer dans le cours du mois, ni leur faire faire deux mois de suite; rien n'est aussi dur, aussi sale, aussi cruel, que les corvées de ce service, et je ne sais comment tu t'y accoutumeras. — Hélas! répondit Justine, je suis faite à la peine, il n'y a qu'aux horreurs où je ne puis m'habituer.

Aussi-tôt que cinq heures sonnent, poursuivit Omphale, les filles de garde, conduites par le geolier, descendent nues près du moine qu'elles servent, et ne le quittent plus jusqu'au lendemain, à l'heure où il repasse au couvent; elles le reprennent, dès qu'il revient au sérail. Elles emploient le peu d'heures que leur service leur laisse, à manger et à se reposer; car il faut qu'elles veillent toute la nuit auprès de leur maître; elles sont là pour servir aveuglément tous les caprices de ce libertin; que dis-je! tous ses besoins; il n'a point d'autre vase pour les satisfaire que la bouche ou les tetons de ces malheureuses, qui, perpétuellement colées près de leur despote, doivent endurer, soit de nuit, soit de jour, tout ce qu'il lui plaît d'infliger de plus

barbare, de plus obscène, de plus ignominieux ; soufflets, fustigations, vexations, mauvais propos, jouissances, de quelque nature qu'elles puissent être, il faut qu'elles s'offrent à tout, qu'elles se réjouissent et se glorifient de tout. La plus légère répugnance est aussi-tôt punie de la peine portée à l'article douzième, à laquelle on ajoute deux cents coups de fouet, afin de leur faire voir que, dans cet emploi de filles de garde, elles sont obligées à plus de soumission et de condescendance encore que dans le reste des devoirs journaliers de leur état. Dans toutes les scènes de luxure, ce sont ces filles qui aident aux plaisirs, qui les soignent et qui approprient tout ce qui a pu être souillé. Un moine l'est-il en venant de jouir d'une fille ou d'un garçon, c'est à la bouche de ses filles de garde à réparer le désordre ; veut-il être préalablement excité, c'est le soin de ces malheureuses, elles l'accompagnent en tous lieux, l'habillent, le déshabillent, le servent, en un mot, dans tous les instans, ont toujours tort et sont toujours battues. Aux soupers, leur place est, ou derrière la chaise de leur maître, ou, comme un chien à ses pieds, sous la table, ou à genoux entre ses

cuisses, l'excitant de la bouche ; quelquefois elles lui servent de siége, ils s'asseyent dessus leur visage; ou bien, étendues sur la table à manger, on leur enfonce des bougies dans le derrière, et elles tiennent lieu de flambeaux; d'autres fois, pendant le souper, les moines les placent toutes les douze dans les attitudes les plus bizarres et les plus luxurieuses, mais en même-tems les plus gênantes; si elles perdent l'équilibre, elles risquent, ou de tomber, comme tu l'as vu, sur des épines étalées près de là, ou dans des cuves d'eau bouillante, qu'on a soin d'y placer : souvent le cruel résultat de ces chûtes est de s'estropier, de se tuer, de se brûler, de se rompre les membres; et pendant tout cela les monstres se réjouissent, font débauche, s'enivrent à loisir de mets délicieux, de vins délicats, et des plus piquantes luxures.

Oh! ciel, dit Justine en frémissant d'horreur, peut-on porter plus loin le délire et la dépravation? peut-on se livrer à de tels excès? — Il n'y a rien que n'entreprennent des hommes sans frein, dit Omphale; une fois qu'on ne respecte plus la religion, qu'on s'est accoutumé à braver les loix de la nature, et à vaincre les remords de sa conscience, il n'est

plus d'horreurs qui ne s'entreprennent ; ce sont, ma chère, de cruelles vérités, dont la fréquentation de ces hommes perfides ne cesse de me convaincre chaque jour. — Quel enfer ! — Ecoutes, mon enfant, tu es encore loin de savoir tout.

L'état de grossesse, révéré dans le monde, est presque une certitude de réprobation parmi ces infâmes : j'ai déjà touché cette corde dans le sixième article des punitions. Cet état ne dispense, ni des peines encourues par les délits dont je t'ai tracé le tableau, ni des gardes. Il est, au contraire, un véhicule aux peines, aux humiliations, aux chagrins. C'est, comme tu sais, à force de coups, qu'ils font avorter celles dont ils ne se soucient pas de garder le fruit, et, s'ils le recueillent, c'est pour en jouir ; ce que je te dis ici doit te suffire pour t'engager à te préserver de cet état le plus qu'il te sera possible. — Mais, le peut-on ? — Sans doute, il est de certaines éponges... mais si Antonin s'en apperçoit, on n'échappe point à son courroux ; le plus sûr est d'étouffer le mouvement de la nature, en démontant l'imagination ; avec de pareils monstres, le procédé n'est pas difficile.

Aucun moine que le régent de fonction et

le supérieur n'a le droit d'entrer dans les sérails ; mais comme ce poste de régent est hebdomadaire, chacun jouit à son tour de ce droit vraiment despotique : rentre-t-il dans la classe des autres, il reprend le privilège tout aussi agréable de faire demander dans sa chambre tel nombre de filles ou de garçons que bon lui semble, pour s'en amuser dans son appartement : c'est à la directrice que cette demande s'établit ; et, comme nous l'avons déjà dit, si les sujets sont au sérail, elle ne peut les refuser sous aucun prétexte que ce puisse être ; la maladie n'est même pas une raison, et l'on voit souvent ces barbares faire demander une malheureuse avec la fièvre, en venant d'être médicamentée, saignée, clistorisée, etc. ; elle a beau dire, il faut qu'elle marche, aucune objection n'est entendue, aucune ne peut la préserver d'obéir. Bien souvent ce n'est que par méchanceté, que par taquinerie qu'ils font demander un sujet; ils savent bien, ou qu'ils ne desirent vraiment pas la jouissance de ce sujet, ou qu'il est hors d'état de leur servir, mais ils sont bien-aises d'exercer leur autorité... de maintenir la subordination. D'autrefois c'est que réellement ils veulent s'en servir ; alors, ils lui font ce

qu'ils veulent, et le gardent tout le tems qu'il leur plaît. Le sujet demandé descend nud ou habillé ; ils n'ont sur tout cela d'autres règles que leurs fantaisies ; tous sont égaux ici : le supérieur n'a au-dessus des autres que le droit d'entrer au sérail pour les affaires qui concernent l'habillement, la tenue, la police, etc. On le reçoit, quand il paraît, avec les mêmes honneurs que le régent de fonction.

Au reste, il y a dans cette maison des attenances et des parentés dont on ne se doute pas, et qu'il est bon de t'expliquer ; mais ces éclaircissemens rentrant dans le quatrième article, c'est-à-dire, dans celui de nos recrues, de nos réformes et de nos changemens, je vais l'entamer pour y renfermer ce détail.

Tu n'ignores pas, Justine, que les six moines réfugiés dans cet asyle sont à la tête de leur ordre, et distingués tous six autant par leur fortune que par leur naissance ; indépendamment des fonds cousidérables faits par l'ordre des bénédictins pour l'entretien de cette voluptueuse retraite, où tous ont espoir de passer à leur tour, ceux qui y sont ajoutent encore à ces fonds une partie considérable de leurs biens. Ces objets réunis s'élèvent à plus de 500 mille francs par an, absolument con-

sacrés aux dépenses libidineuses de cette maison. Ils ont quatre hommes et quatre femmes de confiance, uniquement chargés de toujours tenir les deux sérails au complet, et qui, dans cette intention, ne cessent de parcourir toute la France. Jamais le sujet présenté ne doit être ni au-dessous de six ans, ni au-dessus de seize; il doit être exempt de défauts, et doué, autant qu'il est possible, de tous les charmes et de toutes les grâces que peuvent lui prêter la nature et l'éducation; mais il faut principalement qu'il soit d'une naissance distinguée; ces libertins tiennent beaucoup à cette clause: ces rapts exécutés au loin, et toujours bien payés, n'entraînent aucun inconvénient; il n'en résulte jamais aucune suite fâcheuse. Ils ne tiennent pas absolument aux prémices; une fille déjà séduite, un garçon flétri, ou une femme mariée, tout cela leur plaît également; mais il faut que le rapt soit constaté, cette circonstance les irrite; ils veulent être certains que leurs crimes coûtent des pleurs; ils ne voudraient pas d'un sujet qui se rendrait à eux volontairement; si tu ne t'étais pas prodigieusement défendue, Justine, s'ils n'eussent pas reconnu un fond réel de vertu dans toi, et par conséquent la certitude d'un

d'un crime, ils ne t'eussent pas gardée vingt-quatre heures. Tout ce que tu vois ici est de la meilleure naissance : moi, ma bonne amie, je suis née du comte de Villebrune, devant, comme fille unique, posséder un jour 80 mille livres de rente ; je fus enlevée à douze ans, dans le sein de ma bonne, qui me ramenait d'une campagne de mon père, dans le couvent où j'étais élevée ; on attaqua la voiture, on m'arracha, et ma gouvernante fut assassinée. Amenée en poste ici, je fus flétrie dès le même soir ; toutes mes compagnes sont dans le même cas : des comtes, des ducs, des marquis, d'opulens banquiers, de riches commerçans, des magistrats célèbres, sont les pères de tout ce que tu vois. Il n'en est pas une qui ne puisse prouver les plus belles alliances, et pas une qui, malgré cela, ne soit traitée avec la dernière ignominie ; mais ces malhonnêtes gens ne s'en tiennent pas là ; ils ont voulu déshonorer le sein même de leur propre famille : la jeune personne de vingt-six ans, l'une de nos plus belles sans doute, est la fille de Clément ; celle de neuf ans est nièce de Jérôme ; la plus jolie des filles de seize est nièce d'Antonin ; Severino a eu de même plusieurs enfans dans cette maison ; mais le scé-

lérat les a tous sacrifié, aucun n'existe aujourd'hui. Ambroise a un garçon dans le sérail, que lui-même a dépucelé, mais qui, fluet et délicat, n'annonce rien de bien sublime.

Dès qu'un sujet de l'un ou l'autre sexe est arrivé dans ce cloaque impur, si le nombre fixé est complet, on réforme aussi-tôt un individu du sexe dont est le sujet amené. Mais si c'est un remplacement, et que le nombre soit incomplet, on ne réforme rien; et cette malheureuse réforme, chère fille, lorsqu'elle a lieu, devient le complément de nos douleurs; l'infortunée dont on a prononcé l'arrêt descend la veille de sa mort. — De sa mort! interrompit Justine effrayée. — Oui, de sa mort, ma chère amie, cette réforme est un arrêt de mort, et celles qui ont subi ce jugement ne revoyent le jour de leur vie. Elle descend donc dans un des cachots dont je t'ai parlé, et reste là vingt-quatre heures, nue, mais parfaitement nourrie; le souper où elle doit être immolée se fait dans la salle de ces souterrains, que l'on décore pour ce jour-là de la plus lugubre manière. Six femmes, choisies sur les plus belles, six hommes à la grosseur du membre, et toujours la directrice, sont les seuls admis à ces sanguinaires orgies;

une heure avant le souper, la victime paraît, couronnée de cyprès; son genre de supplice se met aux voix; le secrétaire lit la liste d'une certaine quantité de tourmens; ceux qui paraissent flatter davantage se discutent; le choix fait, la victime est placée sur un piédestal, en face de la table où l'on soupe, et si-tôt après le repas, le supplice commence; il dure quelquefois jusqu'au jour. Les filles de garde n'assistent point à ces orgies; trois des six femmes choisies les remplacent, et les infamies se portent à leur comble. Mais qu'ai-je besoin d'appuyer sur ces détails! tes yeux, ô ma douce amie! ne t'en convaincront que trop tôt. Juste ciel! s'écria Justine, le meurtre, le plus exécrable des crimes, serait-il donc pour eux comme pour ce célèbre maréchal de Retz (1), une sorte de jouissance, dont la

(1) Voyez dans l'histoire de Bretagne par dom Lobineau, les cruelles voluptés où cet homme étonnant se livrait avec des enfans de l'un et de l'autre sexe, dans son château de Machecou. Le duc de Bretagne, plus envieux de ses biens qu'il confisqua, que jaloux de venger l'immoralité de ce seigneur rempli d'esprit et de talens, lui fit faire son procès à Rennes, où il périt sur un échafaut, pour avoir eu le malheur d'être riche, et singulièrement organisé de la nature.

cruauté irritant à-la-fois leurs nerfs et leur perfide imagination, plongea leurs sens dans une ivresse plus vive ? Accoutumés à ne jouir que par la douleur, à ne se délecter que par des tourmens et par des supplices, serait-il donc possible qu'ils s'égarassent au point de croire qu'en redoublant, qu'en améliorant la première cause du délire, on dût inévitablement le rendre plus parfait, et qu'alors, sans principes comme sans foi, sans mœurs comme sans vertu, les coquins, abusant du malheur où nous plongent leurs premiers forfaits, se satisfissent par des seconds qui nous coûtassent la vie ? N'en doutes pas, répondit Omphale; ils nous égorgent, ils nous supplicient, parce que le crime les irrite; écoute-les raisonner là-dessus, et tu verras avec quel art ils érigent toutes leurs turpitudes en systêmes. — Et ces réformes se font-elles souvent ? — Il périt un sujet ici, soit de l'une ou de l'autre classe, régulièrement tous les quinze jours. Rien, au surplus, ne légitime cette réforme; l'âge, le changement des traits, rien n'y fait; le caprice est leur seule règle; ils réformeront aujourd'hui celle qu'ils ont hier le plus caressé, et garderont vingt ans celle dont ils paraissent le plus rassasiés. J'en suis la preuve, ma

chère; il y a de treize ans que je suis ici; il n'est presque pas une orgie dont je ne sois; je suis sans cesse le plastron de toutes leurs débauches; ils doivent être excédés de moi: par quels attraits les fixerais-je, fanée comme je la suis par leurs infâmes luxures? et cependant ils me conservent, tandis que je leur ai vu réformer des créatures délicieuses au bout de huit jours. Celle qui fut immolée dernièrement n'avait pas seize ans, belle comme l'Amour, à peine ici depuis six mois; mais elle devint grosse, et c'est un tort qu'ils ne pardonnent pas. L'avant-dernière fut sacrifiée au moment même où elle ressentait les premières douleurs de l'enfantement. Mais celles, dit Justine, qui périssent accidentellement dans des parties comme hier au soir à souper, font-elles nombre dans les réformées? Point du tout, répondit Omphale, ce sont des évènemens imprévus qui ne comptent point, et qui n'empêchent pas le sacrifice quindécimaire. Et ces accidens-là sont-ils fréquens, poursuivit Justine? Non, dit Omphale, ils se contentent de ce qu'ils se sont eux-mêmes prescrit; et, excepté des cas extraordinaires ou de fortes raisons, ils s'en tiennent à la loi qu'ils ont faite. N'imagine pas que la plus ré-

gulière conduite, que la plus extrême soumission puisse nous faire échapper au sort qui nous attend ; j'en ai vu qui volaient au-devant de tous leurs desirs, qui les prévenaient avec le plus grand soin, et qui partaient au bout de six mois ; d'autres, maussades et fantasques, végétaient ici des années : il est donc inutile de prescrire à nos arrivantes un genre quelconque de conduite ; la fantaisie, l'unique volonté de ces monstres, brise tous les freins et devient éternellement la loi de leurs détestables actions.

Lorsqu'une femme doit être réformée, et je sais que c'est la même chose chez les hommes, elle en est prévenue le matin, jamais plutôt. Le régent de fonction paraît à l'heure ordinaire, et dit, je le suppose : « Omphale, vos maîtres vous réforment ; je viendrai vous chercher ce soir. » Puis, il continue sa besogne ; mais à l'examen, la réformée ne s'offre plus à lui ; est-il parti, elle embrasse ses compagnes ; et, d'après son humeur ou son caractère, ou elle s'étourdit avec elles, ou elle va déplorer son sort au fond de sa cellule ; mais point de cris, point de marques de désespoir ; elle serait hachée en morceaux dans l'instant, si l'on lui entendait faire le

moindre train. L'heure sonne, le moine paraît, et la victime aussi-tôt engloutie dans la ténébreuse prison, qui lui sert d'asyle jusqu'au lendemain. Dans les vingt-quatre heures qu'elle y passe, elle y est souvent visitée; par un rafinement inconcevable de barbarie, les scélérats se plaisent d'aller en jouir là, et d'aggraver l'horreur de sa position, en la lui offrant sous le plus effrayant aspect. Il est alors permis à tous les moines d'aller faire préalablement souffrir à la victime tout ce que dicte leur imagination; d'où il résulte qu'elle ne paraît souvent au lieu de son supplice que déjà violemment outragée, et quelquefois à demi-morte. Sous aucun prétexte que ce soit, ils ne peuvent ni retarder, ni avancer sa dernière heure, ni parler de sa grace; leurs loix, toujours en action pour le mal, sont sans énergie pour le bien. Enfin, l'instant arrive, et l'exécution se fait. Je n'appuie point sur des détails qui ne seront que trop offerts à tes yeux. Le souper, d'ailleurs, est à-peu-près le même, toujours excellent; mais il ne s'y boit que des vins étrangers, des liqueurs, et en bien plus grande abondance. Ils ne sortent jamais de ces repas sans être dans l'ivresse, et l'on s'en retire beaucoup plus tard.

L'histoire des réceptions emporte d'autres formalités dont tu seras également témoin, et qu'il est inutile de te détailler. Y en eut-il plusieurs arrivées à-la-fois, on n'en reçoit jamais qu'une ; et c'est dans les soupers ordinaires que se font les cérémonies à-peu-près semblables à celles dont tu fus toi-même la victime en entrant ici.

Et les moines, dit Justine, varient-ils aussi? Non, répondit Omphale ; il y a dix ans que le plus nouveau est ici ; c'est Ambroise. Les autres y sont depuis quinze, vingt et vingt-cinq : il y en a vingt-six que Severino y est. Ce supérieur, né en Italie, est proche parent du Pape, avec lequel il est fort bien (1). Ce n'est que depuis lui que les prétendus miracles de la vierge assurent la réputation du couvent, et empêchent les médisans d'observer de trop près ce qui se passe ici. Mais la maison était montée comme tu la vois quand il y arriva ; il y a plus de cent ans qu'elle existe sur le même pied, et tous les supérieurs qui y sont venus, ont conservé des privilèges

---

(1) Nous verrons, dans la suite de cette histoire, les raisons pour lesquelles il ne doit point paraître étonnant que Pie VI fût bien avec un libertin tel que Severino.

et des arrangemens aussi nécessaires à leurs plaisirs. Severino, l'homme le plus libertin de son siècle, ne s'y est fait placer que pour y mener une vie analogue à ses goûts; et son intention est d'y maintenir l'ordre que tu y vois aussi long-tems que cela sera possible. Nous sommes du diocèse d'Auxerre; mais que l'évêque soit instruit ou non, jamais nous ne le voyons paraître. Personne, en général, n'approche de cet asyle que vers le tems de la fête, qui est celle de la Notre-Dame d'août : il ne paraît pas, excepté cela, dix personnes par an dans cette maison. Si quelqu'étranger se présente, le supérieur a soin de le bien recevoir; il en impose par des apparences de religion et d'austérité. On s'en retourne content; on fait l'éloge du monastère; et l'impunité de ces scélérats s'établit ainsi sur la sottise du peuple et sur la crédulité des dévots, inébranlables bases de la superstition.

Indépendamment des meurtres horribles dont tu viens de me dévoiler les circonstances, arrive-t-il quelquefois, dit Justine, que ces scélérats demandent un sujet pour l'exécuter dans leurs chambres? Non, dit Omphale, ils ne peuvent guères exercer qu'ensemble le

droit de vie et de mort qu'ils se sont arrogés sur nous. S'ils veulent le mettre individuellement en action, c'est alors sur leurs filles de garde qu'ils l'exercent ; celles-là, sans doute, peuvent être sacrifiées à tout moment du jour et de la nuit; leur malheureux destin ne dépend absolument que du caprice de ces monstres, et pour la faute la plus légère, il arrive souvent qu'elles sont aussi-tôt immolées par ces barbares. Cependant cet affreux goût du meurtre vient les embrâser aussi quelquefois dans les secrètes orgies qui se célèbrent chez la directrice. Ils consignent alors vingt-cinq louis pour le sujet proscrit, et ils l'exécutent. Cette masse est destinée aux remplacemens, et dès qu'ils y contribuent de cette façon, ils acquièrent le droit de tout faire.

Perpétuellement sous le glaive, dit Justine, il n'est donc aucun instant où nos jours ne soient menacés ? — Oh ! pas un seul; il n'est aucune de nous qui, en se levant le matin, puisse répondre de coucher dans son lit le soir. — Quel sort ! — Il est affreux, sans doute; mais on devient courageuse avec la perpétuelle obligation de s'alarmer; et malgré la faulx de la mort, journellement suspendue sur nos têtes, tu n'en verras pas moins la gaîté, l'in-

tempérance universellement régner parmi nous. Voilà ce qui s'appelle des graces d'état, dit Justine ; pour moi, je te déclare que je ne cesserai jamais et de pleurer et de frémir. Mais achèves mon instruction, je t'en prie, et dis-moi si les moines peuvent quelquefois sortir des sujets du couvent ? Cela ne leur arrive jamais, dit Omphale ; on ne respire plus l'air de la liberté une fois engloutie dans cette maison. De ce moment, aucun espoir ne nous est permis ; il ne s'agit que d'attendre un peu plus... un peu moins de tems ; mais notre sort est toujours le même. Depuis que tu es ici, poursuivit Justine, tu as dû voir de furieux changemens. — Je n'en ai que douze au-dessus de moi ; excepté cela, j'ai vu renouveler plusieurs fois toute la maison. — Et tu y as perdu beaucoup d'amies ? — de bien cheres ! — Oh ! que de douleurs ! Moi qui voudrais t'aimer, l'oserai-je, s'il faut nous séparer si-tôt ! et ces deux tendres amies s'enlaçant dans les bras l'une de l'autre, arrosèrent un instant leurs seins des larmes de la douleur, de l'inquiétude et du désespoir.

Cette scène attendrissante finissait à peine, que le régent de fonction parut avec la directrice : c'était Antonin. Toutes les femmes,

suivant l'usage, se rangèrent sur deux haies ; il jeta un coup-d'œil indifférent sur l'ensemble, compta les sujets, puis s'assit. Alors toutes furent l'une après l'autre relever leurs jupes devant lui, d'un côté jusqu'au dessus du nombril, de l'autre jusqu'au dessus des reins. Antonin reçut cet hommage avec l'apathie de la satiété ; puis, regardant Justine, il lui demanda brutalement comment elle se trouvait : ne la voyant répondre que par ses larmes, elle s'y fera, dit-il en riant ; il n'y a pas de maison en France où l'on forme mieux une fille que dans celle-ci. Il prit la liste des coupables que lui présentait la directrice ; puis, s'adressant encore à Justine, il la fit frémir ; tout ce qui paraissait devoir la soumettre à ces libertins était pour elle un arrêt de mort. Il la fit asseoîr sur le bord du canapé ; et dès qu'elle y fut, il lui fit découvrir la gorge par Victorine, et ordonna à une autre fille de relever les jupes jusqu'au nombril ; il s'approche, écarte les cuisses qu'on lui présente, et s'asseoit bien en face de ce con entr'ouvert ; une autre créature d'environ vingt ans vient se placer sur Justine, dans la même attitude ; en sorte que c'est un nouveau con qui s'offre au paillard, au lieu du visage de

Justine, et que s'il jouit de celle-ci, il aura les attraits de l'autre à hauteur de sa bouche. Une troisième fille, prise dans la classe des Duegnes, vient de sa main exciter le régent; et une quatrième, entièrement nue, sortie de la classe des Vestales, lui montre avec le doigt, sur le corps de Justine, l'endroit où doit s'engloutir le membre qu'on pollue. Cette dernière fille excite également Justine; elle la branle; et ce qu'elle lui fait, Antonin l'imite avec deux jolies filles de quinze ans, placées sous chacune de ses mains, que deux autres filles de treize baisent sur la bouche, pour les animer. On n'imagine pas les mauvais propos, les juremens, les discours obscènes par lesquels ce débauché s'enflamme; il est enfin dans l'état qu'il desire; le paillard bande: une nouvelle fille le saisit par l'engin; c'est une des vieilles; elle le mène à Justine, dans le con de laquelle il s'introduit avec autant de précipitation que de brutalité. Ah! sacre-Dieu, dit-il, m'y voilà... me voilà dans ce con que je brûlais de foutre; je vais l'arroser de mon sperme; je veux qu'elle soit grosse de ce coup-ci. Tout le suit, tout cherche à doubler son extase, tout travaille à l'électriser: découvrant ses fesses bien à nu, Omphale, qui s'en

empare, n'omet rien pour le mieux irriter; frottemens, baisers, pollutions, tout s'emploie : tant de moyens, infructueux longtems, réussissent pourtant à la fin. On n'a pas d'idée de la vîtesse avec laquelle les cons varient et sous les doigts, et sous les baisers de ce libertin. La crise approche; le paillard, dont l'usage est de pousser alors des cris effroyables, en jette qui font retentir la voûte; tout l'environne, tout le sert; la directrice remplace Omphale dans le soin d'irriter l'anus, elle le socratise de ses cinq doigts; et c'est le clitoris d'une des plus jolies que le moine suce en ce moment. Il parvient enfin au délire dans le sein des épisodes les plus bizarres et les plus dépravés. Allons, dit-il à l'une de ses filles de garde, à genoux... suce-moi le vit : on n'y laisse aucune souillure, et le vilain s'en va tout grondant.

Ces sortes de groupes s'exécutaient souvent. Il était de règle que quand un moine jouissait de telle façon que ce pût être, plusieurs filles l'entourassent alors, afin d'embrâser ses sens de toutes parts, et que la volupté pût s'introduire en lui plus sûrement par chacun de ses pores.

On apporte à déjeûner : Justine ne voulait

pas se mettre à table; la directrice, d'un ton brusque, lui ordonna de s'y placer; elle se mit au rang des filles de sa classe, et ne mangea que pour avoir l'air d'obéir. On avait à peine fini, que le supérieur entra; on le reçut avec les mêmes cérémonies que venait de l'être Antonin, à la différence que les sultanes se gardèrent bien de se trousser par devant; elles n'exposèrent que leurs culs aux regards exercés de l'ultramontain. L'examen fait, il se leva. Il faut bien penser à la vêtir, dit-il en fixant Justine; puis, ouvrant une armoire placée dans la grande salle, il en tira quelques vêtemens, de la forme et de la couleur annexée à la classe où Justine entrait. Essayez cela, lui dit-il en les lui jetant, et rendez sur-le-champ ce qui vous appartient. Notre triste orpheline exécute, après avoir eu la précaution d'ôter son argent et de le placer dans ses cheveux. A chaque vêtement qu'elle enlève, les yeux de Severino se portent à l'instant sur l'attrait découvert : à peine est-elle nue, que le supérieur la saisit, et la couche à plat-ventre sur le bord d'un sopha; Justine veut demander grace; on ne l'écoute point : six femmes nues environnent les deux combattans, et présentent au moine l'autel qui

l'enflamme ; on ne voit que des culs en l'air ; sa main les presse, sa bouche s'y colle, ses regards les dévorent : Justine est sodomisée ; plus de vingt culs s'élancent avec rapidité, tour-à-tour, et sous les baisers, et sous les attouchemens du paillard ; sa langue et ses doigts pénètrent indifféremment dans tous ; il décharge, et poursuit son opération avec le calme heureux que donne le crime. Justine, vêtue en Novice, reparaît plus belle aux yeux de son bourreau : il lui ordonne de le suivre dans les diverses opérations qui lui restent à faire au sérail. Vers la fin de sa tournée, une des filles de la classe des sodomites le tente. Faites-la trousser, dit-il à Victorine. La directrice s'en empare. C'est une grande fille de dix-neuf ans, belle comme le jour. Le plus beau cul du monde, le plus blanc, le mieux coupé, est bientôt offert aux desirs de ce libertin, qui veut être branlé par Justine · la malheureuse obéit avec gaucherie ; ses compagnes l'instruisent ; ses mains parviennent enfin à faire guinder le membre que venait d'émousser son cul : on lui dit qu'il faut que ce soit elle qui le présente au trou qu'on va perforer : elle obéit ; l'engin pénètre, le moine fout ; mais ce n'est que le cul de

Justine qu'il veut baiser pendant l'opération ; les autres sultanes ne l'entourent que pour la perspective : ses yeux s'enflamment ; on croit qu'il va terminer l'aventure ; il la finit effectivement ; mais c'est sans atteindre le but. En voilà assez, dit-il en se retirant ; j'ai de la besogne ce soir. Justine, continue-t-il, je suis fort content de votre cul, je le fouterai souvent ; soyez docile, prévenante, soumise ; c'est le seul moyen de vous conserver longtems dans ces lieux ; et le libertin sortit, emmenant avec lui deux filles de trente ans, qu'il menait déjeûner chez la directrice, et qui, par des ordres envoyés le matin, ne s'étaient point mises à table avec nous.

Que va-t-il faire de ces créatures, dit Justine à Omphale ? — Il va s'enivrer avec elles ; ce sont des libertines de profession aussi dépravées que lui, et qui, depuis vingt ans dans la maison, ont enfin adopté les mœurs et les coutumes de ces scélérats ; tu les verras revenir saoules et couvertes des coups que ce monstre leur aura appliqués dans son ivresse. Et jouira-t-il encore, poursuivit Justine ? — Vraisemblablement, au sortir du déjeûner, il passera dans le sérail des hommes, et là, quelques victimes lui seront encore présen-

tées, et bien sûrement, lui-même s'offrant comme une femme, recevra l'hommage de cinq ou six garçons. — Oh! quel homme! — Tu ne vois encore rien ; il faut vivre avec eux depuis aussi long-tems que moi, pour être en état de les apprécier.

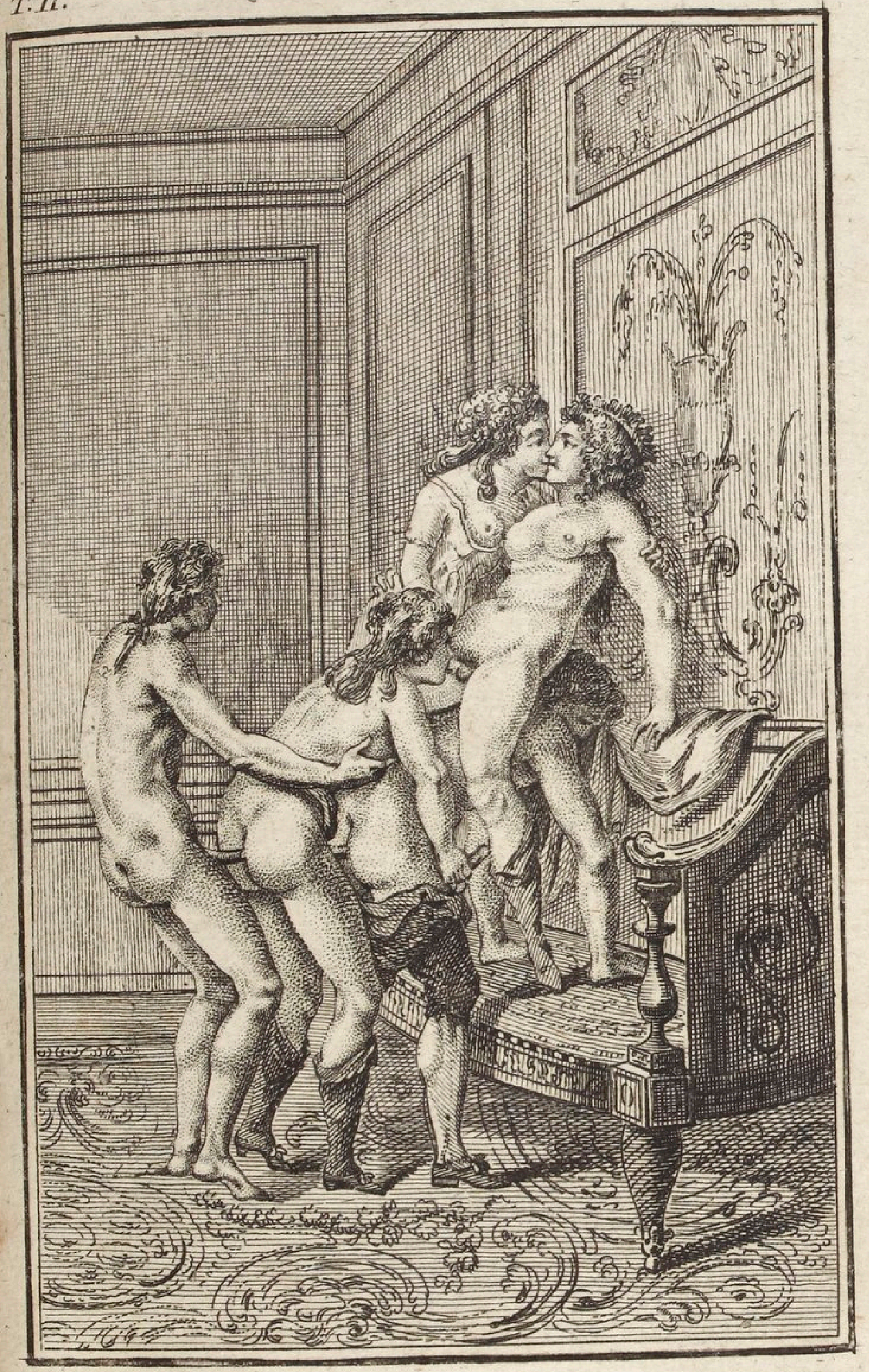
La journée se passa sans évènemens; Justine n'était pas du souper. Allons, lui dit Omphale, il faut passer chez Victorine ; tu te rappelles les engagemens que tu as pris ; n'y manquons pas, puisque tu es libre.

Ah! c'est vous, dit la directrice en voyant entrer Justine. Oui, madame, répondit Omphale ; elle se souvient que vous l'avez desiré pour ce soir ; elle accourt à vos ordres. C'est bon, dit Victorine; tu resteras aussi, Omphale. Je bande pour toi, ma bonne, continua la tribade, en langottant cette jolie fille; je vais faire venir des garçons ; nous soupe-rons tous cinq, et nous nous en donnerons. Au simple son d'une cloche, deux charmans fouteurs, de vingt à vingt-deux ans, parurent; et Victorine, après les avoir baisé un quart-d'heure chacun, les avoir branlé, sucé, langotté, leur dit : Augustin, et vous, Narcisse, voilà deux jolies filles que je vous livre ; arrangez avec elles des tableaux assez lascifs

pour me sortir de la léthargie dans laquelle je suis depuis quelques jours. Les deux ardens jouteurs ne se le font pas dire deux fois : le plus jeune s'empare de Justine, l'autre d'Omphale ; et, par leur art, en moins d'une demi-heure, cinq à six différentes attitudes sont offertes aux yeux de la tribade, qui, s'abandonnant par degrés, à mesure que le spectacle l'échauffe davantage, finit par se mêler aux combattans : les courses deviennent plus sérieuses ; tout se dirige sur Victorine, tout travaille à doubler son extase. La putain, nue, également foutue par devant que par derrière, joint à cette douce manière de jouir, l'épisode délicieux de gamahucher à-la-fois le trou du cul d'Omphale et le con de Justine. Attendez, dit-elle un moment ; et s'affublant d'un godmiché : — Je suis lasse d'être patiente, je veux agir. La garce enconne Jnstine ; elle oblige le plus âgé des garçons à l'enculer pendant ce tems-là ; et voulant imiter ce désordre, elle place elle-même dans son cul le vit qui reste, pendant qu'Omphale est contrainte à venir se branler le con sur sa bouche. La belle fille ! s'écrie la directrice, en parlant de Justine ; comme je la fouts avec plaisir ! oh ! sacre-Dieu, que ne suis-je homme ! baise-

moi, mon petit Ange, baise-moi, putain, je vais décharger... Et l'indifférente Justine se prête avec docilité, sans qu'il lui soit possible pourtant d'étouffer ses remords, ou de dissimuler ses chagrins. Cependant Victorine, usée, ne tient point parole; la nature, défaillante en elle, lui refuse ses dons... au moins pour ce moment-là; et ce n'est qu'en imaginant de nouvelles paillardises, qu'elle la contraint à se rendre. L'infâme retourne Justine; elle l'encule, pendant qu'on la sodomise elle-même. Rien ne venant encore, elle encule un garçon et gamahuche Justine, qu'Omphale branle sur le clitoris, pour hâter l'émission d'un sperme qui va combler Victorine de plaisir, et peut-être décider le sien; tel est l'écart qui réussit; Justine décharge malgré elle; Victorine la suce, en s'agitant comme une bacchante sur les reins du jeune homme dont elle jouit, pendant que l'autre garçon lui place alternativement son vit et dans le con, et dans le cul; et la putain, entourée de plaisirs, perd son foutre, avec des cris, des blasphêmes et des convulsions bien dignes d'une libertine comme elle.

On se mit à table. Tout du long du souper, Victorine ne voulut manger que des mor-



ceaux broyés par les dents d'ivoire de notre héroïne : Omphale la branlait pendant qu'elle dévorait. J'aime à mêler ces deux plaisirs, disait-elle ; je n'en connais pas qui s'accordent mieux ; et versant à Justine de grandes rasades de vin de Champagne, elle cherchait à arracher de l'égarement de cette fille, ce qu'elle sentait bien ne pouvoir obtenir de sa raison. Mais Justine ne se troubla jamais, et Victorine voyant qu'elle ne répondait pas mieux après le souper qu'avant à toutes les attaques qui lui étaient portées, la renvoya coucher avec humeur, en lui annonçant que de tels procédés ne contribueraient pas à lui rendre sa captivité bien douce. Eh bien, madame, dit-elle en se retirant, je souffrirai ; je suis née pour la douleur, je remplirai ma carrière aussi long-tems qu'il plaira au ciel de me laisser languir dans le monde ; mais au moins je ne l'offenserai pas : cette consolante idée rendra mes peines moins amères. La directrice garda, pour sa nuit, Omphale et les deux jeunes gens. Justine apprit le lendemain à quelles horreurs elle eût été contrainte, si elle n'eût pas été renvoyée. Il a fallu que je les souffrisse à ta place, dit Omphale ; mais heureusement que l'habitude m'assouplit main-

tenant sans peine à mes devoirs, et il m'est resté le plaisir de t'avoir évité des ignominies.

Le jour suivant était la veille de celui où l'on devait prescrire une réforme. Antonin paraît ; les mêmes cérémonies s'exécutent ; Justine tremblait : la manière décente et sévère dont elle s'était conduite chez la directrice ne pouvait-elle pas faire tomber sur elle le choix terrible de cette réforme ? Elle avait irrité cette femme ; elle en connaissait le crédit ; que n'avait-elle pas à redouter ? L'indifférence d'Antonin la rassura cependant ; à peine jeta-t-il les yeux sur elle. Les cérémonies terminées, Antonin nomme Iris : c'était une superbe femme de quarante ans, depuis trente-deux dans la maison. Places-toi, lui dit Antonin, il faut que je te sonde le con. Que l'on me branle et m'y fasse entrer, pour-suit l'infâme satyre. Tout s'empresse ; le vilain s'engloutit. Allons, garce, dit-il en foutant, ce sont des adieux que je te fais ; et comme il vit que tout le monde frémissait, et que sa malheureuse victime était prête à s'évanouir : Est-ce que tu ne m'entends pas, putain, lui dit-il, en lui appliquant deux vigoureux soufflets, et continuant toujours de la foutre, dis, n'entends-tu donc pas que la société te ré-

forme... que je te viens chercher, et qu'après-demain tu n'existeras plus. Si je t'enconne avant, double putain, c'est pour que tu emportes mon foutre en enfer, et que les furies t'en voyant inondée, s'en barbouillent le con tout un jour : je les fouterais elles-mêmes, si je les tenais. Allons, décharge donc, garce; il me semble que je prépare assez bien tes sens à l'ivresse où je les desire... Mais Iris n'entendait plus rien; absolument évanouie, elle n'avait plus ni chaleur, ni mouvement. Tel est l'état où le paillard se livre avec elle au dernier plaisir; il lui mord les tetons en déchargeant, dans l'espoir de la rendre à la vie : c'est en vain; on a beau faire, rien ne réussit; et c'est dans cet état de stupeur et d'abattement, c'est en venant de jouir d'elle, que le barbare a la cruauté de la faire jeter dans les cachots, où elle va filer les dernières heures de sa vie.

Justine passa la plus cruelle journée : cette affreuse scène ne lui sortait pas de l'esprit. Elle frémissait d'être du souper qui devait accompagner ces sanglantes orgies; heureusement qu'on la crut trop novice encore pour l'admettre dans une partie où la pudeur et l'humanité n'eussent pas été de saison; elle

fut simplement commandée pour aller ce même soir passer la nuit chez Clément. Oh! Dieu, s'écria-t-elle, il faudra que je satisfasse les passions de ce monstre qui ne m'abordera que couvert du sang de ma malheureuse compagne, qui, rassasié d'horreurs et d'infamies, ne m'approchera que le crime dans le cœur et le blasphème à la bouche... Est-il un sort plus affreux que le mien? Cependant il faut partir, le geolier vient la prendre et l'enferme dans la cellule de Clément, où, pendant qu'elle attend ce scélérat, de nouvelles pensées plus affreuses encore viennent de nouveau troubler son imagination.

Sur les trois heures du matin, Clément arrive, suivi de ses deux filles de garde, venues le prendre au sortir du souper, où l'on sait qu'elles n'assistaient pas quand il s'agissait d'une orgie de réforme. L'une de ces filles se nommait Armande; elle était blonde, d'une charmante physionomie, atteignant à peine sa vingt-sixième année, et nièce de Clément; l'autre s'appelait Lucinde; de l'embonpoint, de belles chairs, de la blancheur et vingt-huit ans.

Instruite de ses devoirs, Justine se jette à genoux, dès qu'elle entend le moine; il vient

à elle, la considère dans cette humiliante posture, puis lui ordonne de se relever, et de le baiser sur la bouche; Clément savoure ce baiser, et lui donne toute l'expression, toute l'étendue, qu'il est possible de concevoir. Pendant ce tems, les deux accolites, par son ordre, déshabillent Justine en détail. Quand la partie des reins aux talons est à découvert, elles se pressent de l'exposer à Clément, et de lui offrir le côté chéri de ses goûts. Le moine examine, touche; puis, s'asseyant dans un fauteuil, il ordonne à Justine de lui présenter à baiser ce cul divin dont il s'enthousiasme; sa nièce est à genoux, elle lui suce le vit... un vit molasse, excédé des plaisirs de la soirée, et qui, sans beaucoup d'art, ne reviendra pas de si-tôt à la vie. Lucinde, un peu de côté, coule une de ses mains sous les fesses du moine et le socratise amplement. Le libertin place sa langue au sanctuaire du temple qu'on lui offre, et l'introduit le plus avant qu'il peut. Ses mains crochues molestent les mêmes attraits chez Armande et Lucinde; il leur presse et pince le cul à l'une et à l'autre avec toute la paillardise imaginable. Mais, toujours occupé de Justine, dont le derrière est sans cesse à

portée de sa bouche ; il lui ordonne d'y peter ; Justine obéit, et s'apperçoit bientôt du merveilleux effet de cette intempérance ; le moine, mieux excité, devient plus ardent ; il mord subitement en six endroits les fesses de Justine, qui pousse un cri et se jette en avant. Clément dérangé s'avance à elle, la colère dans les yeux : Sais-tu bien, s'écrie-t-il, ce que tu risques par une telle insubordination ? La malheureuse s'excuse ; mais le féroce animal, la saisissant par son corset, le lui arrache avec sa chemise, empoigne la gorge avec brutalité, et l'invective en la comprimant. Les filles de garde déshabillent Justine, et les voilà tous les quatre nus. Armande occupe un instant son oncle ; ce que c'est que la force du sang ! il lui applique, avec les mains, des claques furieuses sur les fesses, il la baise à la bouche, lui mord la langue et les lèvres ; elle crie ; la douleur arrache de cette fille des larmes involontaires ; il la fait monter sur une chaise, lui baise le cul, la fait peter. C'est le tour de Lucinde ; elle est traitée de même. Justine le branle pendant qu'il opère ; il mord cruellement le cul qu'on lui présente, et ses dents s'impriment en plusieurs endroits dans les chairs de cette belle

fille; se retournant avec brusquerie vers Justine, qui, selon lui, le branle fort mal: O putain! lui dit-il, comme tu vas souffrir. Il n'a pas besoin de l'annoncer, ses yeux ne le disent que trop. Vous allez être fustigée partout, lui dit-il; oui, même sur ce sein d'albâtre, même sur ces deux boutons de rose, que je froisse avec tant de plaisir; et notre malheureuse patiente n'osait rien dire, de peur d'irriter encore plus son bourreau; mais la sueur couvrait son front, et ses yeux, malgré elle, se remplissaient de pleurs. Il la retourne, la fait agenouiller sur le dos d'une chaise, dont ses mains doivent tenir le dossier sans le quitter, sous les peines les plus sévères. La voyant là, bien à sa portée, il ordonne à ses filles de garde de lui apporter des verges; on lui en présente plusieurs poignées; il s'empare des plus minces... des plus flexibles, et débute par une vingtaine de coups sur les épaules et sur le haut des reins; puis, quittant Justine une minute, il place Armande et Lucinde à environ six pieds d'elle, de droite et de gauche, et positivement dans la même attitude; il leur déclare qu'il va les fouetter toutes trois, et que la première qui lâchera le dossier de la chaise... qui poussera un cri,

ou versera une larme, sera sur-le-champ soumise à tel supplice que bon semblera à la rage de ce scélérat.

Armande et Lucinde reçoivent sur le dos le même nombre de coups qu'il vient de donner à Justine; il baise cette dernière, et sur la bouche et sur toutes les parties qu'il a molestées; puis, levant ses verges: Tiens-toi bien, coquine, lui dit-il; tu vas être traitée comme la dernière des misérables. Justine reçoit à ces mots cent coups de suite, appliqués du bras le plus nerveux, et qui meurtrissent toute la partie du dos, jusqu'à la chûte des reins inclusivement; il vole aux deux autres, et les traite de même. Les malheureuses ne prononçaient pas une parole; leurs physionomies seules peignaient le cruel état de leur ame, et l'on n'entendait d'elles que quelques gémissemens sourds et contenus. A quelque point que fussent enflammées les passions du moine, on n'en appercevait pourtant aucun signe encore; il se branlait par intervalles, mais rien ne dressait. Oh! foutre, disait-il, j'ai trop déchargé au supplice de cette garce, que nous avons martyrisée ce soir; je lui ai fait des choses uniques, mais qui m'ont épuisé; je ne banderai jamais, c'est fini; et se rapprochant

de Justine, qui occupait le milieu du tableau, il considère ses deux fesses sublimes, dont la blancheur eut fait honte au lis, et qui, encore intactes, allaient bientôt endurer leur part du mauvais traitement; il les manie; il ne peut s'empêcher de les entr'ouvrir, de les chatouiller, de les baiser mille fois encore; allons, dit-il, du courage; une grêle épouvantable de coups tombe à l'instant sur ces deux fesses, et les meurtrit jusqu'aux cuisses. Excessivement animé des bonds, des hauts-le-corps, des grincemens, des cortorsions que la douleur arrache à cette infortunée, les examinant, les saisissant avec délices, Clément vient en exprimer, sur la bouche de la patiente, les sensations dont il est agité. Cette putain me plaît, s'écrie-t-il, je n'en ai jamais fustigée qui m'ait donné plus de plaisir; et il passe à Lucinde, dont les charmantes fesses sont traitées de la même manière; de Lucinde il vient à Armande, qu'il fouette avec une égale barbarie : il reste la partie inférieure, depuis le haut des cuisses jusqu'aux molets, et le paillard, sur toutes les trois, frappe bientôt ces parties avec la même ardeur. Allons, dit-il en retournant Justine, changeons de main, et visitons ceci. Il lui

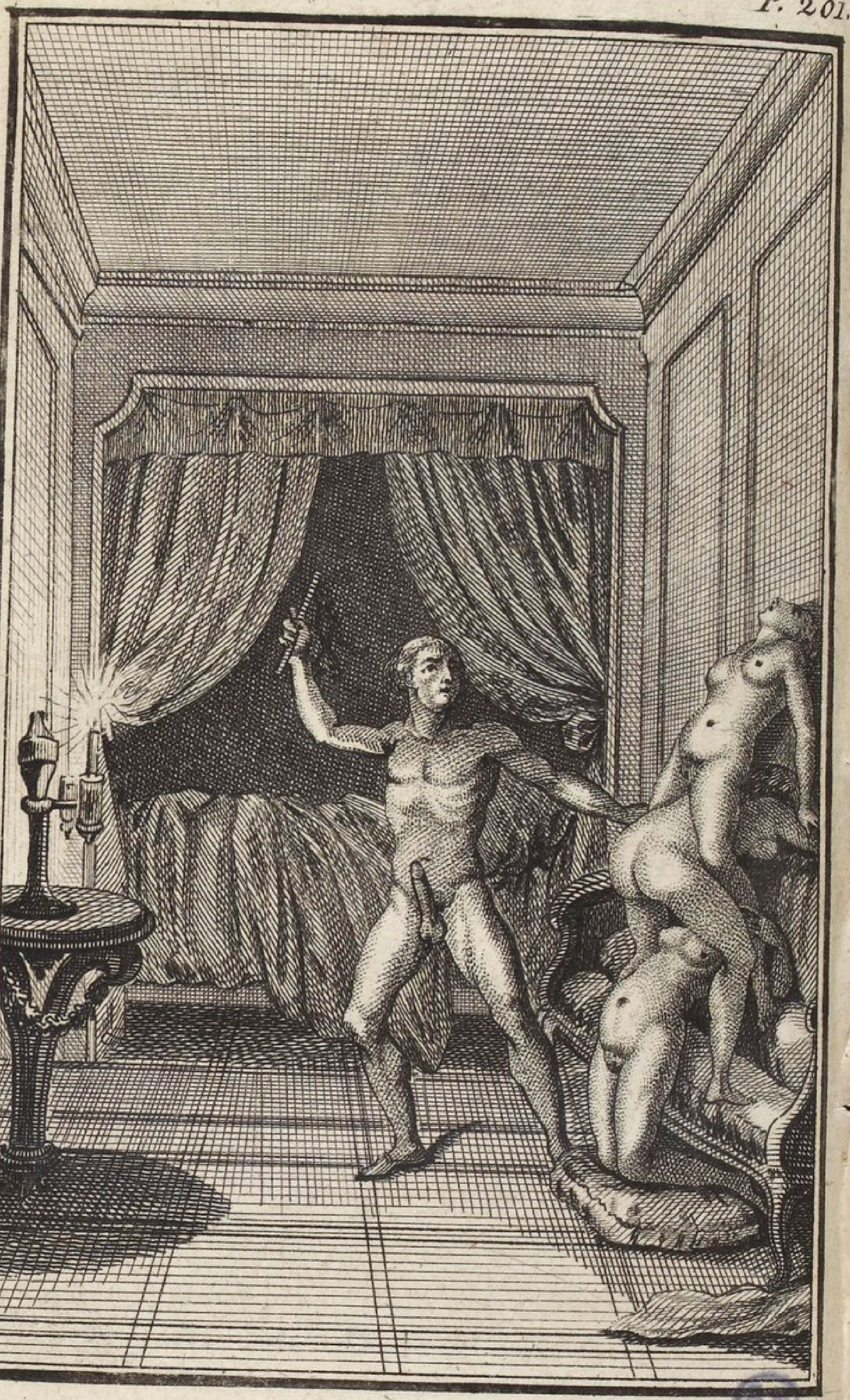
donne une cinquantaine de coups, depuis le milieu du ventre jusqu'au bas des cuisses; puis, les lui faisant écarter, il frappe rudement dans l'intérieur de l'antre, qu'elle lui ouvre par son attitude. Oh! sacre-Dieu, s'écrie-t-il en voyant le con bien à sa portée, voilà l'oiseau que je vais plumer; quelques cinglons ayant, par les précautions qu'il emploie, pénétré fort avant, Justine jette des cris: ah, ah! dit l'antropophage, j'ai donc trouvé l'endroit sensible; nous le visiterons bientôt un peu mieux. Cependant, Armande et Lucinde sont mises dans la même posture, et ses verges atteignent également les parties les plus délicates de leurs corps; mais, soit habitude, soit courage, soit la crainte d'encourir de plus rudes traitemens, l'on n'apperçoit d'elles que des frémissemens et quelques contorsions involontaires; il ne les quitte qu'en sang.

Il y avait pourtant un peu de changement dans l'état physique de ce libertin; et, quoique les choses eussent encore bien peu de consistance, à force de secousses, le maudit instrument commençait à guinder. Mettez-vous à genoux, dit le moine à Justine; je vais vous fouetter sur la gorge. — Sur la

gorge, mon père? —Oui, sur ces deux masses horribles, qui me répugnent... que je déteste, et qui ne m'inspirèrent jamais que la cruauté; et il les serrait, il les comprimait violamment en disant cela. — Oh! mon père, dit Justine en pleurant, cette partie est si délicate! vous me ferez mourir! — Que m'importe! pourvu que je me satisfasse; et il débute par cinq ou six coups, que Justine pare avec ses mains; furieux de cette défense, Clément saisit les bras de Justine, et les lui attache derrière le dos, en lui ordonnant de se taire... de ne pas prononcer une seule parole. La malheureuse n'a plus que ses larmes... que les mouvemens de sa physionomie, pour implorer sa grace; mais un pareil scélérat, et sur-tout quand il bande, est-il sensible à la pitié? Il appuie fortement une douzaine de coups sur les deux seins de cette pauvre fille, que rien ne garantit plus. D'affreux cinglons s'impriment aussi-tôt en traits de sang; l'excès de la douleur arrache à Justine des pleurs, qui, retombant en perles sur ce sein déchiré, rendent cette délicieuse fille mille fois plus intéressante encore. Le fripon baise ses larmes, les lêche, les mêle, avec sa langue, aux gouttes de sang que verse sa fé-

rocité, revient à la bouche... aux yeux mouillés, qu'il suce avec paillardise. Armande succède; ses mains se lient; elle offre un sein d'albâtre et de la plus belle rondeur. Clément fait semblant de le baiser, mais c'est pour le mordre; il frappe enfin, et ces belles chairs, si blanches, si potelées, ne présentent bientôt plus aux yeux de leur bourreau que des meurtrissures et des traces de sang.

Lucinde, traitée de la même manière, ne soutient pas avec le même courage; les coups de verges lui ayant déchiré le mamelon, elle s'évanouit... Ah! foutre, dit le moine irrité, voilà ce que je voulais. Cependant, le besoin qu'il a de la victime, l'emporte sur le plaisir qu'il aurait de la contempler long-tems dans cette crise. Au moyen de quelques sels, elle retrouve bientôt l'usage de ses sens; allons, dit-il, je vais vous fouetter toutes à-la-fois, et chacune sur des parties différentes. Il laisse Justine à genoux, place Armande sur elle, les jambes écartées, en telle sorte que sa bouche se trouve à la hauteur du con d'Armande, et sa gorge entre les cuisses de celle-ci, précisément au bas de son derrière; il fait asseoir Lucinde sur les reins d'Armande, également les jambes écartées, et, lui présen-



tant le con, bien en plein, précisément à fleur des deux fesses de celle sur laquelle elle est huchée; par ce moyen le paillard peut, comme il le dit, fustiger à-la-fois la motte, les fesses et les tetons des trois plus belles femmes qu'il soit possible de voir. Clément ne tient point au coup-d'œil enchanteur de cette délicieuse attitude; le coquin frappe à tour-de-bras tous les attraits qui lui sont présentés; culs, cons, tetons, tout est impitoyablement flagellé, tout est mis en sang. Le moine bande enfin, et n'en devient que plus furieux. Il ouvre une armoire où se trouvent plusieurs martinets; il en sort un à pointes d'acier, si tranchantes, qu'on ne le touche pas, sans risquer de se déchirer; tiens, Justine, dit-il en montrant cet outil; vois comme il est délicieux de fouetter avec cela... tu le sentiras, tu l'éprouveras, coquine; mais, pour l'instant, je veux bien n'employer que celui-ci. Il était de cordes de boyau, noués; il avait douze branches; au bas de chacune était un nœud plus fort que les autres, et de la grosseur d'une noisette; allons, ma nièce, la cavalcade... la cavalcade, dit-il à Armande. Aussi-tôt la posture se rompt; les deux filles de garde, qui savent de quoi il

s'agit, se mettent à quatre pattes au milieu de la chambre, les reins élevés le plus possible; elles disent à Justine de les imiter; la malheureuse le fait; le moine monte sur Armande; et, les voyant alors toutes trois, bien à sa portée, il leur lance des coups furieux sur les appas qu'elles présentent. Comme, par cette posture, elles offrent, dans le plus grand écart possible, cette délicate partie qui les distingue des hommes, le barbare y dirige ses coups; les branches longues et flexibles du fouet dont il se sert, pénétrant dans l'intérieur avec plus de facilité que les verges, y laissent des traces profondes de sa rage; tantôt il frappe sur l'une, tantôt ses coups se lancent sur l'autre. Aussi bon cavalier que fustigateur intrépide, il change plusieurs fois de monture, en observant de frapper aussi bien, aussi fortement, celles qui sont sous sa main, que celle sur les reins de laquelle il est. Les malheureuses sont excédées; les titillations de leurs douleurs sont si vives, qu'il leur devient presqu'impossible de les supporter. Levez-vous, leur dit-il alors en reprenant ses verges; oui, levez-vous, et craignez-moi. Ses yeux étincellent, il écume. Egalement menacées sur tout le corps, ces pauvres filles l'évitent; elles courent, comme

des égarées, dans toutes les parties de la chambre; il les suit; frappant indifféremment sur toutes trois, le scélérat les met en sang; il les rencogne à la fin dans la ruelle du lit. Là, plus aucune mesure, les coups redoublent, et s'appliquent avec si peu d'égards et tant de furie, que leur visage même en est offensé; un cinglon porte dans l'œil d'Armande, elle jette un cri, le sang coule. Cette dernière atrocité détermine l'extase; et, pendant que les fesses et les tetons des deux autres sont cruellement déchirés, l'infâme arrose de foutre la tête et les cheveux de sa malheureuse nièce, que les douleurs obligent à se rouler à terre, en poussant d'effroyables cris.

Couchons-nous, dit froidement le moine, en voilà beaucoup trop pour vous, n'est-ce pas, mesdemoiselles? et certainement pas assez pour moi. On ne se lasse point de cette manie, quoiqu'elle ne soit qu'une imparfaite image de ce qu'on voudrait réellement faire. Ah! chères filles, vous ne savez pas jusqu'où nous entraîne cette dépravation, l'ivresse où elle nous jette, la commotion violente qui résulte dans le fluide électrique de l'irritation, produite par la douleur sur l'objet qui sert nos

passions, comme on est chatouillé de ses maux! Le desir de les accroître, voilà l'écueil, je le sais; mais, cet écueil est-il à craindre pour qui se moque de tout, pour qui n'a plus ni foi, ni loi, ni religion, pour qui foule aux pieds tous les principes?

Quoique l'esprit de Clément fût encore dans l'enthousiasme, voyant néanmoins ses sens plus calmes, Justine osa répondre à ce qu'il venait de dire, et lui reprocher la dépravation de ses goûts. La manière dont ce libertin les justifia nous a paru digne de tenir place dans ces mémoires.

CHAPITRE X.

Dissertation philosophique. — Suite des aventures du couvent.

LA chose du monde la plus ridicule, ma chère Justine, dit Clément, est de vouloir disputer sur les goûts de l'homme, les contrarier, les blâmer, ou les punir, s'ils ne sont pas conformes, soit aux loix du pays qu'on habite, soit aux conventions sociales. Eh quoi! les hommes

hommes ne comprendront jamais qu'il n'est aucuns goûts, quelques bizarres, quelques criminels même qu'on puisse les supposer, qui ne soient le résultat de la sorte d'organisation que nous avons reçu de la nature. Cela posé : je demande de quel droit un homme osera exiger d'un autre, ou de réformer ses goûts, ou de les modérer sur l'ordre social? de quel droit même les loix qui ne sont faites que pour le bonheur de l'homme, oseront-elles sévir contre celui qui ne peut se corriger, ou qui n'y parviendrait qu'aux dépens de ce bonheur que doivent lui conserver les loix? Mais desirât-on même de changer de goûts, le peut-on? Est-il en nous de nous refaire? Pouvons-nons devenir autres que nous ne sommes? L'exigeriez-vous d'un individu contrefait? Et cette inconformité de nos goûts est-elle autre chose au moral, que ne l'est au physique l'imperfection de l'homme contrefait? Entrons dans quelques détails; l'esprit que je te reconnais, Justine, te met à portée de les entendre :

Deux irrégularités, je le vois, t'ont déjà frappée parmi nous : tu t'étonnes de la sensation piquante, éprouvée par quelques-uns de nos confrères, pour des choses vulgairement

reconnues fétides ou impures; et tu te surprends de même que nos facultés voluptueuses puissent être ébranlées par des actions qui, selon toi, ne portent que l'emblême de la férocité; analysons l'un et l'autre de ces goûts, et tâchons, s'il se peut, de te convaincre qu'il n'est rien au monde de plus simple que les plaisirs qui en résultent :

Il est, prétends-tu, singulier que des choses sales et crapuleuses puissent produire dans nos sens l'irritation essentielle au complément de leur délire; mais, avant que de s'étonner de cela, il faudrait sentir, chère fille, que les objets n'ont de prix à nos yeux que celui qu'y met notre imagination; il est donc très-possible, d'après cette vérité constante, que non-seulement les choses les plus bizarres, mais mêmes les plus viles et les plus affreuses, puissent nous affecter très-sensiblement; l'imagination de l'homme est une faculté de son esprit, où, par l'organe de ses sens, vont se peindre, se modifier les objets, et former ensuite ses pensées, en raison du premier apperçu de ces objets; mais cette imagination résultative elle-même de l'espèce d'organisation dont est doué l'homme, n'adopte les objets reçus que de telle ou telle manière, et

ne crée ensuite les pensées que d'après les effets produits par le choc des objets apperçus. Qu'une comparaison facilite à tes yeux ce que j'expose ! N'as-tu pas vu, Justine, des miroirs de formes différentes, quelques-uns qui diminuent les objets, d'autres qui les grossissent, ceux-ci qui les rendent affreux, ceux-là qui leur prêtent des charmes ? T'imagines-tu maintenant que si chacune de ces glaces unissait la faculté créatrice à la faculté objective, elle ne donnerait pas du même homme qui se serait regardé dans elle, un portrait tout-à-fait différent, et ce portrait ne serait-il pas, en raison de la manière dont elle aurait apperçu l'objet; si aux deux facultés que nous venons de prêter à cette glace, elle joignait maintenant celle de la sensibilité, n'aurait-t-elle pas pour cet homme vu par elle de telle ou telle manière, l'espèce de sentiment qu'il lui serait possible de concevoir pour la sorte d'être qu'elle aurait apperçu ? la glace qui l'aurait vu affreux, le haïrait; celle qui l'aurait vu beau, l'aimerait, et ce serait pourtant toujours le même individu.

Telle est l'imagination de l'homme, Justine; le même objet s'y représente sous autant

de formes qu'elle a de différens modes ; et d'après l'effet reçu sur cette imagination par l'objet, quel qu'il soit, elle se détermine à l'aimer ou à le haïr ; si le choc de l'objet aperçu la frappe d'une manière agréable, elle l'aime, elle le préfère, bien que cet objet n'ait en lui aucun agrément réel ; et si cet objet, quoique d'un prix certain aux yeux d'un autre, n'a frappé l'imagination dont il s'agit, que d'une manière désagréable, elle s'en éloignera, parce qu'aucun de nos sentimens ne se forme, ne se réalise qu'en raison du produit des différens objets sur l'imagination ; rien d'étonnant, d'après cela, que ce qui plaît vivement aux uns, puisse déplaire aux autres ; et reversiblement que la chose la plus extraordinaire et la plus monstrueuse trouve des sectateurs... L'homme contrefait trouve aussi des miroirs qui le rendent beau.

Or, si nous avouons que la jouissance des sens soit toujours dépendante de l'imagination, toujours réglée par l'imagination, il ne faudra pas s'étonner des variations nombreuses que l'imagination suggérera dans ces jouissances, de la multitude infinie de goûts et de passions différentes qu'enfanteront les divers écarts de cette imagination ; ces goûts, quoi-

que luxurieux, ne devront pas frapper davantage que ceux d'un genre simple. Il n'y a aucune raison pour trouver une fantaisie de table moins extraordinaire qu'une fantaisie de lit; et dans l'un et l'autre genre, il n'est pas plus étonnant d'idolâtrer une chose que le commun des hommes trouve détestable, qu'il ne l'est d'en aimer une généralement reconnue pour bonne. L'unanimité prouve de la conformité dans les organes, mais rien en faveur de la chose aimée. Les trois-quarts de l'univers peuvent trouver délicieuse l'odeur d'une rose, sans que cela puisse servir de preuve, ni pour condamner le quart qui pourrait la trouver mauvaise, ni pour démontrer que cette odeur soit véritablement agréable.

Si donc il existe des êtres dans le monde dont les goûts choquent tous les préjugés admis, dont les fantaisies blessent tous les principes de la société, dont les caprices outragent les loix et morales et religieuses; des êtres qui vous paraissent, en un mot, des scélérats et des monstres, par le seul penchant qu'ils éprouvent au crime, bien qu'ils n'aient à le commettre aucun autre intérêt que leur plaisir, non-seulement il ne faut pas s'étonner d'eux, non-seulement il ne faut ni les

sermoner, ni les punir, mais il faut leur être utile, il faut les contenter, anéantir tous les freins qui les gênent, et leur donner, si vous voulez être juste, tous les moyens de se satisfaire sans risque, parce qu'il n'a pas plus dépendu d'eux d'avoir ce goût bizarre qu'il n'a dépendu de vous d'être spirituel ou bête, d'être bien fait ou d'être bossu. C'est dans le sein de la mère que se fabriquent les organes qui doivent nous rendre susceptibles de telle ou telle fantaisie ; les premiers objets présentés, les premiers discours entendus, achèvent de déterminer le ressort ; les goûts se forment, les habitudes se prennent, et rien au monde ne peut plus les détruire ; l'éducation a beau faire, elle ne change plus rien, et celui qui doit être un scélérat le devient tout aussi sûrement, quelque bonne que soit l'éducation qui lui a été donnée, que vole infailliblement à la vertu celui dont les organes se trouvent disposés au bien, quoique l'instituteur l'ait manqué : tous deux ont agi d'après leur organisation, d'après les impressions qu'ils avaient reçues de la nature, et l'un n'est pas plus digne de punition, que l'autre ne l'est de récompense.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que

tant qu'il n'est question que de choses futiles, nous ne nous étonnons pas de la différence des goûts; mais si-tôt qu'il s'agit de luxure, voilà tout en rumeur ; les femmes toujours surveillantes à leurs droits, les femmes que leur faiblesse et leur peu de valeur engagent à ne rien perdre, frémissent à chaque instant qu'on ne leur enlève quelque chose; et si malheureusement on met en usage, en s'amusant d'elles, quelques procédés qui choquent leur culte, voilà des crimes dignes de l'échafaut! quelle inconséquence! quelle atrocité! Le plaisir des sens doit-il donc rendre un homme meilleur que les autres plaisirs de la vie? Le temple de la génération, en un mot, doit-il mieux fixer nos penchans, plus sûrement éveiller nos desirs, que la partie du corps, ou la plus contraire, ou la plus éloignée de lui, que l'émanation de ce corps la plus fétide ou la plus dégoûtante; il ne doit pas, ce me semble, paraître plus étonnant de voir un homme porter la singularité dans les plaisirs du libertinage, qu'il ne doit l'être de la lui voir employer dans les autres fonctions de la vie; encore une fois, dans l'un ou dans l'autre cas, sa singularité est le résultat de ses organes. Est-ce sa faute, si ce qui vous

affecte est nul pour lui, et s'il n'est ému que de ce qui vous répugne? Quel est l'homme qui ne réformerait pas à l'instant ses goûts, ses affections, ses penchans, sur le plan général, et qui n'aimerait pas mieux être comme tout le monde, que de se singulariser s'il en était le maître? Il y a l'intolérance la plus stupide et la plus barbare à vouloir sévir contre un tel homme; il n'est pas plus coupable envers la société, quelques soient ses égaréemens, que ne l'est, comme je viens de le dire, celui qui serait venu au monde borgne ou boîteux! Et il est aussi injuste de le punir ou de se moquer de celui-ci, qu'il le serait d'affliger l'autre ou de le persiffler. L'homme doué de goûts singuliers, est un malade; c'est, si vous le voulez, une femme à vapeurs histériques; nous est-il jamais venu dans l'idée de punir ou de contrarier l'un ou l'autre? Soyons également justes pour l'homme dont les caprices nous surprennent; parfaitement semblable au malade ou à la vaporeuse, il est comme eux à plaindre et non pas à blâmer: telle est au moral l'excuse des gens dont il s'agit; on la trouverait au physique avec la même facilité sans doute, et quand l'anatomie sera perfectionnée, on dé-

montrera facilement par elle le rapport de l'organisation de l'homme aux goûts qui l'auront affecté. Pédans, guichetiers, législateurs, racaille tonsurée, bourreaux, que ferez-vous, quand nous en serons-là? que deviendront vos loix, votre morale, votre religion, vos potences, votre paradis, vos dieux et votre enfer, quand il sera démontré que tel ou tel cours de liqueurs, telle sorte de fibres, tel degré d'âcreté dans le sang ou dans les esprits animaux, suffisent à faire d'un homme l'objet de vos peines ou de vos récompenses?

Poursuivons : les goûts cruels t'étonnent? Quel est l'objet de l'homme qui jouit? n'est-il pas de donner à ses sens toute l'irritation dont ils sont susceptibles, afin d'arriver mieux et plus chaudement à la dernière crise?... crise précieuse qui caractérise la jouissance de bonne ou de mauvaise, en raison du plus ou moins d'activité dont s'est trouvée cette crise? Or, n'est-ce pas un sophisme insoutenable que d'oser dire qu'il est nécessaire pour l'améliorer qu'elle soit partagée de la femme? N'est-il donc pas visible que la femme ne peut rien partager avec nous sans nous prendre, et que ce qu'elle dérobe doit nécessairement être à nos dépens? Et de quelle nécessité est-il

donc, je le demande, qu'une femme jouisse quand nous jouissons ? y a-t-il dans ce procédé un autre sentiment que l'orgueil qui puisse être flatté ? Eh ! ne retrouvons-nous pas d'une manière bien plus piquante la sensation de ce sentiment orgueilleux, en forçant au contraire avec dureté cette femme à s'abstenir de la jouissance, afin que vous jouissions seuls, afin qu'entièrement à nous, rien ne l'empêche de s'occuper de nos seuls plaisirs ? la tyrannie ne flatte-t-elle pas l'orgueil d'une manière bien plus vive que la bienfaisance ? Celui qui impose n'est-il pas bien plus sûrement le maître que celui qui partage ? Mais, comment put-il venir dans la tête d'un homme raisonnable que la délicatesse eût quelque prix en jouissance ? Il est absurde de vouloir soutenir qu'elle y soit nécessaire ; elle n'ajoute jamais rien au plaisir des sens ; je dis plus, elle y nuit : c'est une chose très-différente que d'aimer ou que de jouir ; la preuve en est qu'on aime tous les jours sans jouir, et qu'on jouit encore plus souvent sans aimer. Tout ce qu'on mêle de délicatesse dans les voluptés dont il s'agit ne peut être donné à la jouissance de la femme qu'aux dépens de celle de l'homme ; et tant que celui-ci s'occupe de faire jouir,

assurément il ne jouit pas, ou sa jouissance n'est plus qu'intellectuelle, c'est à-dire, chimérique et bien inférieure à celle des sens. Non, Justine, non, je ne cesserai de le répéter, il est parfaitement inutile qu'une jouissance soit partagée pour être vive et pour rendre cette sorte de plaisir aussi piquant qu'elle est susceptible de l'être ; il est, au contraire, très-essentiel que l'homme ne jouisse qu'aux dépens de la femme, qu'il prenne d'elle (quelque sensation qu'elle en éprouve) tout ce qui peut donner de l'accroissement à la volupté dont il veut jouir, sans le plus léger égard aux effets qui peuvent en résulter pour la femme ; car, ces égards le troubleront ; ou il voudra que la femme partage, alors il ne jouit plus ; ou il craindra qu'elle ne souffre, et le voilà dérangé. Si l'égoïsme est la première loi de la nature, c'est bien sûrement, plus qu'ailleurs, dans les plaisirs de la lubricité que cette céleste mère desire qu'il soit notre unique mobile ; c'est un très-petit malheur que, pour l'accroissement de la volupté de l'homme, il lui faille ou négliger ou troubler celle de la femme ; car, si ce trouble lui fait gagner quelque chose, ce que perd l'objet qui le sert ne le touche en rien ; il doit lui

être indifférent que cet objet soit heureux ou malheureux, pourvu que lui soit délecté ; il n'y a véritablement nulle sorte de rapports entre cet objet et lui. Il serait donc fou de de s'occuper des sensations de cet objet aux dépens des siennes ; absolument imbécille, si pour modifier ces sensations étrangères il renonçait à l'amélioration des siennes ; cela posé, si l'individu dont il est question est malheureusement organisé, de manière à n'être ému qu'en produisant, dans l'objet qui lui sert, de douloureuses sensations, vous avouerez qu'il doit s'y livrer sans remords, puisqu'il est là pour jouir, abstraction faite de tout ce qui peut en résulter pour cet objet. Nous y reviendrons. Continuons de marcher par ordre.

Les jouissances isolées ont donc des charmes, elles peuvent donc en avoir plus que toutes autres. Eh! s'il n'en était pas ainsi, comment jouiraient tant de vieillards, tant de gens ou contrefaits ou pleins de défauts ? ils sont bien sûrs qu'on ne les aime pas, bien certains qu'il est impossible qu'on partage ce qu'ils éprouvent ; en ont-ils moins de volupté ? desirent-ils seulement l'illusion ? entièrement égoïstes dans leurs plaisirs, vous ne les voyez occupés

que

d'en prendre, tout sacrifier pour en recevoir, et ne soupçonner jamais dans l'objet qui les sert, d'autres propriétés que des propriétés passives. Il n'est donc nullement nécessaire de donner des plaisirs pour en recevoir; la situation heureuse ou malheureuse de la victime de notre débauche est donc absolument égale à la satisfaction de nos sens; il n'est nullement question de l'état où peut être son cœur et son esprit; cet objet absolument passif peut indifféremment se plaire, ou souffrir à ce que vous lui faites, vous aimer, ou vous détester; toutes ces considérations sont nulles, dès qu'il ne s'agit que des sens. Les femmes, j'en conviens, peuvent établir des maximes contraires; mais les femmes qui ne sont que les machines de la volupté, qui ne doivent en être que les plastrons, sont récusables toutes les fois qu'il faut établir un systême réel sur la nature des plaisirs que l'on peut goûter, en se servant de leur corps. Y a-t-il un seul homme raisonnable qui soit envieux de faire partager sa jouissance à des putains publiques? et n'y a-t-il pas des millions d'hommes qui prennent pourtant de grands plaisirs avec ces créatures? Ce sont donc autant d'individus persuadés de ce que j'établis, qui le mettent en pratique, sans s'en

douter, et qui blâment stupidement ceux qui légitiment leurs actions par de bons principes, et cela, parce que l'Univers est plein de statues organisées, qui vont, qui viennent, qui agissent, qui mangent, qui digèrent, sans jamais se rendre compte de rien.

Les plaisirs isolés, démontrés aussi délicieux que les autres et beaucoup plus assurément, il devient donc tout simple alors que cette jouissance, goûtée indépendamment de l'objet qui nous sert, soit non-seulement très-éloignée de ce qui peut lui être agréable, mais se trouve même contraire à ses plaisirs. Je vais plus loin : elle peut devenir une douleur imposée, une vexation, un supplice, sans qu'il y ait rien d'extraordinaire, sans qu'il en résulte autre chose qu'un accroissement de plaisir bien plus sûr pour le despote qui tourmente ou qui vexe. Essayons de le démontrer.

L'émotion de la volupté n'est autre, sur notre ame, qu'une espèce de vibration produite au moyen des secousses que l'imagination, enflammée par le souvenir d'un objet lubrique, fait éprouver à nos sens, ou au moyen de la présence de cet objet, ou mieux encore par l'irritation que ressent cet objet dans le genre qui nous émeut le plus forte-

ment; ainsi notre volupté, ce chatouillement inexprimable qui nous égare, qui nous transporte au plus haut point de bonheur physique où puisse arriver l'homme, ne nous électrisera que par deux causes, soit en appercevant réellement ou fictivement dans l'objet qui nous sert, l'espèce de beauté qui nous flatte le plus, soit en voyant éprouver à cet objet la plus forte sensation possible; or, il n'est aucune sorte de sensation qui soit plus active... plus incisive que celle de la douleur; ses impressions sont sûres, elles ne trompent point comme celles du plaisir, perpétuellement jouées par les femmes, et presque jamais ressenties par elles; que d'amour-propre d'ailleurs, que de jeunesse, de force, de santé, ne faut-il pas pour être certain de produire dans une femme cette douteuse et peu satisfaisante impression du plaisir? Celle de la douleur au contraire n'exige pas la moindre chose; plus un homme a de défauts, plus il est vieux, moins il est aimable, mieux il réussira; à l'égard du but, il sera bien plus sûrement atteint, puisque nous établissons qu'on ne le touche, qu'on n'irrite jamais mieux ses sens, que lorsqu'on a produit dans l'objet qui nous sert, la plus grande impression pos-

sible, n'importe par quelle voie. Celui qui fera donc naître dans une femme l'impression la plus tumultueuse, celui qui l'effrayera davantage, qui la tourmentera le plus rigoureusement, qui, en un mot, bouleversera le mieux toute son organisation, aura donc décidément réussi à se procurer la plus grande dose de volupté possible, parce que le choc résultatif des impressions étrangères sur nous, devant être en raison de l'impression produite, sera nécessairement plus actif, si cette impression des autres a été pénible, que si elle n'a été que douce et moëlleuse; d'après cela le voluptueux égoïste, persuadé que ses plaisirs ne seront vifs qu'autant qu'ils seront entiers, imposera donc, quand il en sera le maître, la plus forte dose possible de douleur à l'objet qui lui sert, bien certain que ce qu'il retirera de volupté, ne sera qu'en raison de la plus vive impression qu'il aura produit.

Ces systêmes sont épouvantables, mon père, dit Justine; ils conduisent à des goûts cruels, à d'exécrables fantaisies. — Et qu'importe, répondit le barbare; encore une fois, sommes-nous les maîtres de nos goûts? ne devons-nous pas céder à l'empire de ceux que nous avons reçus de la nature, comme la

tête orgueilleuse du chêne plie sous l'orage qui le balotte ? Si la nature était offensée de ces goûts, elle ne nous les inspirerait pas; il est impossible que nous puissions recevoir d'elle un sentiment fait pour l'outrager, et dans cette extrême certitude, nous pouvons nous livrer à nos passions, de quelque genre, de quelque violence qu'elles puissent être, bien assurés que tous les inconvéniens qu'entraîne leur choc, ne sont que des desseins de la nature, dont nous sommes les organes involontaires; et que nous font les suites de ces passions ? lorsqu'on veut se délecter par une action quelconque, il ne s'agit nullement des suites. — Je ne vous parle pas des suites, interrompit vivement Justine; il est question des résultats : assurément, si vous êtes le plus fort, et que, par d'atroces principes de cruauté, vous n'aimiez à jouir que par la douleur, dans la vue d'augmenter vos sensations, vous arriverez insensiblement à les produire sur l'objet qui vous sert, au degré de violence capable de lui ravir le jour. — Soit; c'est-à-dire que, par des goûts donnés par la nature, j'aurai servi les desseins de la nature, qui, n'opérant ses créations que par des destructions, ne m'inspire jamais l'idée de celles-ci,

que quand elle a besoin des autres; c'est-à-dire que, d'une portion de matière oblongue, j'en aurai formé trois ou quatre mille rondes ou quarrées. Voilà toute l'histoire du meurtre, oh! Justine, est-il donc un crime? peut-on nommer ainsi ce qui sert autant la nature? l'homme a-t-il le pouvoir de commettre des crimes? et, lorsque préférant son bonheur à celui des autres, il renverse ou détruit tout ce qu'il trouve dans son passage, a-t-il fait autre chose que servir la nature, dont les premières et les plus sûres inspirations lui dictent de se rendre heureux, n'importe aux dépens de qui? Le système de l'amour du prochain est une chimère que nous devons au christianisme, et non pas à la nature. Le sectateur du Nazaréen, tourmenté, malheureux, et par conséquent dans un état de faiblesse, qui devait faire crier à la tolérance... à l'humanité, dut nécessairement établir ce rapport fabuleux d'un être à un autre; il préservait sa vie en le faisant réussir. Mais le philosophe n'admet pas ces rapports gigantesques; ne voyant, ne considérant que lui seul dans l'univers, c'est à lui seul qu'il rapporte tout; s'il ménage ou caresse un instant les autres, ce n'est jamais que relativement

au profit qu'il croit en tirer ; n'a-t-il plus besoin d'eux, prédomine-t-il par sa force, il abjure alors à jamais tous ces beaux systêmes d'humanité, de bienfaisance, auxquels il ne se soumettait que par politique; il ne craint plus de ramener à lui tout ce qui l'entoure; et, quelque chose que puissent coûter ses jouissances aux autres, il les assouvit sans examen comme sans remords. — Mais l'homme dont vous parlez est un monstre ! — L'homme que je peins est dans la nature. — C'est une bête féroce. — Eh bien ! le tigre, le léopard, dont cet homme est, si tu veux, l'image, n'est-il pas comme lui créé par la nature, et créé pour remplir les intentions de la nature ? Le loup qui dévore l'agneau accomplit les vues de cette mère commune, comme le malfaiteur qui détruit l'objet de sa vengeance ou de sa lubricité. — Oh ! vous aurez beau dire, mon père, je n'admettrai jamais cette lubricité destructive. — Parce que tu crains d'en devenir l'objet, voilà l'égoïsme ; changeons de rôle, et tu le concevras ; interroges l'agneau, il n'entendra pas non plus que le loup puisse le dévorer; demande au loup à quoi sert l'agneau ? A me nourrir, répondra-t-il. Des loups qui mangent des agneaux, des

agneaux dévorés par les loups ; le fort qui sacrifie le faible, le faible la victime du fort, voilà la nature, voilà ses vues, voilà ses plans ; une action et une réaction perpétuelle, une foule de vices et de vertus, un parfait équilibre, en un mot, résultant de l'égalité du bien et du mal sur la terre, équilibre essentiel au maintien des astres, à la végétation, et sans lequel tout serait à l'instant détruit. O Justine ! elle serait bien étonnée cette nature, si elle pouvait un instant raisonner avec nous, et que nous lui disions que ces crimes qui la servent, que ces forfaits qu'elle exige et qu'elle nous inspire, sont punis par des loix, qu'on nous assure être l'image des siennes. Imbécille, répondrait-elle à celui qui lui parlerait ainsi, engendre, calomnie, détruis, fouts en cul, en con, vole, pille, viole, incendie, martyrise, assassine ton père, ta mère, tes enfans, commets sans peur tous les crimes que bon te semblera, ces prétendues infamies me plaisent, elles sont nécessaires à mes vues sur toi, et je les veux, puisque je te les inspire ; tu ne pourrais pas les commettre, si elles m'outrageaient ; il t'appartient bien de régler ce qui m'irrite ou ce qui me délecte ! apprends que tu n'as rien dans toi qui ne

m'appartienne, rien que je n'y aie placé, pour des raisons qu'il ne te convient pas d'approfondir; que la plus abominable de tes actions, n'est, comme la plus vertueuse d'un autre, qu'une des façons de me servir; que j'estime autant celui qui détruit que celui qui procrée, et que tous les deux me servent, quoique par des procédés différens. Ne te contiens donc point, nargues tes loix, tes conventions sociales et tes dieux; n'écoute que moi seule; et crois que, s'il existe un crime à mes regards, c'est l'opposition que tu mets à ce que je t'inspire, par ta résistance ou par tes sophismes. — Oh! juste ciel! s'écria Justine, vous me faites frémir; s'il n'y avait pas des crimes contre la nature, d'où nous viendrait donc cette résistance invincible que nous éprouvons pour certains délits? — Cette répugnance n'est pas dictée par la nature, répondit vivement notre philosophe; elle n'a sa source que dans le défaut d'habitude, n'en est-il pas de même pour de certains mets? quoiqu'excellens, n'y répugnons-nous pas seulement par défaut d'habitude? oserait-on dire, d'après cela, que ces mets ne sont pas bons? Tâchons de nous vaincre, et nous conviendrons bientôt de leur saveur. Nous répugnons

aux médicamens, quoiqu'ils nous soient pourtant salutaires; accoutumons-nous de même à ce qu'on appelle impropreiment le crime; nous n'y trouverons bientôt que des charmes; cette répugnance momentanée est bien plutôt une adresse, une coquetterie de la nature, qu'un avertissement que la chose l'outrage; elle nous prépare ainsi les plaisirs du triomphe, elle en augmente ceux de l'action même. Il y a mieux, Justine, il y a mieux; c'est que plus l'action nous semble épouvantable, plus elle contrarie nos usages et nos mœurs, plus elle brise de freins, plus elle blesse ce que nous croyons être les loix de la nature, et plus, au contraire, elle est utile à cette nature. Ce n'est jamais que par des crimes qu'elle rentre dans les droits que la vertu lui ravit sans cesse. Si le crime est léger, en différant moins de la vertu, il établira plus lentement l'équilibre indispensable à la nature; mais, plus il est capital, plus il semble effrayant, plus il a d'étendue, mieux il égalise les poids, plus il balance l'empire de la vertu, qui détruirait tout, sans cela. Qu'il cesse donc de s'effrayer celui qui médite un forfait, ou celui qui vient de le commettre; plus son crime aura d'étendue, mieux il aura

servi la nature. O Justine! Archimède travaillait à une machine qui pouvait enlever le monde ; qu'un mécanicien en trouve une qui le pulvérise, celui-là seul aura bien mérité de la nature, puisque la main de la nature brûle de recommencer un ouvrage... manqué par elle dès le premier jet. — Oh! mon père, avec de tels principes. — On est un scélérat, n'est-il pas vrai, ma chère? mais le scélérat est toujours l'homme de la nature, et le vertueux ne l'est que par circonstance. Hélas! monsieur, poursuivit en pleurant notre infortunée, je n'ai pas assez d'esprit pour combattre vos sophismes ; mais l'effet qu'ils produisent sur mon cœur... sur un cœur neuf, ouvrage aussi certainement formé par la nature que peut l'être votre dépravation, cet effet, dis-je, suffit à me prouver que votre philosophie est aussi mauvaise que dangereuse. Dangereuse soit, répondit Clément, mauvaise, non; car tout ce qui est dangereux n'est point mauvais; il y a des choses très-utiles qui sont dangereuses : les serpens, les venins, la poudre à canon, tout cela est fort dangereux, et cependant d'un très-grand usage ; traite ma morale de même, mais ne l'avilis pas; l'abus des meilleures choses peut devenir dangereux;

mais ici l'abus même est un bien; et plus un homme sage mettra mes systêmes en pratique, plus je lui garantis le bonheur, parce que le bonheur n'est que dans ce qui agite, et qu'il n'y a que le crime qui agite; la vertu qui n'est qu'un état d'inaction et de repos, ne peut jamais conduire au bonheur. A ces mots Clément s'endormit.

Il va bientôt se réveiller, dirent Armande et Lucinde à Justine, et ce sera comme un furieux; la nature n'endort ses sens que pour leur prêter, après un peu de repos, une bien plus grande énergie. Encore une scène, et nous serons tranquilles jusqu'à demain.

Et pourquoi ne profiteriez-vous pas de ce tems pour dormir aussi, dit Justine à ses compagnes? Tu le peux, toi, ma chère, répondit Armande; tu n'es point de garde; place-toi, nue, près de lui, les fesses le plus près possible de son visage, et dors, il ne te dira mot; mais notre devoir nous oblige, ma compagne et moi, de veiller; il serait homme à nous égorger, s'il nous surprenait endormies; personne ne l'en blâmerait; c'est la loi du sérail; ils n'en connaissent point d'autres.

Oh ciel! dit Justine, comment, même au sein du sommeil, ce scélérat veut que ce qui l'en-

vironne soit dans un état de souffrance? Oui, répondit Lucinde, c'est la barbarie de cette idée qui lui procure le réveil furieux que tu vas lui voir; il est, sur cela, comme ces écrivains pervers, dont la corruption est si pernicieuse, si active, qu'ils n'ont pour but, en imprimant leurs affreux systêmes, que d'étendre au-delà de leur vie la somme de leurs crimes; ils n'en peuvent plus faire; mais leurs maudits écrits en feront commettre; et cette douce idée, qu'ils emportent au tombeau, les console de l'obligation où les met la mort de renoncer au mal.

Et les deux gardiennes de Clément se remirent à battre doucement l'estrade autour du lit de leur patron. Justine s'endormit dans un fauteuil, le plus loin qu'elle put de ce monstre.

Au bout de deux heures, il se réveilla effectivement dans une agitation prodigieuse. Furieux de ne point trouver Justine près de lui, il l'appelle, et la saisissant avec violence; Pourquoi n'es-tu point là, putain, lui dit-il? ne t'a-t-on pas dit que c'était-là ta place? ne t'a-t-on pas dit qu'à mon réveil il me fallait un cul sous le nez? Ses yeux étincelaient, sa respiration était vive et pressée, il pronon-

çait des mots sans suite, qui n'étaient autres que des blasphêmes ou des paroles consacrées au libertinage; il appelle ses gardiennes, il demande des verges; et attachant les trois femmes ventre contre ventre, il les fouette ainsi toutes trois jusqu'à ce qu'il en ait usé sur leurs corps une demi-douzaine de poignées: il bande, il les détache. Il s'agit maintenant de le sucer; l'une, Armande, doit le faire décharger dans sa bouche; Lucinde doit mordiller sa langue et pomper sa salive; et Justine doit lui gamahucher l'anus. Vaincu par des sensations si voluptueuses, le libertin s'égare, et perd, avec les flots embrâsés de sa semence, et son ardeur, et ses desirs. Mais les trois femmes se ressentent de la crise; il a l'art de les molester toutes trois au moment de sa décharge: celle qui le pompe a le teton droit tout meurtri; celle qui lui baise la bouche a la langue presque coupée en deux; et il s'est si vigoureusement appuyé sur le visage de Justine, qui lui suce le cul, qu'il lui a presque écrasé la figure; des flots de sang lui sortent par le nez.

Tout fut calme le reste de la nuit. En se levant, le moine se contenta de se faire flageller lui-même: les trois femmes y épuisèrent

leurs forces ; il les examina, vérifia soigneusement les vestiges de sa cruauté ; et comme il allait dire sa messe, elles rentrèrent au sérail.

La directrice ne put s'empêcher de desirer Justine dans l'état de souillure et d'irritation où elle la supposait : elle lui fit dire de passer chez elle ; Justine ne put s'en défendre. On allait servir le déjeûner ; une fille de la classe des Duegnes, âgée de quarante ans, était avec la maîtresse du logis ; c'était la célèbre Honorine. On se rappelle que cette femme énergique, aussi belle que vicieuse, avait commis un meurtre dans la maison, sans qu'il en fût rien résulté de fâcheux pour elle, les moines étant dans l'usage de ne jamais punir des crimes dont ils faisaient eux-mêmes leurs plus chères délices. Très-amoureuse de notre héroïne, elle desirait en jouir pour le moins avec autant d'ardeur que la directrice ; et toutes deux ne s'étaient réunies qu'à dessein de se satisfaire. La plus aveugle soumission fut donc prescrite à cette infortunée : les deux tribades s'en emparent ; et, renchérissant l'une sur l'autre par leurs propos et par leurs actions, elles mettent cette pauvre fille à même de se convaincre que des

femmes, à pareille école, perdant bientôt toute la retenue de leur sexe, ne peuvent, à l'exemple de leurs tyrans, devenir qu'obscènes ou cruelles. Le croirait-on? Honorine avait tous les goûts d'un homme; elle se faisait fouetter, enculer; elle aimait la merde et les pets; et la douce Justine fut obligée de se prêter à tous ces caprices avec la même résignation que si elle eût été dans la cellule d'un moine, ou à l'un de leurs soupers. On n'a pas d'idée de la quantité des luxures qui se célébrèrent dans ces secrètes orgies, dont Justine sortit plus fatiguée que si elle eût tenu tête à dix libertins. Un peu plus contente d'elle, la directrice la renvoya, moins en colère; et Justine s'apperçut bientôt qu'il valait mieux se rendre digne de l'estime de cette sultane favorite, que de mériter son indignation.

Deux nuits après, elle coucha chez Jérôme; elle y était seule, avec les deux filles de garde, Olympe et Eléonore; la première de neuf ans, l'autre de treize. Quatre gitons de douze à quinze ans, et trois fouteurs de vingt à vingt-cinq complettaient les sujets destinés à cette infâme scène. Tu vois cette enfant, dit le vieux scélérat, en montrant Olympe à Justine; eh bien, mon cœur, tu ne saurais ja-

mais croire par combien de liens elle m'est attachée. J'ai fait un enfant à ma cousine-germaine ; j'ai foutu cet enfant, qui était ma nièce, et de cette nièce j'ai eu celle-ci, qui se trouve donc ma petite-nièce, ma fille et ma petite-fille, puisqu'elle est fille de ma fille. Allons, Olympe, venez baiser le cul de votre papa ; et le vilain expose le derrière le plus flétri, les fesses les plus martyrisées qui pussent jamais se trouver dans la culotte d'un libertin. La pauvre enfant obéit, l'infâme lui pète au nez, et la scène commence.

Jérôme s'étendait sur un banc très-étroit ; à cheval sur lui s'établissaient, les fesses tournées vers son visage, alternativement un petit garçon et une petite fille ; un des grands garçons devait fouetter le jeune sujet par-dessus le visage de Jérôme ; en sorte que ses yeux fussent absolument fixés sur le cul flagellé, et que les coups dirigés sur ce cul lui passassent par-dessus le visage, sans l'effleurer ; Justine devait le sucer pendant ce tems-là, et il branlait un vit de chaque main sur les tetons de Justine. C'était jusqu'au sang que devait s'administrer la fustigation ; il fallait que les gouttes arrosassent sa bouche, et c'était de le lêcher ainsi que s'enflammait sa lubricité ;

en moins d'une heure son gosier fut inondé ; il se jette sur Justine, et l'étrille alors de sa main avec tant de force et de rapidité, qu'elle en fut marquée plus de huit jours. Echauffé de ces préliminaires, il saisit sa petite fille, et l'encule pendant qu'on le fout, et qu'il étrille un cul de chaque main ; mais les passions usées de ce vieux faune ne se déterminaient pas pour si peu ; il leur fallait indispensablement une secousse, dont la plus atroce méchanceté fût la base. L'histoire de la vie de ce monstre, que nous entendrons bientôt de sa bouche, achèvera de nous convaincre que le physique, absolument soumis au moral, chez lui, ne s'embrâsait jamais qu'aux plus chatouilleuses irritations de la tête. Eléonore, dit-il à la jolie petite fille de treize ans, compagne de la sienne, il a été trouvé hier au matin, par le régent de fonction, la preuve la plus certaine d'un complot formé par vous et deux autres de vos compagnes, dont l'objet était de mettre le feu aux salles du sérail ; ne m'attachant point à vous démontrer l'absurdité de ce projet, mon enfant, à vous représenter que tout étant voûté dans cette maison, il vous deviendrait impossible de réussir ; je me contenterai de vous annoncer que

ces preuves étant constantes, et maintenant déposées chez le supérieur, la société s'en est rapportée à moi du soin de punir un tel délit, et que j'ai décidé que la mort la plus cruelle pouvait seule en purger les traces. On m'a chargé de prescrire le supplice ; c'est cette nuit même qu'il faut qu'il s'exécute ; et le libertin maniait, baisottait la petite fille, tout en jetant ainsi dans son ame la plus effroyable terreur : Justine le branlait, et il bandait fort dur. Oh! mon père, dit enfin Eléonore, en se précipitant aux pieds du moine, je vous proteste qu'on vous en impose. — Je ne vous demande pas si cela est vrai ; j'en suis au point de ne pouvoir douter ; il ne s'agit nullement de vous défendre ici sur des faits avérés; il ne faut que donner le nom de vos complices, ou je vais vous faire subir la question extraordinaire, et je me flatte que nous obtiendrons de vous alors, dans les supplices, ce que vous refusez de bonne grace ; et comme Eléonore persista dans la négative, Jérôme lui annonça qu'il allait procéder à l'interrogatoire suppliciaire. On passe, à cet effet, dans un cabinet où tout ce qui peut servir à la plus affreuse torture est préparé avec le plus grand soin : toute la compagnie suit

le moine; Justine l'y conduit, en le menant par le vit; il bande, il sacre, il blasphême, ses yeux ressemblent à deux fournaises, sa bouche écume; il est effrayant : Eléonore est étendue par lui sur un chevalet, dont les ressorts lui tendent les bras et les jambes, au point de les lui disloquer : elle ne nomme personne. Le supplice change; tout son corps est frotté de lard : on l'expose ainsi devant un feu terrible; pendant qu'elle y grésille, Jérôme, sodomisé par les trois fouteurs, ne cesse de tenir Justine enculée; même silence, et la malheureuse victime est retirée à moitié rôtie. Allons, dit Jérôme, qu'aidaient avec délices les trois fouteurs dans ses sanguinaires opérations, il faut essayer autre chose. La victime est placée, suspendue par des cordes, entre deux plaques d'acier, garnies de pointes qui se ressèrent l'une sur l'autre, ou s'écartent à volonté. Ce n'est d'abord qu'avec la plus extrême modération que l'on use de ce terrible moyen; mais quand Jérôme voit qu'il n'arrache rien à l'accusée, les plaques se rapprochent avec une telle violence, que la pauvre fille, transpercée à-la-fois dans mille endroits de son corps, jette des cris qui s'entendraient d'une lieue. Je vais donc la con-

damner sur-le-champ, dit le moine barbare, puisqu'elle ne veut rien avouer. A ces mots, il quitte Justine, s'engloutit dans le cul de sa petite-fille ; on le fout, on le patine, on l'entoure de culs ; celui de notre héroïne est sur sa bouche, il le dévore ; et plaçant la victime devant lui, il veut qu'elle soit sodomisée sous ses yeux, et mise assez près de lui pour que de ses deux mains il puisse lui pincer, lui molester les tetons à l'aise. Deux jeunes gens, le poignard levé, menace le cœur d'Eléonore. Vous frapperez quand je le dirai, s'écrie le moine en fureur ; faites-là languir long-tems sous le glaive : c'est ainsi que j'aime à tenir les femmes ; je voudrais les voir toutes sous le même poignard, et que le ressort en fût dans mes mains. Cet horrible propos détermine l'extase ; le foutre part; et le monstre, étourdi de toutes les voluptés dont on l'environne, ne se souvient plus de donner l'ordre ; sa malheureuse victime se trouve sauvée par l'art de ses compagnons d'infortune ; et Jérôme, au sein du sommeil, dans les bras de Justine, ne pense plus qu'à réparer des forces que l'habitude de les perdre diminueront bientôt au point de ne les plus retrouver. Il se réveilla pourtant au bout de trois heures ; et se

rappelant son heureux oubli, il accuse Justine d'en être la cause ; il va, dit-il, lui faire subir le supplice qu'il préparait à Eléonore ; il l'encule en disant cela ; un fouteur le pénètre ; il baise le cul d'un des gitons ; il ordonne aux filles de garde de se fouetter mutuellement sous ses yeux ; voyant qu'elles n'y vont pas avec assez d'énergie, il leur lance un de fouteurs, qui les met en sang ; et le vila charge encore une fois, en disant qu'il va tout tuer.

Peu après Justine coucha chez Ambroise ; on se rappelle le caractère de ce moine féroce et son effrayante tournure, ses goûts crapuleux et sodomites. On n'imagine pas à quel point notre aventurière en fut la victime : le seul plaisir de ce scélérat fut de la faire fouetter et sodomiser toute la nuit sous ses yeux ; quand elle avait du foutre dans le cul, elle était obligée de venir le lui rendre dans le bouche. Il enculait un garçon, et l'on le fouettait pendant ce tems-là ; quand il fut près du dénouement, il s'empara des fesses de Justine ; puis armé d'une aiguille d'or, il les lui larda comme une pomme qu'on veut cuire, jusqu'à ce qu'elles fussent couvertes de sang.

Oh quelle école! dit Justine, en rentrant; où mon triste sort m'a-t-il donc conduite? et comme je voudrais me voir dehors de ce cloaque impur, quelque soit le destin qui m'attende. Il serait possible que tu fusses bientôt satisfaite, répondit Omphale, à qui Justine adressait ses plaintes: nous touchons à l'époque de la fête; rarement cette circonstance a lieu, sans qu'il n'en coûte des victimes, vu qu'il se fait alors de grands emplacemens; ou ils séduisent quelques jeunes filles par le moyen de la confession, ou ils en escamottent, s'ils le peuvent, ou enfin les recruteuses arrivent; c'est l'époque où elles affluent avec abondance. Tout autant de nouveaux sujets qui supposent toujours des réformes.

Elle arriva cette fameuse fête. Pourra-t-on jamais croire à quelle impiété monstrueuse se portèrent les moines à cet avènement! Ils imaginèrent qu'un miracle visible doublerait l'éclat de leur réputation: en conséquence ils revêtirent une jeune fille de douze ans, nommée Florette, de tous les ornemens de la vierge; par d'invisibles cordons, ils la lièrent au mur de la niche, et lui ordonnèrent de lever tout-d'un-coup les bras avec componction vers le ciel, quand on éleverait l'hostie;

comme cette petite créature était menacée des plus cruels châtimens, si elle disait un seul mot, ou venait à manquer son rôle, elle s'en acquitta à merveille, et la fraude eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. Le peuple cria au miracle, laissa de riches offrandes à la vierge, et s'en retourna plus convaincu que jamais de l'efficacité des grâces de cette putain céleste. Nos libertins voulurent, pour doubler leurs impiétés, que Florette parût aux orgies du soir dans les mêmes vêtemens qui lui avaient attiré tant d'hommages, et chacun d'eux enflamma ses lubriques desirs à la soumettre sous ce costume aux plus exécrables caprices; irrités de ce premier crime, les sacrilèges ne s'en tiennent pas là : ils font déshabiller cette petite fille, la couchent à plat-ventre sur une grande table, allument des cierges, placent un crucifix sur les reins de l'enfant, et consomment sur ses fesses le plus absurde des mystères du christianisme. La pieuse Justine s'évanouit à ce spectacle; il lui fut impossible de le soutenir; Jérôme dit que pour l'accoutumer à ces saintes orgies, il fallait aussi lui dire une messe sur le derrière. L'avis passe à l'unanimité. Justine remplace Florette, c'est Jérôme qui officie; deux bardaches nus lui

servent d'accolites, dix ou douze culs l'environnent, la farce infâme s'accomplit, et dès que l'hostie est devenue Dieu, Ambroise la saisit des mains de son confrère, la place au fondement de Justine, et voilà nos moines tour-à-tour pilant, enfonçant de leurs vits écumeux l'abominable Dieu du christianisme, qu'ils blasphêment, qu'ils injurient, et qu'ils couvrent de foutre au fond du plus joli des culs, en mourant de plaisir (1).

On retira Justine sans mouvement; l'obligation de servir de tels désordres l'avait privée de sa raison; il fallut la porter dans sa cellule, où elle pleura long-tems le crime, à ses yeux exécrable, où on l'avait employée sans son consentement. Quel gré ne sut-elle pas à la nature de l'avoir privée du pouvoir d'assister plus long-tems à cette affreuse céré-

---

(1) S'il y a quelque chose de singulier dans le monde, c'est le monstrueux abrutissement des hommes qui ont persisté si long-tems, et qui persistent encore à supposer qu'il soit possible que les paroles magiques d'un prêtre puissent réussir à faire incorporer l'Eternel dans un morceau de pâte! Après tant de siècles d'erreurs, un rayon de philosophie paraît luire. Une nation qui se régénère, semble vou-

monie, lorsqu'elle apprit, le lendemain, que les têtes s'étant échauffées, on avait r'habillée Florette en vierge, on l'avait conduite au couvent; et qu'après l'avoir replacée dans sa niche, les six moines, nus et à moitié ivres, s'étaient divertis, avec plusieurs filles, à supplicier, sur l'autel même, cette malheureuse créature, qui, leur donnant l'idée de la mère d'un Dieu qu'ils détestaient, fut traitée si cruellement, qu'il ne restait plus, vers le matin, le plus léger vestige de ses membres!

Cependant la fête avait effectivement amené bien des recrues. Trois jeunes filles nouvelles, et jolies comme des anges, vinrent remplacer celles qui manquaient; et l'on pensait à de

---

loir abjurer à jamais ses stupidités: mais, incroyable puissance de la superstition! voilà les mêmes erreurs prêtes à se repropager encore; et le calme, la tranquillité, la justice, ne peuvent reparaître sur notre horizon, qu'à l'ombre des chimères papistes! Est-il rien au monde qui prouve mieux que l'homme n'est fait ni pour la liberté ni pour le bonheur, puisqu'il ne flotte jamais entre ces deux situations, sans être entourés des écueils qui doivent essentiellement détruire l'une ou l'autre, et qu'il ne peut jamais sécouer un joug, sans s'enchaîner dès le même instant sous un autré.

nouvelles réformes, lorsque Severino entra un jour dans la salle, en qualité de régent de fonction. Il paraissait très-enflammé; une sorte d'égarement se peignait dans ses yeux; on se met en haie, il examine, place une douzaine de femmes dans son attitude chérie, et s'arrête particulièrement à Omphale, troussée jusqu'au-dessus des reins, et penchée sur un canapé. Il l'examine long-tems dans cette posture, en se faisant branler par la directrice; il baise le cul que lui présente cette charmante créature, fait voir qu'il est en état de foutre, et ne fout pas. La faisant ensuite relever, il lance sur elle des regards où se peignent à-la-fois la luxure et la méchanceté; puis, lui appliquant à-tour-de-reins un vigoureux coup de pied dans le derrière, il l'envoye tomber à vingt pas de lui. La société te réforme, putain, lui dit-il, elle est lasse de toi; sois prête à l'entrée de la nuit, et je viendrai moi-même te conduire au tombeau. Omphale s'évanouit; cette syncope allume sa fureur; il ne peut passer auprès d'elle sans se sentir vivement excité: Qu'on me la présente, s'écrie-t-il! La victime, aussi-tôt replacée, offre au perfide Severino le plus beau des culs; il s'y introduit en blasphêmant; douze fessiers l'en-

tourent aussi-tôt, c'est à qui préviendra, à qui flattera le mieux ses desirs; on n'imagine pas ce qu'on obtient de la crainte. Au milieu de sa course, le cruel moine se rappelle que Justine est l'amie intime de celle qu'il tourmente; il exige qu'elle vienne se placer sur les épaules d'Omphale, en lui présentant l'anus à lêcher. Eh bien, se plaisait-il de dire à notre malheureuse orpheline, elle te devance; elle va chez Pluton préparer ton logement; tranquilises-toi, Justine, sèches tes larmes, tu la suivras de près, la privation sera courte; elle doit mourir écartelée; eh bien, tu mourras de même, je te le promets; vois quelle est ma délicatesse... jusqu'où vont mes bontés pour toi? Et le coquin limait toujours; mais il ne veut rien perdre, on le voit; et après quelques claques sur les fesses de Justine et d'Omphale, dont les empreintes se caractérisèrent en traits d'un rouge foncé, il se retire en menaçant, en injuriant toutes les femmes, et en les assurant toutes, que leur tour n'est pas éloigné, et que la société délibère aujourd'hui de les faire toutes à l'avenir périr au moins par demi-douzaine: il entre delà chez Victorine où deux petites filles de dix à douze ans l'attendent pour lui dérober, à force

d'art et de prévenances, un sperme dont les bouillonnemens intérieurs deviennent si nuisibles aux individus malheureux qui peuplent cet asyle.

Dès qu'il est dehors, Omphale ouvre les yeux, elle se jette en pleurs dans les bras de Justine; oh! chère amie, lui crie-t-elle en larmes, il faut donc nous quitter pour jamais; et la scène de douleur que produisit cette cruelle séparation, fut d'une telle énergie, que nous en supprimerons les détails au lecteur, pour ménager sa sensibilité; l'heure sonne, Severino paraît; les deux amies s'embrassent encore, elles s'arrachent; et Justine se précipite sur son lit au désespoir.

Quelques jours après Justine coucha chez Sylvestre: on se rappelle que ce moine voulait qu'une femme lui chiât dans la main pendant qu'il l'enconnait. Justine oublia la recommandation qui lui avait été faite à cet égard; et quand, au fort de son plaisir, le paillard demanda de la merde, il devint impossible de le satisfaire. Sylvestre, furieux, déconne; il fait saisir Justine par ses deux filles de garde, dont l'une était cette Honorine, que nous venons de voir aux prises avec elle, et qui n'était point du tout fâchée de

trouver une occasion de tourmenter une créature dont elle s'était rassasiée. Justine est condamnée à la peine de quatre cents coups de fouet, portée par le septième article du réglement; et, quand il lui a mis les fesses en sang, le moine la renconne; Honorine va chier, puisque Justine ne le peut. L'autre fille de garde, jeune poulette de quinze ans, est enfilée peu après; elle chie; accoutumée à ce saint devoir, elle n'a garde d'y manquer. Sylvestre les fout, les soufflette toutes trois, mais ce n'est que dans le con de Justine qu'il veut décharger : il est aisé de voir qu'elle seule l'occupe avec le plus d'empire. La dernière fois qu'il en jouit, c'est en levrette; il examine en l'enconnant ainsi la marque dont elle est flétrie. Que j'aime ce signe, s'écrie-t-il! mais je l'aimerais mieux l'ouvrage de la justice que celui du libertinage; imprimé par la main du bourreau, je banderais bien mieux en le baisant. Insigne fripon, lui dit Honorine qui connoissait mieux que personne le ton et les propos qui pouvaient plaire à ce libertin, comment se peut-il que l'infamie puisse délecter? C'est que rien n'est délicieux comme l'infamie, dit Sylvestre en se retirant et s'asseyant pour pérorer entre la fille de

quinze ans et Justine ; si la luxure est par elle-même une chose vilaine, conviendras-tu, Honorîne, que tout ce qu'on pourra y ajouter d'infâme n'y sera adapté qu'en lui prêtant du sel ? non-seulement alors il faudra que tous les épisodes deviennent autant et plus infâmes que le principal, mais il faudra aussi que l'acte infâme soit exercé sur une personne infâme, souillée, perdue d'honneur... de réputation ; et voilà ce qui fait que les libertins préfèrent les gueuses aux honnêtes femmes ; ils trouvent avec elles un piquant qne la pudeur et la vertu leur refusent. — J'aurais cru qu'il était délicieux d'outrager l'un et l'autre. — Oui, quand on le peut, parce qu'alors la teinte d'infamie qu'on imprime devient votre ouvrage, et qu'il est délicieux d'avoir contribué à l'avilissement d'un individu quelconque ; mais, comme la vertu et la pudeur se refusent aux outrages projettés contre elles ; et qu'à moins d'être le plus fort, il devient difficile de les atteindre, l'homme dissolu se rejette avec délices sur ce qui lui ressemble ; il aime à mesurer la corruption des autres à la sienne, à l'y mêler, à l'y alimenter, à doubler ses moyens de dégradation de la masse de ceux des autres, et à se gangrener, à se

putréfier, pour ainsi dire, avec eux. Le plus grand chagrin qui pût m'arriver, serait de voir justifier mes écarts. Si je perdais la certitude de faire mal quand je me livre à mes excès, j'émousserais la houpe nerveuse de mes sensations libertines, je serais la moitié moins heureux; que serait une jouissance que le vice n'accompagnerait pas? Ah! dit Justine, ne comptez-vous donc pour rien celles de la nature, et sont-elles souillées celles-là? Mais toutes les jouissances sont dans la nature, reprit Sylvestre, la plus simple comme la plus criminelle; sa voix nous indique de boire quand nous avons soif, comme de foutre lorsque nous bandons; de soulager un malheureux, si notre organisation flexible et délicate nous y porte; comme de l'outrager, si plus d'énergie dans le caractère nous conseille d'abuser de lui. Tout est à la nature, rien à nous; elle nous suggère à-la-fois le penchant au crime et l'amour des vertus; mais comme elle nous donne en même-tems des fruits médiocres et d'autres d'une saveur exquise, elle nous agite de même plus voluptueusement pour le crime que pour la vertu, parce qu'elle a toujours un beaucoup plus grand besoin de crime que de vertu; et que

l'homme, unique agent de ses caprices, lui obéit perpétuellement sans qu'il s'en doute. D'après cela, dit Honorine, tous les moyens sont donc bons pour améliorer une jouissance en sens pervers ou criminel ? — Tous, assurément, tous, il n'en est pas un seul qui doive être négligé; et c'est à l'homme vraiment voluptueux à rechercher avec soin tous les moyens de perversité possible dont il puisse accroître sa jouissance; il ne doit s'en refuser aucun; il est coupable envers la nature s'il s'impose sur cela le moindre frein; si tous les hommes pensaient comme cela, dit Justine, la société deviendrait un bois où chacun n'aurait pour but que d'égorger celui qui le gênerait. Et qui doute, reprit le moine, que le meurtre ne soit une des loix la plus précieuse de la nature ? Quel est son but quand elle crée ? n'est-ce pas de voir bientôt détruire son ouvrage ? Si la destruction est une de ses loix, celui qui détruit, lui obéit donc ? Et tu vois quelle masse de crimes s'élève de cet argument. Voilà, dit Honorine, qui justifie toutes vos méchancetés avec nous. — Assurément, ma chère, répondit Sylvestre, parce que je regarde la méchanceté comme le ressort le plus certain de tous les crimes; c'est

par méchanceté qu'on en invente, par elle qu'on en exécute ; l'homme patient et bon est une négation de la nature ; il n'y a d'actif que le méchant, et il n'y a de délicieux dans le monde que les fruits de la méchanceté, la vertu laisse l'ame en repos, le crime seul l'agace, l'irrite, la sort de son assiette, et la fait jouir. — Ainsi la trahison et la calomnie, les deux plus violens, les deux plus dangereux résultats de la méchanceté deviendront des délices pour vous ? — Je regarderai toujours comme tel tout ce qui acheminera le plutôt la ruine, le déshonneur, l'avilissement ou la perte totale du prochain, puisque ces outrages sont les seuls qui me délectent véritablement, et que le mal que je fais ou que je vois arriver aux autres est pour moi le chemin le plus sûr d'arriver au bien. — Ainsi donc, de sang-froid vous trahiriez l'ami le plus fidèle, vous calomnieriez le parent le plus cher ? — Avec plus de plaisir que des individus qui ne me seraient liés par aucune chaîne, parce que le mal alors serait plus grand, et que plus il est capital, plus la sensation qui en résulte pour nous devient délicate et fine ; mais il y a de l'art, des principes, une sorte de théorie nécessaire dans la

science de la trahison, ainsi que dans celle de la calomnie, dont il est nécessaire de ne point s'écarter, si l'on veut recueillir en paix leurs fruits délicieux; trahir ou calomnier un homme, par exemple, pour en servir un autre, ne doit rien apporter de plus à la félicité du méchant; et s'il fait un heureux en immolant une victime, il se retrouve le soir absolument dans le même état que s'il n'eût point agi du tout, et n'a, d'après cela, nullement servi sa méchanceté; il faut donc que ses coups, dirigés avec une arme tranchante des deux côtés, portent également sur plusieurs individus sans jamais en favoriser aucun, et voilà les écueils de ces deux sciences, en voilà les difficultés et les principes dont en les pratiquant l'une et l'autre, je ne me suis écarté de la vie. Mais, dit Justine, comment avec de telles maximes ne vous dévorez-vous pas entre vous? — Parce que la solidité de notre association devient utile à sa conservation, et que, pour son maintien, nous préférons quelques sacrifices dont tous les moyens que nous avons ici de faire le mal, savent nous dédommager amplement. Ne t'imagines pas que nous nous chérissions beaucoup pour cela; nous nous voyons tous les jours de trop près

pour nous aimer ; mais nous sommes obligés d'être ensemble, et nous nous y maintenons par politiqne, à-peu-près comme les voleurs dont la sûreté de l'association n'a d'autres bases que le vice et la nécessité de l'exercer. Eh bien ! mon père, dit Justine, j'oserais répondre qu'au milieu de cette insigne dépravation, il vous serait impossible de ne pas encore respecter la vertu ? Je te proteste, mon enfant, dit le moine, que je la tîns toute ma vie dans le mépris le plus profond, que de mes jours je n'en exerçai le plus petit acte, et que mes plus souveraines jouissances ne consistèrent jamais que dans la multiplicité des outrages que je lui portais. Mais je bande, il faut que je finisse de foutre ; rapportes à mes yeux ce dos qui m'échauffait si puissamment tout-à-l'heure ; et le paillard, renconnant Justine en levrette, se remit à baiser la marque, qui semblait lui faire autant de plaisir ; de tems en tems il sentait et respirait les aisselles, ce qui paraissait être un des plus délicieux épisodes de ses sales lubricités ; quelquefois Honorine et sa compagne lui exposaient leurs cons bien ouverts ; et le paillard, toujours enconnant Justine, y fourait son nez et sa langue, jusqu'à ce qu'il eût obtenu, de

l'un

l'un ou de l'autre, un peu de sperme ou de pissat; mais rien n'avançait. Ce n'est pas tout cela qu'il me faut, dit Sylvestre; je comptais sur un vagin plein d'ordinaires, et je n'en ai pas. Honorine, voles m'en chercher un sur-le-champ au sérail; et, pendant que l'ordre s'exécute, le moine, déconnant Justine, se met à la gamahucher. Pisses-moi donc dans la bouche, petite putain, s'écrie-t-il; ne vois-tu donc pas bien que c'est ce que je te demande, depuis une heure? Justine obéit. On branlait fortement le moine; et peut-être allait-il décharger, lorsqu'Honorine rentra avec une femme de trente ans, dont la chemise ensanglantée annonçait à Sylvestre qu'elle était dans l'état desiré. Hypolite, c'était le nom de la sultane, est bientôt inventoriée; ce ne sont pas des règles, c'est une perte. Oh! foutre, dit le moine en feu, voilà bien ce qu'il me faut; je vais te foutre, putain, mais tu chieras... de la merde et des règles! oh! double-Dieu, quelle affreuse décharge je vais faire! Sylvestre enconne; bientôt son vit ressemble au bras d'un boucher; satisfait d'une part, il l'est bientôt de l'autre; on lui remplit les mains de merde, il s'en barbouille le visage; et, déconnant Hypo-

lite, il oblige Justine à sucer son vit plein de sang; il faut obéir : de la bouche de cette belle enfant, il se replonge bientôt dans sa matrice. Exposant alors sous ses yeux le con enluminé d'Hypolite, il le suce avec ardeur en foutant, pendant qu'Honorine place ses fesses à côté du vagin qui le délecte, et que son autre fille de garde le fouette à-tour-de-bras. La crise le saisit, il heurle comme un diable en la goûtant; et le vilain, ivre de luxure et d'infamie, s'endort enfin avec tranquillité.

Le lendemain Justine se trouva du souper; il s'agissait d'une réception. Les seules classes des Pucelles, des Vestales et des Sodomites, avaient fourni les douze superbes créatures qui avaient obtenu cet honneur. Dès en entrant Justine apperçut la récipiendaire. Voilà celle que la société vous donne pour camarade, mesdemoiselles, dit Severino en arrachant du buste de cette fille les voiles dont elle était couverte, et présentant à l'assemblée une jeune personne de quinze ans, de la figure la plus agréable et la plus intéressante. Ses beaux yeux, humides de pleurs, étaient l'image de son ame sensible; sa taille était souple et légère; sa peau d'une blancheur

éblouissante, les plus beaux cheveux du monde, et quelque chose de si séduisant dans l'ensemble, qu'il devenait impossible de la voir, sans se sentir inviolablement entraîné vers elle. On la nommait Octavie. Fille de la plus grande naissance, elle avait été enlevée dans sa voiture avec sa gouvernante, deux femmes-de-chambre et trois laquais, lorsqu'elle allait épouser à Paris l'un des plus grands seigneurs de France; sa suite avait été massacrée par les agens des moines de Sainte-Marie-des-Bois. On l'avait jetée dans un cabriolet, simplement escortée d'un homme à cheval et de la femme qui la présentait; puis on l'avait conduite dans cet effrayant repaire, sans qu'il lui eût été possible d'en savoir davantage.

Personne ne lui avait encore dit un mot; nos six libertins, en extase devant autant de charmes, n'avaient la force que de les admirer; l'empire de la beauté contraint naturellement au respect; le scélérat le plus corrompu lui rend, malgré son cœur, une espèce de culte qu'il n'enfreint jamais sans remords; mais des monstres tels que ceux dont il s'agit ici ne languissent pas long-tems sous de tels freins. Allons, sacre-Dieu, lui dit insolem-

ment le supérieur en l'attirant vers le fauteuil sur lequel il était assis, allons, faites-nous promptement voir si le reste de vos charmes répond à ceux que la nature a placé avec tant de profusion sur votre physionomie ; et, comme cette belle fille se troublait, comme elle rougissait et qu'elle cherchait à fuir, Severino la saisissant à travers le corps, comprends donc, petite garce, lui dit-il avec impudence, que tu n'es plus maîtresse ici, et que ton seul lot est la soumission ; allons, nue, et le libertin, à ces mots, lui glisse une main sous les jupes en la contenant de l'autre. Clément s'approche ; il relève jusqu'au-dessus des reins les vêtemens d'Octavie, et fait voir, au moyen de cette manœuvre, le cul le plus frais, le plus blanc, le plus arrondi qui, depuis bien long-tems, eût frappé les yeux de ces paillards ; tous s'approchent, tous entourent ce trône de volupté, tous le comblent d'éloges, tous se pressent pour le toucher et l'accabler de caresses, en convenant à l'unanimité qu'ils ne virent jamais rien d'aussi régulier, d'aussi beau, d'aussi parfaitement accompli.

Cependant la modeste Octavie, peu faite à de tels outrages, répand des larmes et se dé-

fend. Déshabillons donc, double Dieu, dit Antonin, peut-on juger une fille couverte de vêtemens? Il aide à Severino, tous y travaillent; l'un arrache un fichu, l'autre une jupe: Octavie ressemble à la jeune biche qu'entoure une meute de chiens; en un instant ses voluptueux attraits paraissent nus à tous les yeux. Il n'y eut sans doute jamais des grâces plus touchantes, jamais des formes plus heureuses. Oh! juste ciel! tant de beautés, tant de fraîcheur, tant d'innocence et de délicatesse devaient-elles devenir la proie de ces barbares! Octavie, honteuse, ne sait où fuir pour dérober ses charmes; en quelque coin qu'elle se réfugie, elle trouve des yeux libertins qui la dévorent, des mains brutales qui la souillent. Le cercle se forme; on la ramène au centre, et chaque moine a près de lui quatre femmes qui l'excitent en sens différens. Octavie se présente à chacun; Antonin n'a pas la force de résister; on le suçait, on lui branlait le cul; il tenait les fesses de Justine d'une main, le con d'une vestale de l'autre; il baise Octavie sur la bouche, quitte le con qu'il tient pour empoigner celui de la novice; le mouvement est si brutal, que la jeune personne jette un cri; Antonin redouble de violence,

et son foutre échappe malgré lui ; c'est une charmante femme de vingt ans qui l'avale.

Octavie passe à Jérôme : on lui piquait les fesses avec une aiguille ; deux jolies filles le branlaient, l'une par devant, l'autre par derrière, pendant qu'une quatrième, âgée de seize ans, lui petait dans la bouche. Que de blancheur et que de grâces ! dit-il en touchant Octavie ; ô divin enfant ! quel beau cul ! Il le compare un moment à celui qui lui pète au nez, l'un des plus délicieux du sérail. En vérité, dit-il, je suis incertain ; puis, imprimant sa bouche sur les attraits que ses yeux confrontent : Octavie, s'écrie-t-il, tu auras la pomme, il ne tient qu'à toi ; donne-moi le fruit précieux de cet arbre adoré de mon cœur ; oh ! oui, oui, chiez toutes deux, et j'assure à jamais le prix de la beauté à qui m'aura servi plutôt. Octavie, confondue, ne peut concevoir un tel ordre ; sa pudeur motive son refus ; l'autre souscrit, Jérôme bande, les fesses d'Octavie sont vigoureusement mordues, et la novice passe à d'autres outrages.

Ambroise enculait une pucelle de quinze ans, on lui chiait dans la bouche, il maniait deux culs ; Octavie l'approche, sans qu'il se dérange. Donne-moi ta langue, putain, lui

dit-il. Cette bouche, souillée d'horreurs, ose s'imprimer sur celle d'Hébé même. Oh! foutre, s'écrie-t-il, en mordant cette langue fraîche et voluptueuse, j'avais bien affaire que cette petite garce vînt ici pour me coûter du foutre; et le vilain l'élance, en jurant, dans le joli cul qu'il perfore.

Octavie vient au supérieur; il était assis sur les tetons d'une charmante fille de dix-huit ans, qui lui mordillait les reins, et dont il épilait le con, deux culs petaient devant son nez; la quatrième femme, âgée de dix-sept ans, et belle comme le jour, lui piquait les couilles, en lui branlant le vit. Le paillard saisit Octavie; vingt claques sur les fesses lui sont vigoureusement appliquées, et la tournée se poursuit.

C'est devant Sylvestre que la jeune débutante arrive. Cette fois, le libertin lêchait trois cons placés devant lui; la quatrième femme le suçait; le joli vagin d'Octavie s'élève au-dessus des trois que parcourt sa langue; et le moine, en fureur, laisse, en perdant son foutre, la sanglante impression de ses dents sur la motte à peine ombragée d'Octavie.

Clément sodomise une Agnès de douze ans,

que l'énormité de son vit fait pleurer ; on lui pince les fesses et l'on chie sur son nez. Oh ! foutre, s'écrie-t-il, que j'aime la vertu près du vice ! Il se précipite comme un furieux sur les jolies fesses qu'Octavie présente par son ordre. Chie, lui dit-il, ou je te mords. La tremblante Octavie voit bien que l'obéissance devient son seul lot ; mais sa profonde soumission ne lui sauve pas la peine dont elle est menacée ; et, malgré le plus bel étron, ses charmantes petites fesses sont mordues... pincées... mises en sang.

Allons, dit Severino, il est tems de passer à des choses plus sérieuses ; moi, qui n'ai point perdu de foutre, je vous avertis, messieurs, que je ne peux plus attendre. Il s'empare de cette infortunée, la couche à plat-ventre sur un sopha ; ne s'en rapportant pas encore suffisamment à ses forces, il appelle Clément à son aide ; Octavie pleure, et n'est pas écoutée ; le feu brille dans les regards du moine impudique : maître de la place, on dirait qu'il n'en considère les avenues que pour l'attaquer plus sûrement ; aucunes ruses, aucuns préparatifs ne s'employent ; cueillerait-il les roses avec tant de charmes, s'il en écartait les épines ? Ce sont les fesses de Jus-

tine que le paillard veut pour perspective. Par ce moyen, dit-il, je vais jouir des deux plus beaux culs de la salle. Quelqu'énorme disproportion qui se trouve entre la conquête et l'assaillant, celui-ci n'entreprend pas moins le combat; un cri perçant annonce la victoire; mais rien n'appitoie l'ennemi : plus la captive implore sa grace, plus on la presse avec vigueur; et la malheureuse a beau se débattre, elle est enculée jusqu'aux couilles. Jamais victoire ne fut plus difficile, dit le moine en se retirant; j'ai cru que, pour la première fois, j'allais échouer près du port. Ah! que d'étroit! que de chaleur! Sylvestre, poursuit le supérieur, n'es-tu pas régent de fonction? — Oui. — Tu marqueras Justine pour quatre cents coups de fouet; elle n'a pas peté quand je lui ai dit.

Il faut que je ramène Octavie au sexe que tu viens de souiller, dit Antonin, la saisissant dans la même posture; il est plus d'une brêche au rempart; et, s'approchant avec fierté, en un instant le pucelage est pris; de nouvelles clameurs se font entendre. Dieu soit loué, dit le malhonnête homme, j'aurais douté de mes succès sans les gémissemens de

la victime; mais mon triomphe est assuré, car voilà du sang et des pleurs.

En vérité, dit Clément, s'avançant le martinet au poing, je ne dérangerai pas cette noble attitude, elle favorise trop mes desirs. Deux filles contiennent Octavie; l'une d'elles, à califourchon sur ses reins, offre le plus beau derrière aux regards du flagellateur; l'autre, un peu de côté, le présente de même. Clément observe, il touche; la novice, effrayée, l'implore, et ne l'attendrit pas. Oh! sacre-Dieu, dit le moine exalté, que deux filles fouettent déjà, pendant qu'il considère l'autel où de pareils coups vont se porter; oh! mes amis, comment ne pas fouetter l'écolière qui nous montre un aussi beau cul! L'air retentit aussi-tôt du sifflement des cordes et du bruit sourd de leurs cinglons et sur l'un et sur l'autre cul; les cris d'Octavie s'y mêlent, les blasphêmes du moine y répondent; quelle scène pour ces libertins, livrés, au milieu de treize filles, à mille obscénités différentes! ils applaudissent, ils encouragent. Cependant la peau d'Octavie change de couleur, les teintes de l'incarnat le plus vif se joignent à l'éclat des lis; mais ce qui divertirait peut-être un instant l'Amour, si la

modération dirigeait le sacrifice, devient, à force de rigueur, un crime envers ses loix. Cette idée, qui n'échappe point à Clément, prête des forces à ses perfidies; plus la jeune élève se plaint, plus éclate la sévérité du maître; depuis le milieu des reins, jusqu'au bas des cuisses, tout est traité de la même manière; et c'est enfin sur les vestiges sanglans de ses barbares plaisirs, que deux filles lui font dégorger son foutre.

Je serai moins sauvage que cela, dit Jérôme en prenant la belle et s'adaptant à ses lèvres de corail; voilà le temple où je vais sacrifier, et dans cette bouche enchanteresse... Taisons-nous; c'est le reptile impur flétrissant une rose : la comparaison a tout peint.

Pour moi j'enconne, dit Sylvestre en levant en l'air les cuisses de la jeune fille et la fixant sur le croupion; je veux que ce vit mutin lui perce les entrailles; j'aime assez un pucelage à moitié pris; cet air de désordre m'amuse; je le préfère à des prémices. Deux jeunes cons s'offrent à ses baisers; il veut qu'ils pissent sur le nez de sa fouteuse, et qu'une petite fille de douze ans, sur ses reins, pique ses fesses d'une épingle, en se donnant sur lui des saccades qui concourent à ses mouvemens.

L'extase le saisit ; le vilain entre en fureur, et dépose au con-vierge de la plus belle et de la plus innocente des filles, le sperme le plus impur qu'on eut vu fermenter dans la brayette d'un moine.

Et moi j'encule, dit Ambroise ; mais là ; oui, c'est de-là, c'est dans la même posture que je vais la prendre ; qu'on m'entoure de culs, je vous supplie ; qu'on me fustige, et qu'on s'en rapporte à moi sur le dénouement ; hélas ! il est affreux. Le visage de la victime, que le coquin a bien à sa portée, est soufflété par lui, à l'instant de la crise, d'une si vigoureuse manière, que le sang coule des deux narines, et c'est presque évanouie qu'on retire l'enfant de ses mains.

On se met à table : jamais repas n'avait été plus gai ; jamais plus complètes orgies ; tout était nu au tour des moines ; on les branlait, on les baisait, on les suçait, on les chatouillait, on les pinçait, lorsque Severino, s'appercevant que les têtes allaient s'électriser outre mesure, et que le but proposé des plaisirs s'éloignerait peut-être au lieu de s'atteindre, proposa, pour tempérer l'ardeur dans laquelle il voyait tout le monde, d'engager Jérôme à raconter l'histoire de sa vie,

dont il avait promis le récit depuis si long-tems.

Je le veux bien, dit le moine, qui, près de la débutante, s'occupait, depuis un quart-d'heure, à la langotter; cela retardera l'effusion de mon sperme, dont je ne pourrais bientôt plus restraindre les écluses. Préparez-vous donc, mes amis, à entendre l'un des récits les plus obscènes, qui depuis bien long-tems ait souillé vos oreilles.

CHAPITRE XI.

Histoire de Jérôme.

Les premières actions de mon enfance annoncèrent, à ceux qui se connaissent en hommes, que je devais être un des plus grands scélérats qui eût encore existé sur le sol français. J'avais reçu de la nature des inclinations si perverses; cette nature âpre s'exprimait en moi d'une manière si contraire à tous les principes de la morale, qu'il fallait nécessairement établir, en me voyant, ou que j'étais un monstre né pour déshonorer cette mère

commune du genre humain, ou qu'elle avait eu quelque motif en me créant ainsi, puisque sa main seule avait inculqué dans moi le malheureux penchant aux vices infâmes dont je donnais journellement de si frappans exemples.

Nous sommes de Lyon; mon père y exerçait le commerce avec un succès assez grand pour nous laisser un jour une fortune plus que suffisante à notre existence, lorsque la mort vint l'enlever, pendant que j'étais encore au berceau. Ma mère, qui m'adorait, et qui prenait de mon éducation des soins inimaginables, m'éleva avec une sœur, née un an après moi, dans la même semaine de la mort de mon père : on la nommait Sophie; et quand elle eut atteint l'âge de treize ans, époque où je vais lui faire jouer un rôle sur la scène de mes aventures, on pouvait dire, avec vérité, que c'était la plus jolie fille de Lyon. Tant d'attraits ne tardèrent pas à me faire sentir que tous les prétendus freins de la nature s'évanouissent quand on bande, et qu'elle n'en connaît plus d'autres alors que ceux qui, réunissant les deux sexes, les invitent à jouir ensemble de tous les plaisirs de l'amour et de la débauche : ces derniers, plus piquans sur mon cœur que ceux d'un sentiment qui

ressemblait trop à une vertu pour que je l'adoptasse jamais, furent les seuls qui se firent entendre en moi; et j'avoue que dès que j'eus démêlé les grâces et les attraits de Sophie, ce fut son corps que je desirai, et nullement son cœur. C'est avec vérité que je puis dire n'avoir jamais connu ce sentiment factice de la délicatesse qui, rapportant tout au moral de la jouissance, paraît n'en admettre de vive que celle dont il fait les frais. J'ai joui de beaucoup d'objets dans ma vie; mais je puis certifier que pas un ne fut cher à mon cœur; il m'est même impossible de comprendre qu'on puisse aimer l'objet dont on jouit. Oh! combien cette jouissance serait triste pour moi, si quelqu'autre sentiment que le besoin de foutre en composait les élémens! Je n'ai jamais foutu de ma vie que pour insulter l'objet de ma luxure, et n'ai démêlé, dans cette action, d'autres charmes que l'outrage produit sur l'objet; je le desire avant la jouissance, je l'abhorre quand le foutre est à bas.

Ma mère élevait Sophie à la maison; et, comme je n'étais qu'externe à la pension où l'on m'éduquait, je passais presque toute ma journée avec cette charmante sœur; sa délicieuse physionomie, ses cheveux superbes,

sa taille enchanteresse, me firent brûler, ainsi que je viens de vous le confier, du desir de voir, le plutôt possible, quelle était la différence de son corps au mien, et d'admirer ces différences, en lui faisant observer celles que la nature devait également avoir placé dans moi. Ne sachant trop comment expliquer tout ce que je sentais à ma sœur, je me déterminai à la surprendre plutôt qu'à la séduire : il y avait, dans le premier de ces modes, une sorte de trahison qui me divertissait. Je fis donc, pendant un an, l'impossible pour parvenir, sans jamais pouvoir en venir à bout. Je sentis alors qu'il faudrait me résoudre à des demandes ; mais j'y voulais toujours la teinte de la trahison ; je n'eus jamais bandé sans cela. Voici donc comme je m'y pris. La chambre de Sophie était assez éloignée de celle de ma mère, pour me permettre d'y essayer une tentative ; et, prétextant une incommodité qui me mit dans le cas de me retirer de bonne heure, je fus lestement me cacher sous le lit du délicieux objet de mes desirs, avec la ferme résolution de me fourrer dedans aussi-tôt que je l'y sentirais établi. Je n'avais pas pensé à l'extrême frayeur qu'une telle démarche allait causer à Sophie. On rai-

sonne mal quand on bande bien : n'apperce-vant que mon seul objet, ce ne fut absolument que vers lui seul que se dirigèrent toutes mes actions. Sophie rentra ; je l'entendis qui priait Dieu. Je vous laisse à penser si je m'irritai de ces délais ; j'en maudissais l'objet avec autant de sincérité que je pourrais le faire aujourd'hui, où, plus éclairé sur ce chimérique Dieu, j'insulterais, je crois, celui que je verrais le prier de bon cœur.

Enfin, Sophie se couche : elle l'est à peine, que me voilà près de son chevet. Sophie s'évanouit ; je la presse sur mon sein ; et, plus occupé de l'examiner que de la secourir, j'ai le tems d'inventorier tous ses charmes avant que sa prudence puisse nuire à mes projets. Voilà donc ce qu'est une femme, dis-je en maniant la motte de Sophie ; eh ! qu'y a-t-il donc de beau là ? Ceci, continué-je en palpant les fesses, vaut infiniment mieux : mais rien n'est moins joli que ce devant ; et par quelle singulière contrariété la nature n'a-t-elle donc point enrichi de toutes ses grâces la partie du corps de la femme qui la différencie de nous ! car c'est-là, sans doute, ce que les hommes recherchent ; et que peut-on desirer où l'on ne trouve rien ! Est-ce cela qui

les flatte, poursuivé-je en maniant les plus jolis tetons ? Je ne devine pas trop ce que ces deux boules, aussi gauchement placées sur la poitrine, peuvent avoir de bien piquant. Toutes réflexions faites, je ne vois que cela, ajouté-je en maniant le cul, qui soit vraiment digne de notre hommage ; et, puisque nous en avons autant que les femmes, je ne comprends pas qu'il soit nécessaire de les rechercher avec autant de soin. Allons, c'est une chose très-ordinaire qu'une femme ; je suis fort aise de l'avoir parcourue sans enthousiasme... mon vit dresse pourtant en la considérant ; je sens que je m'amuserais de tout cela ; mais l'adorer comme on prétend que font les hommes... l'adorer... moi... Ma foi, non. Sophie, dis-je alors assez brusquement ; car, voilà le ton qu'on emploie avec les femmes, quand on sait les mettre à leur place ; réveilles-toi donc, Sophie ; es-tu folle d'avoir ainsi peur de moi ? Et comme elle reprenait ses sens : Ma sœur, continué-je, je ne viens point ici pour te faire du mal ; j'ai voulu regarder ton corps, je me suis satisfait : vois l'état où il me met ; appaise mes feux, quand je suis seul... tiens, regarde-moi, en deux tours de poignets... cela coule, et je suis tran-

quille. Mais, puisque nous voilà réunis, évite-moi cette peine, Sophie; il me semble que j'aurai plus de plaisir quand ta main fera la besogne; et, sans autre forme de procès, je place mon vit entre ses doigts; Sophie le serre, elle m'embrasse. Oh! mon ami, me dit-elle, il est inutile de te le cacher, il y a long-tems que je combine, comme toi, la différence qui peut exister dans les sexes, et j'avais, sans oser te le dire, la plus grande envie de t'examiner; la pudeur m'en a empêché; ma mère ne cesse de me recommander d'être sage... vertueuse... modeste; et, pour établir toutes ces vertus dans mon ame, elle vient de me mettre entre les mains du vicaire de la paroisse, homme dur... revêche, qui ne me parle jamais que de l'amour de Dieu, et de la retenue qui convient aux filles; et d'après de tels sermons, mon ami, si tu n'avais pas fait les avances, je n'aurais osé te parler de rien. Sophie, dis-je alors à ma sœur, en m'établissant dans son lit, chair contre chair, je ne suis ni beaucoup plus âgé, ni beaucoup plus instruit que toi; mais la nature m'en a dit assez, pour me convaincre que tous les cultes, tous les mystères religieux ne sont que d'exécrables absurdités. Vas, mon ange, il

n'y a d'autres Dieux que le plaisir ; c'est à ses seuls autels que nous devons sacrifier. — Crois-tu, Jérôme ? — Oh ! oui, oui, c'est mon cœur qui me le dit, et c'est mon cœur qui te l'assure. — Mais, comment faut-il s'y prendre pour connaître ce plaisir ? — Se branler, tu le vois ; quand on a bien secoué cela, il en sort une liqueur blanche, qui nous fait pâmer d'aise ; à peine a-t-on fini, que l'on voudrait recommencer... Mais, pour toi, dès que tu n'as rien, je ne vois pas trop comment il faudrait s'y prendre. Tiens, Jérôme, répondit ma sœur, en plaçant une de mes mains sur son clitoris ; la nature m'a parlé comme à toi, et si tu veux chatouiller cette petite crète que tu vois se durcir et s'élever sous tes doigts ; si, dis-je, tu veux la remuer légèrement, pendant que je secouerai ce que tu me fais empoigner ; ou je me trompe fort, mon ami, ou nous aurons du plaisir tous deux.

A peine eus-je fait ce que desirait ma sœur, que je la vis s'étendre... soupirer, et la petite friponne m'inonda les doigts ; je me pressai de répondre à cet élan de volupté, et me courbant sur elle en baisant sa bouche, et me branlant moi-même, je la payai de la même monnoie. Ses cuisses, sa motte furent inondés

de cette liqueur enchanteresse, dont l'écoulement me faisait goûter d'aussi doux plaisirs. Nous éprouvâmes après, cet instant de stupidité, suite nécessaire des crises libidineuses, qui prouve par sa langueur à quel puissant degré l'ame vient d'être fortement émue, et le besoin qu'elle a de repos. Mais, à l'âge que nous avions alors, les desirs sont bientôt rallumés. O Sophie! dis-je à ma sœur, je crois que nous sommes encore bien ignorans; sois sûre que ce n'est pas ainsi qu'il faut goûter ce plaisir; nous oublions quelques circonstances apparemment méconnues de nous. Il faut être l'un sur l'autre, et puisque tu es creuse, et que quelque chose s'alonge dans moi, il faut absolument que ce qui s'élève, entre dans ce qui est profond; il faut que tous deux s'agitent pendant cette jonction, et voilà, sois-en bien certaine, tout le mécanisme de la volupté. Je le crois comme toi, mon ami, me dit ma sœur; mais j'ignore où est ce trou dans lequel il faut que tu pénètres. Si je ne me trompe, si je suis les inspirations que la nature me donne, ce doit être celui-là, répondis-je, en enfonçant un de mes doigts dans le trou du cul de Sophie. Eh bien! essaie, dit ma sœur, je te laisserai faire si je n'en éprouve

pas une trop grande douleur ; à peine ai-je le consentement de Sophie, que je l'établis sur le ventre au bord de son lit ; et bien maître de son derrière, me voilà promptement aux prises. Comme je n'étais pas encore extrêmement bien pourvu, le déchirement fut médiocre ; et Sophie qui brûlait d'envie d'en venir au fait, se prêta avec tant de soumission qu'elle fut bientôt enculée. Oh ! que j'ai souffert, me dit-elle, quand l'opération fut finie. Bon, répondis-je, c'est parce que c'est la première fois, je parirais bien qu'à la seconde tu n'éprouverais plus que du plaisir. Eh bien ! recommences, mon ami, je suis décidée à tout. Je la rencule, mon foutre coule, et Sophie décharge à son tour. Je ne sais si nous nous sommes trompés, dit ma sœur, je ne le puis croire à l'extrême plaisir que j'ai eu... Qu'en penses-tu Jérôme ? Mais ici la tête commençait à se démonter ; il n'y avait aucun amour dans mon fait, le desir purement physique de jouir de ma sœur était le seul mouvement qui m'eût agité ; et ce desir venait d'être cruellement refroidi par la jouissance. Il n'y avait plus d'enthousiasme dans l'examen que je faisais du corps de Sophie ; faut-il l'avouer ? Ces appas qui venaient de m'enflammer, ne

m'inspiraient plus que du dégoût? je répondis donc froidement à ma petite putain, que je n'imaginais pas que nous nous fussions trompés; et que n'ayant suivi l'un et l'autre que les inspirations de la nature, il était impossible qu'elle eût voulu nous égarer; que je croyais, au reste, qu'il était prudent de nous quitter; qu'un plus long séjour dans sa chambre nous compromettrait sûrement, et que j'allais me remettre au lit; Sophie voulait me retenir; tu me laisses en feu, me dit-elle, je serai contrainte à m'appaiser seule. O Jérôme! ne m'abandonnes point encore; mais l'inconstant Jérôme avait déchargé trois fois, et quelque jolie que fût sa chère sœur, il lui fallait absolument un peu de repos, pour que l'illusion pût renaître.

L'engagement que j'ai pris de développer ici les plus secrets replis de mon cœur, ne me permet pas de vous taire mes réflexions: si-tot que je me vis seul, elles ne furent pas à l'avantage de l'objet qui venait d'éteindre mes feux. Plus de prestige, le charme était dissipé, et Sophie ne m'excitant plus, m'irritait dans un autre sens; je rebandais, mais ce n'était plus pour fêter ses charmes, c'était pour les flétrir; je dégradais Sophie dans mon imagination; et

passant insensiblement du mépris à la haine, j'en étais au point de lui desirer du mal ; je suis fâché de ne lui avoir pas cherché querelle, me disais-je, désespéré de ne l'avoir pas battue ; il doit y avoir du plaisir à battre une femme quand on en a joui... mais je puis me dédommager de cette retenue... je puis lui faire de la peine ; je n'ai qu'à divulguer sa conduite, elle sera perdue de réputation ; ne pouvant jamais se marier, elle deviendra sans doute extrêmement malheureuse ; et cette affreuse idée, faut-il le dire, fit aussi-tôt jaillir mon foutre avec mille fois plus de volupté, que lorsqu'il s'écoulait dans le cul de Sophie.

Rempli de cet affreux projet, j'évitai ma sœur le lendemain, et fus confier toute mon aventure à un jeune cousin-germain, plus âgé que moi de deux ans, de la plus jolie figure du monde, et qui, pour me prouver l'effet de ma confidence, me fit à l'instant palper un vit très-dur et très-gros. Tu ne me dis rien que je n'aie éprouvé, me dit Alexandre, j'ai, comme toi, foutu ma sœur, et comme toi, je déteste aujourd'hui l'objet de mes luxures ; vas, mon ami, ce sentiment est bien naturel : il est impossible d'aimer ce que l'on a foutu ; veux-tu me croire : mêlons nos jouissances et

nos haines ; la plus grande marque de mépris que l'on puisse donner à une femme, est de la prostituer à un autre ; je te livre Henriette, elle est ta cousine-germaine, elle a quinze ans, tu sais comme elle est belle, fais-en ce que tu voudras, je ne te demande que ta sœur en retour ; et quand nous serons tous deux bien las de ces putains, nous aviserons aux moyens de leur faire pleurer long-tems leur coupable abandon et leur imbécille complaisance. Cette délicieuse coalition m'enchanta ; je saisis le vit de mon cousin, je le branle. Non, non, tourne-toi, me dit Alexandre, il faut que je te traite comme tu as traité ta sœur ; je présente les fesses, et me voilà foutu. Mon ami, me dit Alexandre, dès qu'il m'eut déchargé dans le derrière, voilà comme il faut agir avec les hommes ; mais, si tu t'en es tenu là avec ma cousine, assurément tu ne lui as pas fait tout ce que tu aurais pu lui faire ; non pas que cette manière de jouir d'une femme ne soit assurément la plus lubrique et par conséquent la meilleure ; mais il en est une autre, et tu dois la connaître : mets-moi promptement aux prises avec ta sœur, et je perfectionnerai les leçons dont il me semble

que tu ne lui as donné que les premiers élémens.

Je savais que ma mère devait aller bientôt à une foire célèbre; qu'elle laisserait pendant son voyage, Sophie sous la garde d'une gouvernante facile à séduire ; je prévins Alexandre de faire tout ce qui dépendrait de lui pour pouvoir disposer de sa sœur à la même époque. Il réussit: Henriette parut avec son frère, et Micheline, notre duegne, consentit à nous laisser goûter tous quatre, pourvu qu'à notre retour nous ne révélions pas qu'elle allait passer l'après-midi chez son amant.

Si mon cousin était l'un des plus beaux garçons qu'il fût possible de voir, Henriette, sa sœur, âgée, comme je vous l'ai dit, de quinze ans, pouvait également passer pour l'une des plus jolies filles de Lyon ; elle était blonde, d'une blancheur éblouissante, la couleur de la rose embéllissait son teint, les plus belles dents ornaient sa bouche, et sa taille souple et flexible était déjà fort an-dessus de son âge.

A peine avais-je parlé à Sophie, je l'évitais depuis que j'en avais joui ; une fois déterminé, je lui déclarai que mon intention était qu'elle fît avec mon cousin tout ce qu'elle avait fait

avec moi ; cette belle fille, continuai-je en montrant Henriette, sera le prix de votre obéissance ; jugez donc le chagrin que me feraient éprouver vos refus. Mais, mon ami, dit Henriette à son frère, vous ne m'avez point parlé de cet arrangement, je ne serais point venue si je l'eusse su. Allons donc, Henriette, tu veux faire la prude, dit Alexandre avec humeur : quelle différence y a-t-il entre mon cousin et moi? Et pourquoi ferais-tu des difficultés pour lui accorder ce que j'ai reçu ? Ces demoiselles n'en feront point, dis-je, en lâchant moi-même le cordon des jupes de Sophie ; tiens, mon ami, reçois ma sœur de ma main, livres-moi la tienne, et ne nous occupons plus que de plaisirs ; des larmes coulèrent des yeux de nos deux novices ; elles s'approchent, elles s'embrassent ; mais Alexandre et moi les ayant assuré qu'il ne s'agit point ici de scènes de larmes, que c'est du foutre et non pas des pleurs qu'il nous faut, nous les déshabillons à l'instant, et nous nous les cédons mutuellement. Dieu! comme Henriette était belle ! quelle peau ! quel embonpoint ! quelles ravissantes proportions ? Je ne concevais plus comment on pouvait bander pour Sophie, après avoir vu ma cousine ; j'étais dans le dé-

lire, et certes, Alexandre n'était pas moins enthousiasmé que moi en parcourant les beautés de ma sœur ; il la baisait, il la maniait par-tout, et la pauvre Sophie jetant des yeux humides sur moi, semblait me reprocher ma perfidie. Henriette se conduisait de même; il était facile de voir que ces deux charmantes créatures n'avaient écouté que la voix du plaisir, en se livrant à leurs amoureux respectifs; mais que la pudeur combattait violemment en elles la prostitution à laquelle on les forçait.

Allons, trève de pleurs, de regrets et de cérémonies, dit Alexandre; mettons-nous à l'ouvrage, et tâchons que la plus lascive volupté préside aux jeux que nous allons célébrer tous quatre. Assurément ses vœux furent remplis, et rien d'aussi luxurieux que les orgies où nous nous livrâmes. Mon cousin foutit ma sœur deux fois en con et trois en cul. Il redressa mes idées sur la jouissance des femmes : j'essayai; et l'épreuve ne servit qu'à me convaincre que, si la nature avait placé là l'autel de la génération, elle n'y avait pas réuni ceux du plaisir. M'appesantissant peu sur l'inconséquence, je ne pensai qu'à la venger par un hommage constant au

Dieu que j'ai toujours servi, et que j'invoquerai sans cesse jusqu'au dernier jour de ma vie. Henriette fut donc beaucoup plus sodomisée qu'enconnée ; et j'assurai mon instituteur, que si, comme il le disait, l'espèce humaine ne se reproduisait que par le con, il fallait donc que la nature n'eût pas grand besoin de production, puisqu'elle affectait à ce travail celui de ses deux temples, dont le mérite était si médiocre.

Après nos inconstans hommages, Alexandre et moi revînmes à nos premiers plaisirs. Il jouit de sa sœur devant moi ; j'enculai la mienne à ses yeux ; nous nous fîmes branler ; nous nous sodomisâmes ; nous nous liâmes tous les quatre ; nous nous gamahuchâmes ; Alexandre m'apprit mille épisodes voluptueux, que j'étais trop jeune pour savoir encore, et nous finîmes par un repas splendide. Nos jeunes maîtresses, parfaitement remises, et maintenant très-apprivoisées, se livrèrent aux plaisirs de la bonne chère avec autant de délices qu'à ceux de la luxure, et nous ne nous quittâmes qu'avec les plus certaines promesses de recommencer bientôt. Nous tînmes si bien parole, et si souvent, que le ventre de nos donzelles gonfla. Malgré mes

précautions et mes infidélités en faveur du cul de ma cousine, il fut démontré que l'enfant dont Henriette accoucha, m'appertenait : c'était une fille, à laquelle vous verrez jouer un rôle dans le cours de cette histoire. Ce double accident, que nous ne parvînmes à cacher qu'avec infiniment d'art, acheva de nous refroidir sur nos princesses. Eh bien! me dit Alexandre, quelques mois après, penses-tu toujours de même sur le compte de ta sœur? C'est plus cruellement que jamais, répondis-je, que je conçois le ferme projet de me venger de l'illusion où ses attraits ont pu me jeter; je la vois comme un monstre en horreur à mes yeux; mais, si tu l'aimes, cela va me retenir? Qui! moi, dit Alexandre, moi, chérir une femme, après l'avoir foutue! ne t'ai-je donc pas dévoilé mon cœur? sois sûr qu'il ressemble au tien; convaincs-toi bien que ces deux filles sont maintenant abhorrées par moi, et que, si tu le veux, nous ne nous occuperons que de les perdre. Faisons-en le serment, répondis-je, et que rien ne l'enfreigne jamais. Il est fait, me dit Alexandre; mais quel moyen allons-nous employer? Le mien est sûr, dis-je; laisse-toi surprendre avec ma sœur par ma mère; je connais sa

sévérité, elle deviendra furieuse, et Sophie est perdue. — Comment, perdue ? — Elle la mettra au couvent. — La belle punition ! oh ! je veux mieux que cela pour Henriette. — Et, jusqu'où veux-tu porter ta rage ! — Je veux qu'elle soit déshonorée, flétrie, ruinée sans ressource ; je veux qu'elle mandie son pain à ma porte, et jouir du plaisir de lui en refuser. Bon ! dis-je à mon ami ; en ce cas, j'avais bien raison de penser que je l'emporterais sur toi... Mais, silence, je ne puis rien expliquer maintenant ; convenons d'agir chacun de notre côté, et nous nous rendrons compte de nos opérations ; celui des deux qui l'emportera recevra de l'autre une discrétion, le veux-tu ? J'accepte, me dit Alexandre ; mais il faut en jouir de nouveau, avant que de les travailler ; et comme ma mère était encore absente, nous arrangeâmes la dernière entrevue où s'était passé la première. Nous nous livrâmes cette fois à bien plus de libertinage, que nous ne l'avions fait jusqu'alors, et nous finîmes par insulter grièvement les anciennes idoles de nos cultes. Nous les liâmes ventre contre ventre, et les fustigeâmes toutes deux près d'un quart-d'heure en cette posture ; nous les souffletâmes, nous leur imposâmes des péni-

tences; en un mot, nous les avilîmes, au point de leur cracher au visage et de leur chier sur la gorge, de leur pisser dans la bouche et dans le con, tout en les accablant d'injures et de sarcasmes. Elles pleurèrent, nous en rîmes; nous ne voulûmes pas qu'elles mangeassent avec nous cette fois; elles nous servirent nues; et, les ayant fait r'habiller, nous prîmes congé d'elles, à grands coups de pieds au cul. Ah! combien les femmes deviendraient plus modestes, si elles pouvaient sentir dans quelle dépendance leur libertinage les met (1).

Comme nous nous étions promis d'agir chacun de notre côté, sans nous rien dire, je perdis Alexandre de vue pendant près de six semaines, et profitai de cet intervalle pour dresser contre l'infortunée Sophie les batteries dont vous allez voir les effets. Ma sœur, naturellement très-ardente, céda avec autant de facilité aux instigations d'un autre de mes amis, qu'elle s'était rendue à mon cousin, et ce fut avec cet ami que je la fis surprendre. Je ne vous peins point la fureur de ma mère, elle fut

---

(1) Qu'on ne vienne donc plus nous dire que cet ouvrage est immoral, dès qu'il sert de preuve à cette assertion.

extrême. Préviens cette sévérité, dis-je à Sophie; hâtes-toi, tu es enfermée, si tu ne la devances; débarrasses-toi de ce monstre; oses attenter aux jours de cet incommode argus, je t'en fournirai les moyens. Sophie, troublée, hésite, et finit par céder. Je prépare la fatale boisson; ma sœur la fait prendre à sa mère, elle expire. Oh! juste ciel, m'écriai-je alors en accourant avec le plus grand bruit... ma mère, que vous arrive-t-il?... C'est Sophie... c'est ce monstre que votre juste indignation menaça, et qui se venge de vos équitables rigueurs; je veux qu'elle porte la peine de son crime... il m'est connu, il m'est dévoilé. Qu'on arrête Sophie; qu'on s'assure de ce lâche instrument d'un parricide affreux; il faut qu'elle périsse, il faut du sang aux mânes de ma mère. Et, en disant cela, je dépose, aux mains d'un commissaire accouru, le poison trouvé dans la chambre de ma sœur, et enveloppé dans son propre linge. Peut-il y avoir du doute maintenant, monsieur, continué-je en m'adressant à l'homme de justice? le crime n'est-il pas avéré? Il est affreux pour moi de dénoncer ma sœur; mais je préfère sa mort à son déshonneur, et ne balance point entre la cessation de son existence et les suites

dangereuses de l'impunité. Faites votre devoir, monsieur ; je serai le plus malheureux des hommes, mais je n'aurai pas au moins à me reprocher le crime de ce monstre. Sophie, confondue, me lance d'affreux regards... elle veut parler; la rage, la douleur et le désespoir rendent ses efforts inutiles; elle s'évanouit, on l'emporte... La procédure eut son cours; je parus, j'appuyai, je démontrai mes déclarations. Sophie voulut récriminer, m'indiquer comme auteur de ce fatal projet. Ma mère, qui respirait encore, prit ma défense, et devint elle-même l'accusatrice de Sophie; elle dévoile sa conduite; en faut-il davantage pour éclairer l'opinion des juges? Sophie est condamnée. Je vole chez Alexandre; eh bien! lui dis-je, où en es-tu? — Vous allez le voir, monsieur l'homme de bien, me répond Alexandre; n'avez-vous pas entendu parler d'une fille qui doit être pendue ce soir, pour avoir voulu empoisonner sa mère? — Oui; mais cette fille est ma sœur; c'est celle dont tu as joui, et ces complots sont mon ouvrage. — Tu te trompes, Jérôme, c'est la mienne. — Scélérat, dis-je en sautant au cou de mon ami, je vois que, sans nous rien dire, nous avons agi par les mêmes moyens;

est-il rien au monde qui prouve mieux combien nous sommes faits l'un pour l'autre?... Volons; la foule s'assemble; nos sœurs vont arriver aux pieds de l'échafaud; allons jouir de leurs derniers instans. Nous louons une croisée; à peine y sommes-nous, que nos victimes s'approchent. O Thémis! m'écrié-je, que tu es aimable de servir ainsi nos passions. Alexandre bandait, je le branle; il me rend le même service; et nos lunettes, braquées sur le cou pris de nos deux putains, nous nous arrosons mutuellement les cuisses de foutre, au même instant où les tristes jouets de notre scélératesse expirent par nos soins de la plus cruelle des morts. Voilà, me dit Alexandre, de véritables plaisirs; je n'en connais pas au monde de plus vifs. Oui, dis-je. Ah! si pourtant il en faut de tels à notre âge, qu'inventerons-nous donc, quand les passions éteintes rendront les stimulans plus nécessaires? Ce que nous pourrons, me dit Alexandre; mais, dans l'incertain espoir d'exister, n'ayons pas la folie de ménager nos plaisirs, ce serait une extravagance. Et ta mère vit-elle, demandé-je à mon cousin? —Non. —Eh bien, dis-je, tu es donc moins heureux que moi; la mienne respire, et je vais la finir.

J'y cours, j'exécute; c'est de mes propres mains que j'achève le crime. Et ce double forfait me fit passer la nuit dans une océan de lubricités solitaires, mille fois supérieures à celles que le libertinage se permet au sein des plus doux objets de son culte.

Notre commerce ayant assez mal tourné dans les dernières années de la vie de ma mère, je résolus de réaliser le peu que j'avais: ce fut l'affaire de trois à quatre ans pour me mettre absolument en règle. Je me déterminai ensuite à voyager; je laissai en pension la fille que j'avais eu de ma cousine, avec l'intention de la sacrifier un jour à mes plaisirs, et je partis. L'éducation que j'avais reçue me mettant à même de prendre le métier d'instituteur, quoique bien jeune encore, j'entrai à Dijon avec cette qualité près du fils et de la fille d'un conseiller au parlement.

La profession que j'embrassais flattait beaucoup ma lubricité; je ne voyais déjà pour moi que des victimes de cette passion dans les sujets qui m'allaient être donnés. Oh! quelles délices, me disais-je, d'abuser, comme je vais le faire, et de la confiance des parens, et de la crédulité des élèves! Quelle pâtnre pour ce sentiment interne de méchanceté qui me

dévore,

dévore, et qui me porte à me venger de la plus cruelle manière des faveurs que je dérobe ou que j'obtiens volontairement. Pressons-nous d'endosser le manteau de la philosophie ; il sera bientôt pour moi celui de tous les vices. Et c'était à vingt ans que je raisonnais ainsi.

Moldane, était le nom du robin chez lequel je me présentais : il ne tarda pas à me donner toute sa confiance. Il s'agissait d'élever ensemble un jeune homme de quinze ans, qui se nommait Sulpice, et la sœur de ce jeune homme, nommée Joséphine, qui n'avait encore que treize ans. C'est sans exagération que je puis vous assurer, mes amis, n'avoir vu de mes jours rien d'aussi joli que ces enfans. D'abord la gouvernante de Joséphine présidait aux leçons ; peu après, cette précaution parut inutile, et les deux charmans objets de mes ardens desirs me furent abandonnés sans réserve.

Le jeune Sulpice, que j'étudiais avec attention, me laissa bientôt appercevoir deux côtés faibles en lui ; d'abord un tempérament de feu, secondement, un amour excessif pour sa sœur. Bon, me dis-je, dès que j'eus découvert ces deux points, me voilà bientôt sûr du

succès. O doux jeune homme! j'avais envie d'allumer en toi le flambeau des passions, et ton aimable naïveté me découvre aussi-tôt la mêche.

Dès le commencement du second mois de mon séjour chez monsieur de Moldane, je préparai mes premières attaques : un baiser sur la bouche, une main dans la culotte décidèrent aussi-tôt mon triomphe. Sulpice bandait comme un lutin, et au quatrième mouvement de mes doigts, le fripon m'arrosa de foutre; je retourne aussi-tôt la médaille. Dieu! quel cul! c'était celui de l'amour même; que de blancheur... quel étroit... que de fermeté! je le dévore de caresses, et me remets à sucer son charmant petit vit, afin de lui rendre les forces nécessaires à soutenir de nouvelles attaques. Sulpice rebande; je le couche à plat-ventre, j'humecte avec ma bouche le trou que je veux enfiler; et dans trois tours de reins, me voilà dans son cul : quelques contorsions m'apprennent mon triomphe, et des flots de semence, élancés au fond du derrière de mon charmant élève, le couronnent bientôt. Incroyablement électrisé par les ardens baisers dont je couvre, en foutant, la bouche fraîche et délicieuse de mon joli bardache,

par le sperme dont il m'arrose les mains à toutes minutes, je redouble, et, quatre fois de suite, mon vigoureux engin laisse au fond de son cul les preuves non équivoques de ma passion pour lui. Qui le croirait! et quelles incroyables dispositions! à l'exemple de l'écolier de Pergame, Sulpice se plaint de ma faiblesse. Eh quoi! dit-il, nous en restons-là? Pour le moment, répondis-je; mais tranquillises-toi, mon amour, je vais t'excéder cette nuit. Nous couchons dans la même chambre, personne ne nous surveille; qu'un même lit nous reçoive tous deux; et là, je te donnerai, j'espère, des preuves de ma vigueur, dont il sera difficile que tu te plaignes.

Elle arrive cette nuit desirée; mais, ô Sulpice! j'avais déjà joui de toi, le bandeau s'arrachait, et je vous ai suffisamment dévoilé mon caractère, pour vous faire comprendre qu'avec la chûte de l'illusion s'allumait dans mon cœur un nouveau genre de desir que la méchanceté seule pouvait assouvir. Je fis des efforts de vigueur; Sulpice fut foutu dix coups; il me le rendit cinq, m'arrosa sept autres fois et la bouche et le ventre de son voluptueux sperme, et me laissa le lendemain

matin dans des sentimens qui n'avaient pas, il s'en faut, sa félicité pour objet.

Cependant la prudence suspendait encore mes desseins ; je ne possédais que la moitié de ma conquête ; et, pour y joindre Josephine, j'avais besoin d'employer Sulpice. Quelques jours après nos orgies, je lui parlai de ses affaires de cœur. Hélas! me répondit-il, je desire infiniment la jouissance de cette charmante fille ; mais la timidité m'enchaîne, et je n'ose lui rien témoigner. Cette timidité, répondis-je, n'est qu'un enfantillage ; il n'y a pas plus de mal à desirer la jouissance de votre sœur que celle d'un autre femme : au contraire, il y en a moins, sans doute ; plus nous avons de liens avec un objet, plus nous devons le soumettre à nos passions ; il n'est de sacré dans le monde que leur organe ; il n'est de crime qu'à leur résister. Je suis persuadé que votre sœur est pénétrée pour vous des mêmes sentimens dont vous brûlez pour elle ; déclarez hardiment les vôtres, et vous la verrez y répondre : mais il faut précipiter l'aventure ; ce n'est qu'ainsi que l'on réussit : qui ménage une femme, la manque ; qui la brusque, est sûr de la vaincre : gardez-vous bien de leur donner jamais le

tems de la réflexion. Je ne crains pour vous qu'une chose, c'est l'amour : quand on lui ressemble aussi bien, il est facile de l'imiter. Vous êtes un homme perdu, si vous vous amusez à la métaphysique. Souvenez-vous qu'une femme n'est pas faite pour être aimée; ce n'est pas avec autant de défauts qu'elle aurait le droit d'y prétendre : uniquement créée pour nos plaisirs, ce n'est que pour y satisfaire qu'elle respire. Voilà le seul rapport sous lequel vous deviez envisager votre sœur : foutez-là donc, je vous y exhorte, et vous proteste de vous aider en tout ce qui dépendra de moi : plus de retenue, plus d'enfance; la vertu perd un joli homme; le vice seul l'embellit et lui sert.

Sulpice, enhardi par mes conseils, me promit de travailler sérieusement; dès le même jour, je lui en fis naître l'occasion; j'appris bientôt que rien n'avait été plus heureux que ses premières tentatives, mais que, toujours timide, il n'en avait pas su profiter. On l'aimait, c'est tout ce qu'il avait su, et quelques baisers sur la bouche en avaient été l'heureux sceau. Je grondai vivement Sulpice de son impardonnable nonchalance. Mon ami, me dit-il, j'irais plus vîte avec un individu de

mon sexe ; mais ces maudits jupons m'en imposent. Apprécies-les donc mieux, mon enfant, dis-je à ce charmant jeune homme ; cet emblême d'un sexe faux, faible et méprisable, n'est fait que pour constater encore mieux l'avilissement dans lequel tout honnête homme doit le tenir. Trousse ces jupons qui t'effarouchent, et quand tu auras joui, tu apprécieras mieux ce qu'ils cachent ; mais ne te trompes pas, continué-je, envieux de me conserver les roses sodomites du délicieux cul que je supposais à Joséphine, souviens-toi que c'est entre les cuisses et non pas dans les fesses que la nature a placé le temple où l'hommage d'un homme doit être présenté chez les femmes ; tu éprouveras d'abord un peu de résistance ; qu'elle ne serve qu'à t'enflammer mieux ; pousses, presses, déchires, et tu triompheras bientôt. Le lendemain j'appris, avec une véritable satisfaction, que l'opération était faite, et que dans les jolis bras de son frère la plus belle des filles venait enfin d'être mise au rang des femmes. Sulpice, loin d'éprouver cette satiété dont les effets étaient si violens dans moi, n'était devenu par la jouissance que mille fois plus amoureux ; et comme la jalousie me parut s'en mêler, je vis qu'il ne me

restait plus d'autre moyen pour atteindre au but que celui de la ruse et de la perfidie ; je me pressai ; mon élève pouvait recevoir de son imagination les conseils d'une jouissance dont je voulais cueillir les prémices, et je ne lui aurais jamais pardonné : les rendez-vous avaient lieu dans un cabinet assez près de ma chambre pour qu'au moyen d'une ouverture pratiquée dans la cloison j'en pusse discerner les détails ; je me gardai bien de prévenir Sulpice ; il se serait peut-être composé, et je voulais prendre la nature sur le fait. Quelle ardeur ! quel tempérammment d'une part ! que de grâces ! que de fraîcheur ! que de beautés de l'autre ! Oh ! Michel-Ange, tels auraient dû être tes modèles, quand ton pinceau savant nous peignit l'Amour et Psyché. Vous jugez de ma situation ; je n'ai pas besoin de vous la détailler. Ce n'était pas à mon âge que l'on pouvait voir un tel spectacle de sang-froid ; mon vit était dans un tel état, qu'il frappait seul contre la cloison, comme pour marquer le désespoir où le mettaient les digues qu'on opposait à ses desirs : ne voulant pas le laisser languir long-tems, je guète dès le lendemain le moment le plus chaud d'une séance qui se renouvelait tous les jours ; j'entre

précipitamment : Joséphine, dis-je à ma jeune élève presqu'évanouie de frayeur, voilà une conduite qui vous perd; il est de mon devoir d'en prévenir vos parens, et je le fais à l'instant même, si vous ne consentez l'un et l'autre à me mettre en tiers dans vos plaisirs. Méchant homme, me dit en courroux le pauvre Sulpice, tenant à la main son vit tout inondé du sperme dont il venait de faire jaillir les flots dans le con-vierge de sa jolie maîtresse, n'as-tu donc pas toi-même ourdi les pièges où tu veux nous prendre aujourd'hui? ce qui se passe n'est-il pas le résultat de tes perfides séductions? Ah! dis-je effrontément, je vous défie de le prouver; je serais indigne de la confiance de vos parens, si j'avais jamais pu vous donner de tels conseils. — Mais n'en es-tu pas indigne à-présent, rien que par les propositions que tu nous fais? — Sulpice, que j'aie des torts ou non, ceux que je découvre ici n'en sont pas moins réels, et l'extrême différence qui se trouve entre ceux que vous me prêtez et les vôtres, c'est que les faits constateront ceux dont vous vous souillez, et que jamais vous ne pourrez prouver les miens. Mais, croyez-moi, terminons une digression qui s'arrange mal avec la violence des desirs

que votre tête-à-tête vient d'allumer en moi; donnons-nous tous également des torts, et nous n'aurons plus rien à nous reprocher. Vous voyez quels sont mes droits; je vous surprends, je serai cru; vous ne pouvez alléguer que des mots, j'aurai des faits à présenter, et sans attendre la réponse de Sulpice, je commence à m'emparer de Joséphine, qui, après quelques résistances vaincues par mes menaces, m'abandonne son charmant petit cul, et c'est en vérité tout ce que j'en veux. J'étends cette jolie petite fille sur le corps nu de son frère, qui, la saisissant dans ses bras, lui introduit son petit engin dans le con, et glissant le mien dans le cul de la pucelle parfaitement présenté par l'attitude, je lui cause des douleurs si violentes, qu'elle oublie le plaisir où veut la plonger son amant; elle n'y tient pas, je la déchire; elle se retourne, et de la secousse fait sortir mon engin du gîte; elle saignait, rien ne m'épouvante; ce n'est pas un vit comme le mien que la commisération désarme; je la reprends au vol, je la refixe sur l'outil de Sulpice toujours prêt à la renclouer; je lui redarde mon vit au derrière; ma main, cette fois, fixe ses hanches; je lui frappe les fesses à grands coups de poing dans la colère

où ses résistances me mettent, je l'injurie, je la menace, je la déprise; elle est enculée jusqu'aux gardes; je l'aurais assommée plutôt que de lui faire grace; il me fallait son cul ou sa vie : attends-moi, Sulpice, m'écriai-je, ne déchargeons qu'ensemble, mon ami, inondons-là de toutes parts; je voudrais, pendant qu'elle fout ainsi, qu'elle en eût un autre dans la bouche, afin de se mieux pénétrer du plaisir incroyable d'être inondée de sperme dans toutes les parties de son corps. Mais Sulpice qui, malgré les douleurs de Joséphine, la voit décharger dans ses bras, Sulpice ne peut plus se tenir, il perd son foutre, je l'imite, et nous voilà tous les trois heureux.

De nouvelles scènes recommencent bientôt; le pucelage que je desire est pris; je n'y attache plus de mérite; j'abandonne à Sulpice la rose effeuillée; je lui fais enculer Joséphine, et conduis moi-même l'outil, afin qu'il ne s'égare pas; je lui rends ce qu'il fait à sa sœur, et nous voilà tous trois à foutre en cul comme de vrais enfans de Sodome; nous déchargeons deux fois sans quitter la posture, lorsqu'une manie ridicule de convient s'emparer de mes sens. Je supposais celui de Joséphine très-étroit; il n'avait ja-

mais été perforé que par un membre fort inférieur au mien; je l'enfile, et veux que mon élève m'encule pendant ce tems-là. On n'a pas d'idée de la manière énergique dont ma petite putain déchargeait; je la sentis trois fois se pâmer dans mes bras, pendant que je dévorais sa bouche; je l'inonde, je reçois de la semence, et, tous trois épuisés, nous retombons sans mouvement sur un canapé, auprès duquel, par mes soins, une ample colation nous restaure bientôt. Nous n'avions plus la force de foutre; mais il nous restait celle de nous sucer. J'exige ce service de Joséphine; et, pendant que sa jolie bouche me savoure, mes lèvres pressent le vit énervé de Sulpice; je maniais les deux culs par la posture que j'avais choisie; mon élève socratisait le mien; sa sœur chatouillait les couilles; j'obtiens du foutre, j'en donne, Joséphine décharge encore une fois, et, vivement pressés par l'heure, nous nous séparons, en nous promettant bien de recommencer incessamment une scène, dont mes novices me pardonnent enfin l'invention.

Je fus assez heureux pour masquer un an cette double intrigue, pendant laquelle il ne fut pas de jour où nous ne célébrassions nos

sacrifices. Enfin le dégoût se fit sentir, et avec lui le desir de toutes les perfidies, qui, chez moi, l'accompagnait ordinairement; je n'avais d'autre moyen de satisfaire à cet écart de ma cruelle imagination, que de dénoncer à M. de Moldane la conduite secrète de ses enfans. Je prévoyais bien les dangers d'une récrimination; mais ma tête, fertile en scélératesses, me fournirait, j'en étais sûr, tous les moyens de la combattre. Je préviens Moldane; Dieu! quelle est ma surprise de le voir sourire à cette nouvelle, au lieu de s'en courroucer! Mon ami, me dit le robin, je suis très-philosophe sur toutes ces fadaises-là; sois bien certain que, si j'étais aussi ferme en morale que tu m'as supposé, j'aurais pris sur toi des informations un peu plus sévères que je ne l'ai fait; ton âge même, ainsi que tu dois facilement le concevoir, t'aurait seul écarté du poste où tu prétendais. Viens, Jérôme, poursuivit Moldane en m'attirant dans un cabinet délicieusement orné de tout ce que la lubricité peut inventer de plus luxurieux, viens te donner un échantillon de mes mœurs. Le coquin, en disant cela, lâche la ceinture de ma culotte, et, prenant mon vit d'une main et mon cul de l'autre, le brave père

de mes deux élèves me persuade bientôt que ce n'est pas à son tribunal que je dois porter mes plaintes sur l'immoralité de ses enfans. Tu les as donc vu se foutre, mon ami, poursuit Moldane en me dardant sa langue dans la bouche, et ce spectacle t'a fait frémir d'horreur ! eh bien, je te jure qu'il m'inspirerait, à moi, un bien autre sentiment ; et, pour t'en persuader, je te prie de me procurer ce délicieux tableau, le plutôt que tu pourras. Mais, en attendant, Jérôme, il faut que je te prouve, d'une manière plus authentique encore, que mon libertinage égale au moins celui de mes enfans. Et l'aimable conseiller, me courbant sur son canapé, m'examine long-tems le derrière, le baise avec luxure, et m'encule vigoureusement. A toi, Jérôme, me dit-il dès qu'il a fini ; tiens, voilà mon cul, mets-le moi. Je lui rends ce que je viens d'en recevoir ; et le paillard termine la scène, en m'exhortant à laisser à mes élèves toute la liberté qu'ils desirent, pour satisfaire aux intentions de la nature sur eux. Les gêner sur ce point, poursuit-il, serait une cruauté dont nous devons être tous deux incapables ; ils ne font aucun mal, pourquoi donc les contraindre ? Mais, dis-je alors à cet homme singu-

lier, si j'avais les mêmes penchans à la lubricité, vous excuseriez donc, dans moi, les excès où je pourrais me livrer avec ces enfans ? N'en doutes pas, me dit Moldane, je n'aurais demandé que ta confiance et les prémices ; je t'avoue même que je croyais la chose faite ; je suis fâché que la rigueur de tes plaintes me prouve le contraire. Plus de pédantisme, mon cher, je t'y exhorte; tu as du tempérament, je le vois ; livres-toi avec mes enfans à tout ce qu'ils t'inspirent, et procures-moi, dès demain, les moyens de les surprendre ensemble.

Je satisfis Moldane ; je le plaçai au trou que j'avais fait pour moi, en lui faisant croire que je venais de le pratiquer pour lui : le paillard s'y met pendant que je le fouts ; la scène fut délicieuse ; son imagination s'en alluma tellement, que le coquin déchargea deux fois. Je n'ai rien vu d'aussi divin, me dit-il en se retirant ; je n'y peux plus tenir, il faut absolument que je jouisse de ces deux beaux enfans ; préviens-les, Jérôme, que demain je veux me mêler à eux, afin d'exécuter tous quatre les plus voluptueuses postures. En vérité, monsieur, dis-je, en affectant une légère dose de pruderie que je crus nécessaire aux cir-

constances, je n'aurais jamais pensé que l'instituteur de vos enfans devint l'individu chargé par vous de les flétrir et de les démoraliser. Voilà, me dit Moldane, comme tu saisis mal le véritable sens du mot morale. La vraie morale, mon ami, ne saurait s'écarter de la nature; c'est dans la nature qu'est le seul principe de tous les préceptes moraux; or, comme c'est elle qui nous inspire tous nos écarts, il ne saurait y en avoir un seul d'immoral : s'il y a des êtres dans le monde dont la jouissance et les prémices me soient dévolus, je crois que ce sont bien ceux qui tiennent l'existence de moi. Eh bien, monsieur, dis-je en variant tout de suite mes idées, et ne renonçant momentanément à mes projets de vengeance que pour les rendre plus délicieux, oui, vous serez satisfait demain, vos enfans seront prévenus, et nous pourrons nous livrer tous deux dans leurs bras à tout ce que le libertinage peut avoir de plus piquant au monde. Je tins parole; Sulpice et Joséphine, un peu surpris de ce que je leur annonçais, promirent néanmoins la condescendance la plus entière aux fantaisies de leur papa, le plus profond secret sur tout ce qui s'était passé entre nous, et la plus belle de toutes les journées vint éclairer la plus délicieuse des scènes.

Le local en était le cabinet voluptueux dans lequel Moldane m'avait introduit déjà : une très-jolie gouvernante de dix-huit ans, attachée depuis trois semaines à Joséphine, qui me parut dans la confidence et dans les bonnes graces de Moldane, devait faire le service des bacchanales projettées. Elle ne sera pas de trop, me dit le conseiller ; tu vois comme elle est jolie, et je te la garantis aussi libertine qu'aimable. Tiens, poursuivit Moldane en troussant Victoire par derrière, vois, mon ami, s'il est possible de trouver un plus divin cul ! Il est beau, dis-je en le maniant; mais je me flatte qu'après avoir vu ceux de vos deux jolis enfans, ce ne sera plus à celui-ci que vous accorderez la préférence. Cela pourra bien être, me répondit Moldane ; mais en attendant, je t'avoue que j'aime beaucoup celui-là ; et il le baisait... le gamahuchait de tout son cœur. Allons, Jérôme, me dit-il enfin, vas chercher nos victimes, et amènes-les-moi nues. Suis Jérôme, Victoire ; vas présider à cette toilette ; je vais, en vous attendant, me pénétrer des idées lubriques dont l'exécution doit embellir la scène... Je vais faire des projets, et nous exécuterons.

Victoire et moi, nous passâmes chez les

enfans ; ils nous attendaient. Des gazes , des rubans et des fleurs furent les seules parures dont nous les couvrîmes : Victoire se chargea du garçon , moi de la fille ; nous entrâmes. Moldane , sur un canapé entouré de glaces , nous attendait en se branlant. Tenez , monsieur , lui dis-je , voilà des objets dignes de votre luxure ; soumettez-les-y sans pudeur ; qu'il ne soit pas une seule recherche libertine que vous ne mettiez en usage avec eux ; songez qu'ils sont trop heureux que vous les jugiez dignes de vous occuper un moment , et que c'est avec la soumission la plus complette, la plus profonde résignation qu'ils se disposent à vous satisfaire. Moldane n'y était plus : sa respiration était pressée, il balbutiait , il écumait de luxure. Faites-moi détailler tout cela , Jérôme , me dit-il ; et vous , Victoire , venez branler mon vit , et que vos fesses soient toujours dans mes mains. Je commence par Sulpice ; je l'approche de son père , qui ne peut se rassassier de le baiser , de le manier , de le sucer , d'accabler son vit et son cul des plus tendres caresses. Joséphine succède ; elle est reçue avec le même enthousiasme ; et les saturnales commencent.

Moldane , au premier acte , voulut que son

fils enconnât Joséphine en levrette, étendue sur un canapé : sa fille, ainsi foutue, devait lui sucer le vit; il branlait d'une main mon membre, de l'autre l'anus de Victoire.

Au second, Sulpice encula sa sœur, je foutis Sulpice, et Moldane enconna sa fille, pendant que Victoire, accroupie sur lui, faisait baiser son joli cul.

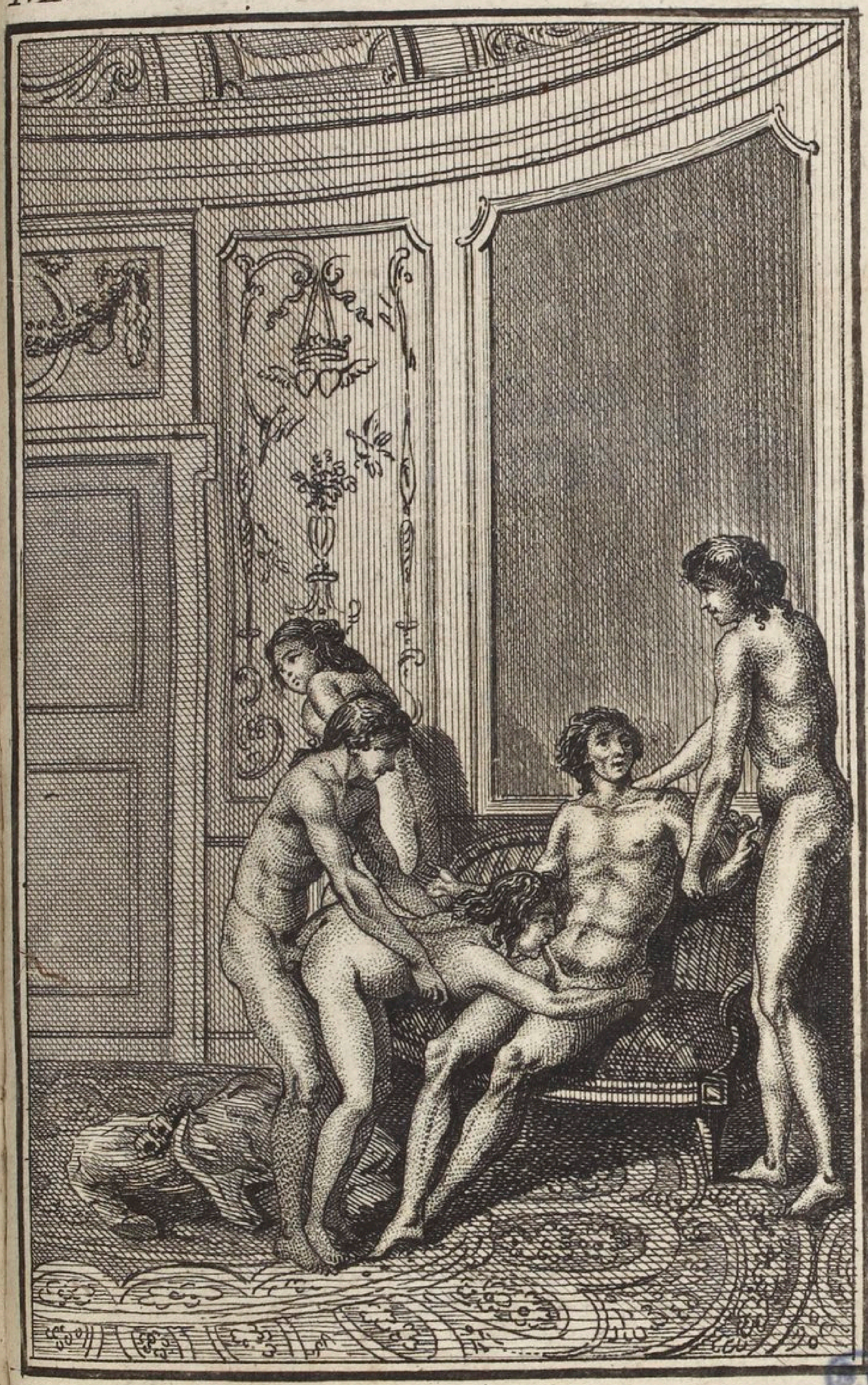
Au troisième, Moldane me fit enconner sa fille, il l'encula, et Sulpice enculait Victoire sous nos yeux.

Dans le quatrième, j'enconnais Victoire, Moldane l'encula, son fils le foutait, et Joséphine, élevée sur nos épaules, faisait baiser et gamahucher à-la-fois, son con à moi, son derrière à Moldane.

Au cinquième, Moldane encula son fils, en baisant les fesses de Victoire; je sodomisai sa fille sous ses yeux.

Au sixième, nous nous enchaînâmes tous; Moldane enculait sa fille, j'enculais Moldane, Sulpice me foutait, et Victoire, armée d'un godmiché, sodomisait Sulpice.

N'ayant plus la force de bander au septième, nous nous suçâmes. Moldane était sucé par son fils; je suçais le jeune homme; Joséphine me suçait de tems en tems, je baisais



ses fesses, et Victoire gamahuchait la charmante fille de Moldane, qui, par sa position, présentait son cul à baiser au maître ingénieux de ces voluptueuses orgies. Nous déchargeâmes encore tous pour la septième fois. Un goûter somptueux fut servi; et nos forces rendues, nous essayâmes encore quelques attitudes.

Moldane voulut nous réunir tous sur lui; il encula sa fille, son fils le foutit, il gamahuchait Victoire, je suçais ses couilles. De cris plus douloureux que lascifs annoncèrent sa défaite; il déchargea le sang: on fut obligé de l'emporter. Mon ami, me dit-il en sortant, je te laisse le maître de tout; si, plus heureux que moi, la nature t'accorde de nouvelles forces, achèves de les perdre avec ces trois charmantes créatures: tu me conteras demain tes plaisirs. Victoire me faisait encore bandailler; j'étais moins rassasié d'elle que des autres; je l'enculai, foutu par Sulpice, et baisant le trou du cul de Joséphine: j'en restai là; j'étais excédé.

Dès que le foutre revint bouillonner dans mes veines, je caressai mes anciens projets. Pardieu, me dis-je, je ne me serais jamais attendu à rencontrer un pareil père. De long-

tems, avec un tel homme, je ne réussirai à me venger des plaisirs que ses deux enfans m'ont donnés. Je voulais les perdre; et, loin de les entourer de cyprès, je les ai couronné de myrthes. Eh bien, continué-je, essayons, avec l'épouse de Moldane, ce qui n'a pu me réussir près de lui, et ne renonçons jamais sur-tout au rôle de traître qui me donne autant de plaisir.

Madame de Moldane, âgée de quarante ans, est une femme honnête, respectable, pleine de religion et de vertus; je lui dévoilerai les odieux déréglemens de son époux et de ses enfans; j'en exigerai d'elle à-la-fois et le secret, et la justice, et je réussirai sans doute... Il est pourtant un de ces individus que je ne voudrais pas perdre... Joséphine, non par amour, oh non, ce sentiment n'est pas fait pour approcher d'un cœur comme le mien; mais Joséphine peut m'être nécessaire: je veux voyager, je la menerai avec moi; je ferai des dupes avec elle, et je m'enrichirai de nos communes friponneries. Bien vu, Jérôme, bien vu; la nature t'a gratifié, Dieu merci, de tout ce qu'il faut pour être un excellent coquin: remplissons ses vues, agissons.

Plein de ces idées, je vais trouver madame de Moldane; et, après lui avoir demandé le plus profond silence sur les choses que j'ai à lui dire, j'arrache le voile, et lui raconte tout. J'ai été contraint de prêter mon ministère à toutes ces horreurs, madame, poursuivis-je; j'étais menacé des peines les plus cruelles, si je n'obéissais : votre époux abusait de son crédit pour me forger des fers; ma vie même était menacée, si je m'avisais de vous prévenir. Oh! madame, mettez ordre à cela; l'honneur, la nature, la religion, la vertu vous en font un devoir sacré. Retirez vos enfans du précipice où les désordres de leur père sont prêts à les plonger : vous le devez au monde, à Dieu, à vous-même; tout retard deviendrait un crime.

Madame de Moldane, confondue, me supplie de la mettre à même de se convaincre, par ses propres yeux, des infamies dont je lui fais part : cela ne fut pas difficile. J'engage, quelques jours après, monsieur de Moldane à mettre le lieu de la scène dans la chambre de ses enfans; je place son épouse au trou qui m'avait servi, qui avait servi à Moldane même; et cette malheureuse femme put incessamment se convaincre de toutes les vérités que je lui

avais dites. Une migraine m'avait dispensé d'être de la partie. La sévérité de mœurs que j'affichais fut donc conservée toute entière aux yeux de l'épouse infortunée, qui ne vit de coupables que son mari et la gouvernante de ses enfans. Voilà des horreurs, monsieur, me dit-elle dès qu'elle eut vu le commencement... que je voudrais les avoir ignorées! Ces paroles, sans que madame de Moldane s'en doutât, me dévoilèrent la tournure de son esprit. Il ne m'en fallut pas davantage pour voir que c'était une femme timide, incapable de servir à la réussite de mes projets; et ces réflexions me portèrent à changer aussi-tôt de batteries. Un moment, madame, interrompis-je brusquement; souffrez que j'aille dire un mot à votre mari; il craint l'arrivée d'un importun, je vais le rassurer sur cette visite; et, libre de ses actions, vous allez voir tout ce qu'il va se permettre. Je sors. Mon ami, dis-je à Moldane en le tirant dans un cabinet voisin, nous sommes découverts; vengeons-nous promptement; votre femme, agitée de quelques soupçons sans doute, est entrée furtivement dans ma chambre, dont j'avais pourtant la clef dans ma poche; elle a écouté; elle a apperçu la fente que vous connaissez;

elle y avait les yeux lorsque j'ai paru. Jérôme, m'a-t-elle dit, taisez-vous, ou je vous perds. De grace, Moldane, ne faiblissez pas, et prenons un parti violent : cette femme peut être dangereuse ; hâtons-nous de la prévenir.

Je ne m'appercevais pas à quel point mon récit enflammait Moldane ; il bandait quand j'étais venu le troubler ; l'irritation du fluide nerval embrâse aussi-tôt la bile ; l'incendie devient général ; et c'est le vit en l'air que Moldane, furieux, se précipite sur la cloison, l'enfonce, se jette sur sa femme, la traîne au milieu de la chambre, et, sous les yeux de ses enfans, lui enfonce vingt coups de couteau dans le cœur. Mais Moldane, qui n'avait que la colère du scélérat, et non son énergie, s'effarouche de ce qu'il vient de faire : les cris, les larmes des jeunes créatures qui l'entourent achèvent de le troubler : je crus qu'il allait devenir fou. Sortez, lui dis-je, vous êtes un lâche ; vous frémissez de la seule action qui assure votre bonheur et votre tranquillité ; que vos enfans vous suivent, que vos valets ignorent tout ; dites dans la maison que votre femme vient de se retirer près d'une amie, chez laquelle des soins l'appellent pour quelques jours ; Victoire et moi, nous nous char-

geons du reste. Moldane, égaré, sort, ses enfans le suivent, et nous nous disposons à mettre ordre à tout.

Faut-il vous l'avouer, mes amis?... Oui, sans doute, c'est de mon cœur tout entier dont vous desirez le développement ; je ne dois vous en rien cacher. Un feu subtil s'alluma dans mes veines à la vue de ce corps, dont je venais de causer l'anéantissement : l'étincelle d'un caprice inconcevable, où vous me verrez bientôt livré plus amplement, s'alluma dans mon cœur, en considérant cette malheureuse encore belle. Victoire m'offrait, en la déshabillant, les plus belles chairs qu'il fût possible de voir ; je bandai... Je veux la foutre, dis-je à la gouvernante de mes élèves. — Mais elle n'éprouvera plus rien, monsieur. — Que m'importe, sont-ce les sensations de l'objet qui me sert que je desire ? Non, certes : l'inertie de ce cadavre ne rendra les miennes que plus vives. N'est-ce pas d'ailleurs mon ouvrage ; en faut-il plus pour rendre délicieuse la jouissance que je projette... et je me disposais... mais l'ardeur de mes desirs effrénés trompa mes desseins ; trop d'impétuosité me perdit ; j'eus promptement recours à la main de Victoire qui fit éjaculer

culer un sperme que je ne pouvais plus contenir; elle en inonda les chairs inanimées de la belle épouse de mon patron. Nous reprîmes les soins qui nous occupaient; à force d'eau nous enlevâmes les trâces du sang dont la chambre était inondée, et nous cachâmes le corps dans une banquette de fleurs qui régnait le long d'une terrasse, voisine de mon appartement. Le lendemain Moldane reçut une lettre supposée, par laquelle l'amie de sa femme l'avertissait que cette digne épouse venait de tomber malade chez elle, et qu'elle demandait Victoire pour la soigner; celle-ci disparut, bien payée, promit le secret, et tint parole. Au bout de huit à dix jours la prétendue maladie de madame de Moldane eut l'air de devenir si grave, qu'il paraissait impossible de pouvoir la transporter chez elle; Victoire nous donnait des nouvelles; Moldane et ses enfans étaient censés y aller passer des journées presqn'entières; enfin, la digne épouse expira; nous portâmes le deuil. Mais Moldane n'avait ni la fermeté qui convient aux grands crimes, ni l'esprit nécessaire à calmer les remords; en déplorant son forfait, il en détesta la cause, il ne retoucha plus ses enfans, et me supplia de les faire revenir des

erreurs où nos égaremens venaient de les plonger. J'eus, comme vous l'imaginez bien, l'air d'approuver et de me charger de tout.

Je vis alors que pour en venir à mon but, je devais encore changer mes moyens : je m'emparai de l'esprit de Sulpice ; je lui représentai toute l'horreur du crime de son père. Un pareil monstre, lui dis-je, est capable de tout : ô mon ami ! poursuivis-je avec chaleur, tes jours même ne sont pas en sûreté; je sais que dans ce moment-ci, seulement occupé d'anéantir les traces de son crime, il a fait enfermer Victoire... qu'il complotte contre ta propre liberté, et que pour mieux tout étouffer encore, quand il te tiendra dans quatre murs, il t'empoisonnera, ainsi que ta sœur... Fuyons, Sulpice, prévenons les nouveaux forfaits de cet homme féroce; mais qu'il tombe avant sous nos coups : si son action était découverte, il serait proscrit par les loix ; leur glaive s'appésantirait sur lui ; soyons aussi justes qu'elles; délivrons la terre de cet infâme coquin ; personne ne le sert que toi ; devenu farouche et sauvage, tout autre soin que les tiens lui deviennent suspects ; il croit voir le poignard de la vengeance dans les mains de tous ceux qui l'approchent ; saisis toi-même

cette arme; frappes-en le coupable; satisfais les mânes de ta mère; elles sont là; elles voltigent au-dessus de ta tête; et les cris déchirans de la victime se feront entendre, aussi long-tems que le sacrifice expiatoire ne sera pas présenté par tes mains... Mon ami, je te regarde toi-même, comme un monstre, si tu balances une minute; celui qui n'ose punir le crime quand il le peut, est aussi coupable à mes yeux, que celui qui se le permet. Dans l'impossibilité d'une dénonciation qui ne serait pas reçue, il ne te reste d'autre parti à prendre que d'agir toi-même; presses-toi donc, te dis-je, ou tu n'es pas digne de vivre.

Quelques jours de pareilles insinuations enflammèrent bientôt la tête de ce jeune homme: je lui présente des poisons, il les saisit avec avidité; et le nouvean Seïde se couvre bientôt du plus affreux forfait, en croyant servir la vertu.

Ne restant plus que des collatéreaux très-éloignés, on établit un conseil de tutelle, dont je sus tellement gagner la confiance, que je fus nommé gardien des effets, et maintenu dans l'éducation des enfans; employé dans les affaires de la maison, toutes les sommes me passèrent par les mains; ce fut alors que je

conçus l'exécution du dénouement de mon projet.

Je crus que, pour y réussir, je n'avais pas d'autre parti à prendre, que d'employer sur l'esprit de Joséphine, les mêmes moyens qui m'avaient aussi bien servi pour décider Sulpice à se débarrasser de son père. Vous n'avez plus, dis-je à cette jolie petite innocente... non, il ne vous reste plus pour être heureuse, d'autre parti à prendre, que de vous débarasser de votre frère; je sais que dans ce moment-ci il complotte contre vous; et, qu'à dessein d'hériter seul de tout le bien, il propose de vous faire mettre pour le reste de vos jours dans un couvent. Il est tems de dévoiler à vos yeux, Joséphine, toute l'atrocité de ce personnage: lui seul est la cause de la mort de votre père et de votre mère; lui seul a ourdi ces affreux complots; lui seul en exécuta une partie; vous serez bientôt sa victime aussi; vous êtes morte sous huit jours, s'il ne réussit pas à vous faire enfermer pour la vie... Faut-il vous dire plus? il m'a déjà demandé où se vendaient les venins qui peuvent abréger les jours d'un individu quelconque. Vous sentez bien que je ne le lui apprendrai pas; mais il peut s'adresser à d'autres: prenons les devans,

il faut se venger de ceux qui trament contre nous ; et il n'est certainement aucun mal à les prévenir ; ce poison que Sulpice demande, je vous l'offre, Joséphine ; vous sentez-vous la force d'en faire usage ? Oui, me dit mon élève, en déployant à mes yeux infiniment plus de caractère que je ne lui en aurais jamais supposé, je crois tout ce que tu me dis, Jérôme ; de certains propos de Sulpice me prouvent que tu as raison, quand tu le crois l'auteur de la mort de mon père, et je veux venger cette mort. Mais, Jérôme, faut-il l'avouer ? Je t'aime, et ne prendrai jamais d'autre époux que toi ; tu as la confiance de nos tuteurs, demandes-moi en mariage, je t'appuyerai ; si l'on te refuse, emportons le plus d'argent que nous pourrons, et allons nous marier en Suisse ; songes que ce n'est qu'à cette condition que j'accepte le crime que tu me proposes. Elle flattait trop mes projets, pour que je ne l'acceptasse pas sur-le-champ. Dès que Joséphine fut sûre de moi, elle agit ; ce fut l'histoire d'un déjeûner : elle servit elle-même du chocolat à son frère, dans lequel elle eut soin de jeter deux gros de napel que je lui avais donné. Sulpice crêva le lendemain au milieu d'affreuses convulsions, que Joséphine observa beaucoup plus

courageusement que je ne l'aurais cru; la friponne ne quitta le chevet du lit de son frère, que quand elle l'eut vu rendre l'ame.

O Jérôme! m'écriai-je alors à part moi, ton triomphe est donc sûr? et tes perfides séductions viennent de porter enfin le trouble et la désolation dans la famille entière de ton unique ami, de ton seul protecteur. Du courage, Jérôme, ne restons pas en chemin quand il s'agit d'être criminel; il est à jamais perdu celui qui ne parcourt pas jusqu'au bout la carrière du vice, une fois qu'il y est entré. Je passai toute la nuit avec Joséphine; la scélératesse dont elle venait de se couvrir, lui rendait à mes yeux tous les attraits qu'une longue jouissance lui avait fait perdre. Deux jours après je lui persuadai que je l'avais effectivement demandé en mariage, mais que l'extrême disproportion de nos rangs et de nos fortunes n'avait occasionné que des refus. Eh bien! me dit Joséphine, partons; car mes projets ne changeront pas; je ne veux que toi pour mon époux; je ne veux vivre que pour toi seul au monde. Ce que tu proposes est facile, dis-je à cette pauvre dupe: voici une remise de cent mille écus, dont le conseil de tutelle vient de me charger pour acquérir une

terre qui t'est destinée ; emportons cet argent et disparaissons. Je suis à toi, me dit Joséphine ; mais permets que je t'impose une condition. — Quelle est-elle ? — Que tu n'oublieras jamais les sacrifices que je te fais... que de tes jours tu ne m'abandonneras. — Et vous comprenez, mes amis, de quel ton de fausseté je dus prononcer des sermens que j'avais si peu d'envie de tenir.

Nous disparûmes : le septième jour de notre voyage nous atteignîmes Bordeaux, où je crus que nous pouvions séjourner quelque tems, avant que de passer en Espagne, pays que Joséphine choisissait pour se mettre à couvert et y consommer notre hymen. La saison devenant mauvaise, et prévoyant que nous ne pourrions guères franchir les monts avant le printems, ma compagne me proposa de terminer où nous étions. Mon ange, répondis-je à la chère innocente, la cérémonie que tu me proposes, me paraît fort inutile : il conviendrait, ce me semble, infiniment mieux à la prospérité de nos affaires, que nous passassions pour frère et pour sœur que pour époux ; nous aimons tous deux la dépense, et ce ne sera pas avec cent mille écus que nous pourrons subsister long-tems ; il faut que je

te prostitue, Joséphine; il faut que ce soient tes charmes qui nous fassent vivre. — Oh! mon ami, quel affreux projet! — C'est le seul raisonnable à suivre; c'est pour l'exécution de ce seul projet que j'ai consenti à t'enlever; l'amour est une chimère, mon enfant; il n'y a de réel que l'or; il en faut gagner à tel prix que ce puisse être. — Et voilà donc les sentimens que tu m'avais juré! — Connais-moi, Joséphine, il est tems; sache que celui de l'amour n'approcha jamais de mon cœur; je jouis des femmes, mais je les méprise; je fais plus, je les déteste aussi-tôt que ma passion est assouvie; je les tolère dans ma société quand elles sont utiles à ma fortune, jamais quand elles ne visent qu'au sentiment. N'en exiges donc pas davantage, et rapportes-t-en à moi du soin de te nourrir; j'ai de la fausseté, du manège, de l'intrigue; je veux te faire voler d'aventures en aventures, et te rendre par mes conseils la putain la plus célèbre qu'on ait jamais vu dans le monde. — Moi, devenir putain! — N'as-tu pas été celle de ton père, de ton frère... n'as-tu pas été la mienne? En vérité ta pudeur serait ici bien déplacée. Mais de profonds soupirs et des flots de larmes interceptèrent les douloureuses expressions

que voulait proférer Joséphine ; son accès de désespoir fut affreux, et quand elle me vit assez prononcé dans mon opinion pour ne pouvoir plus se flatter de m'en faire revenir, la malheureuse, qui ne perdait pas au moins par cet arrangement l'espoir d'être toujours auprès de moi... de moi qu'elle avait la folie d'aimer encore, consentit à tout, et nous nous établîmes en raison de ce divin projet.

Oui, divin, j'ose le dire ; en existe-il d'aussi agréable que celui d'assurer sa subsistance et son luxe sur la bonne-foi et la crédulité des autres ? il n'y a ni ouragan, ni dévastation à craindre dans des biens de cette nature, et l'imbécillité des hommes, en tous les tems la même, assure à celui qui compte sur elle, des trésors que ne lui rapporteraient même pas les mines du Pérou. Je me sentais les meilleures dispositions à bien conduire cette nouvelle barque ; Joséphine avait tout ce qu'il fallait pour en tenir le gouvernail, et nous nous lançâmes.

Une maison délicieuse, beaucoup de valets, de chevaux, un excellent cuisinier, tout l'attirail, en un mot, de gens riches, nous amena bientôt des dupes. Un vieux négociant juif, aussi connu par ses richesses que par sa luxure,

fut le premier qui se présenta : Joséphine lui fit beau jeu, et le marché fut promptement conclu ; mais le Crésus avait des fantaisies, et comme il donnait dix mille francs par mois pour les satisfaire, il exigeait de la soumission.

Voici quelle était la manie du brave descendant de Saül :

Abraham Pexoto voulait que deux jolies filles qu'il avait attaché au service de Joséphine la branlassent sous ses yeux dans un boudoir de glace, en lui faisant prendre pendant la séance huit ou dix attitudes différentes ; en face de l'opération, Pexoto se faisait polluer par deux charmans bardaches : au bout d'une heure de cette première scène, les gitons enculaient les femmes-de-chambre, et Pexoto enculait les gitons. Suffisamment excité par ces préliminaires, sa maîtresse s'étendait tout de son long par-terre, comme si elle eût été morte ; on attachait le Juif par les mains et par le vit ; les deux garçons le promenaient ainsi deux ou trois fois tout autour du corps, en criant : « Elle est morte, la garce, elle est morte, c'est toi qui l'as tuée », et les deux filles le suivaient à grands coups de verges. Alors le cousin-germain de Jésus-

Christ s'arrêtait un moment : « Eh bien, disait-il, relevez-là donc, puisqu'elle est morte ». On posait le corps toujours immobile sur le bord d'un canapé. Le Juif enculait ; et pendant qu'il travaillait à perdre son sperme dans l'anus de la prétendue morte, il fallait, pour hâter l'émission, que les deux petits Ganimèdes, en faisant baiser leurs culs, ne cessassent de crier : « Eh, oui, oui, elle est morte, il n'y a plus de secours », et que les deux suivantes continuassent de déchirer, à coups de verges, le maigrelet fessier du lépreux.

Sur l'exposé de la fantaisie de cet homme, Joséphine versa quelques larmes ; mais quand je lui eus représenté qu'elle était bienheureuse d'en être quitte à si bon marché, et que dans le métier qu'elle entreprenait il y avait souvent bien d'autres assauts que celui-là ; que 120 mille livres de rente annexées d'ailleurs à cette complaisance valaient bien la peine de s'y prêter : elle se soumit à tout. Pexoto amena lui-même les deux gitons et les deux soubrettes ; il en payait le logement et la nourriture à part, et dès le lendemain le patron s'installa. Reconnu pour être le frère de Joséphine, il n'eut aucune jalousie, et pendant

plus d'un an nous menâmes, aux dépens d'Abraham, la vie du monde la moins israélite.

Au bout de cet intervalle, Joséphine crut s'appercevoir que son amant n'avait plus pour elle le même enthousiasme. Prévenons la satiété, m'écriai-je aussi-tôt; puisqu'on ne peut plus compter sur Pexoto, tirons-en au moins ce que nous pourrons. Je savais que le Juif, qui avait en moi une sorte de confiance, venait de recevoir en billets de caisse un paiement de 1500 mille livres; j'arrangeai les choses de manière qu'il ne trouvât point Joséphine à la maison au moment où il était accoutumé de s'en servir. Où est ta sœur, Jérôme, me dit-il, en ne la voyant pas? Monsieur, lui répondis-je, un gros sujet de chagrin vient de la conduire à l'instant chez vous; elle a recommandé que si vous arriviez pendant ce tems-là, on vous servît de même à souper, et qu'elle reviendrait à l'instant. Mais, monsieur, la cause de son chagrin est bien vive; elle était bien pressée de vous voir et de vous parler; ne vous rencontrant pas, je crains bien qu'elle ne se porte à quelque action de désespoir. Voles-y, me dit Abraham, ne perds pas une minute; si c'est de l'argent qu'il lui faut, voilà un blanc-seing sur mon caissier; fais-y

fais-y mettre la somme qui lui sera nécessaire, 20, 30 mille francs, ne te gênes pas, mon ami; je sais que tu es raisonnable, et qu'il te serait impossible d'abuser de ma confiance. — Oh! monsieur. — Pars, mon ami, dis-lui que je soupe et que je l'attends sans faute au dessert.

Tout était préparé, sans que le cher homme s'en doutât, la maison louée, les meubles vendus, les valets congédiés, et le souper qu'on lui servait était le dernier qu'il devait recevoir de nous. Une chaise de poste nous attendait aux Chartrons (1); Joséphine était dans cette voiture, et le coup une fois fait, nous disparaissions de Bordeaux. J'arrive chez le Juif; je parle aux commis, dont je suis parfaitement connu. Le correspondant de monsieur Abraham, leur dis-je, est chez nous; il demande sur-le-champ les fonds qu'il remit hier à votre patron; voilà un blanc-seing, remettez-moi, je vous prie, le porte-feuille sur-le-champ. Ah! dit le premier commis, je sais ce que c'est; on m'avait prévenu qu'il y aurait quelque changement dans cette affaire, mais j'ignorais que la conférence dût se passer

(1) Superbe quai de Bordeaux, où demeurent tous les négocians.

chez vous. Tenez, voilà ce qu'il demande, je vais mettre seulement au-dessus de la signature : « Remettez à M. Jérôme le porte-feuille reçu hier ». N'est-ce pas cela? — Assurément. — Bien votre valet, M. Jérôme. — Votre serviteur, M. Isaac, et me voilà dans la voiture.

Nous marchâmes huit jours sans arrêter; et ce ne fut que sur les bords du Rhin, que, nous croyant en sûreté, nous descendîmes, excédés, dans une mauvaise auberge, pour nous y reposer quelque tems. Eh bien! mon ange, dis-je à Joséphine en venant de vérifier la somme; tu vois comme nos coups d'essais réussissent; du courage, de l'effronterie, et nous serons bientôt à notre aise. Cette route est celle de Berlin; c'est un bon pays que la Prusse; un roi philosophe y règne; volons-y; il vaut autant escroquer des barons allemands que des Juifs gascons; et de quelque part que nous vienne l'argent, quand il est pris, on peut être sûr qu'il porte bonheur. Ce ne sera pas, me dit Joséphine, quand tu le mangeras aussi vîte que nous le gagnons. — Qu'ai-je eu, moi, de tout ce profit? a peine quelques robes et quelques bijoux; tu as dissipé le reste avec des gueuses et des bardaches; tes luxures, tes désordres en tout genre, ont été aussi

énormes que tes escroqueries; tu jouissais d'une telle réputation, qu'à supposer même que cette aventure ne nous eût pas contraint à quitter Bordeaux, la police nous en eût bientôt expulsé; tu ne t'es pas contenté de prendre des filles de bonne volonté; tu en as battues, violées, molestées, et peut-être pis... —Pis? Ma foi, je le croirais, dis-je à Joséphine : poursuis, mon cœur; continues mon panégyrique; il est, ce me semble, très-parfaitement dans ta bouche. —C'est qu'il est affreux...—Ah! graces, je t'en supplie; je ne t'ai pas pris pour me faire des mercuriales, mais pour servir mon avarice, ma luxure et mes fantaisies; ne perds jamais de vue l'autorité que tes crimes me donnent sur toi; songes qu'en dénonçant ces crimes, je puis te faire pendre demain; songes qu'en t'abandonnant à ton propre sort, en ne t'éclairant plus de mes conseils, devenue une petite racrocheuse à ving-quatre sous, tu périrais bientôt de misère; continues donc, Joséphine, d'être, avec soumission, et la complice et l'instrument de mes forfaits, et souviens-toi que j'ai toujours deux pistolets dans ma poche pour te brûler la cervelle, à la première désobéissance. — O Jérôme! je me croyais aimée de toi;

est-ce-là ce que tu m'avais promis en me séduisant ? —Moi, de l'amour pour une femme ! je te l'ai déjà dit mille fois, ma fille ; tu te tromperais, si tu me soupçonnais une telle faiblesse. A l'égard des moyens que j'ai employé pour te séduire, ce sont ceux de tous les suborneurs ; il faut tromper la bête qu'on veut prendre, et ce n'est pas pour rien qu'on graisse l'hameçon. Joséphine pleura, et je ne la consolai point. Il n'y a personne au monde qui soit endurci comme moi aux jérémiades des femmes ; je m'en amuse souvent, et ne les partage jamais. Cependant, comme je bandais très-ferme, que la route m'avait prodigieusement échauffé, et qu'il n'y avait rien là qui pût appaiser mes feux, je fis faire volte-face à ma compagne de route, et lui campai le vit dans le derrière, où je le promenai, jusqu'à ce qu'il eût eu le tems d'y lancer deux ou trois décharges.

Je déculais à peine, que nous entendîmes de grands coups de fouet dans l'auberge, qui nous annoncèrent l'arrivée d'un courrier : j'ouvre la porte. Il est ici, il est ici, entends-je crier ; nous en sommes sûrs ; nous le suivons depuis Bordeaux. A ce discours, Joséphine pensa s'évanouir ; pour moi, calme, comme

je le fus toute ma vie dans le crime, je me contentai d'amorcer de frais; puis, descendant, un de mes pistolets à la main; l'ami, dis-je au courrier, est-ce moi, par hasard, que tu cherches? — Oui, scélérat, me répond aussi-tôt le même Isaac qui m'avait remis le porte-feuille de Pexoto; oui, fripon, oui, c'est toi... toi, que je vais faire arrêter à l'instant. — Imposteur exécrable, répondis-je alorsavec fermeté; essayes de l'entreprendre; patron, poursuivis-je en m'adressant à l'hôtellier; qu'on aille me chercher le juge du lieu, pour que je lui porte, à mon tour, toutes les plaintes que j'ai à faire contre ce drôle-là. Isaac interdit d'une contenance à laquelle il était loin de s'attendre; Isaac qui, se confiant en ses propres forces, parce qu'il avait raison, et que j'avais tort, n'avait pris aucune précaution pour me prouver mon crime, point d'ordres, point de procédures, point d'exempt, Isaac, dis-je, changea de visage, et s'assit tranquillement au près du feu, en disant nous allons voir. Le juge arrive; monsieur, dis-je en prenant le premier la parole, voilà un fripon qui me doit cent mille écus; il est, comme moi, négociant à Bordeaux; lorsque j'ai été pour recevoir mes fonds, en

lui disant le besoin que j'en avais pour le voyage que j'entreprends, il ma refusé, je l'ai poursuivi, il s'est déclaré banqueroutier, j'ai réuni mes autres fonds, je suis parti. A peine ce scélérat-ci m'a-t-il su hors de la ville, qu'il a publié que les fonds que j'emportais occasionnaient sa chûte, qu'une partie de ces fonds n'était même pas à moi, que je les escroquais, et il lui a pris, en raison de cela, fantaisie de me poursuivre; il arrive avec ce projet; mais, ventre-Dieu, je vous le déclare, monsieur le juge, il aura ma vie avant mon argent. —Qu'avez-vous à répondre à cela, monsieur, dit l'homme de loi à Isaac? —Je réponds, dit le Juif tout troublé de mon effronterie, que vous avez affaire au plus adroit filou qu'il y ait en Europe; mais j'ai tort; je suis parti comme un étourdi; je n'ai pris nulles précautions; c'est ma faute, je repars: n'importe, que le coquin soit sûr de n'y rien gagner; je vais me munir de ce qu'il faut, et, une fois en règle, qu'il se tienne pour bien certain que je le poursuivrai jusqu'au fond des enfers; adieu. —Oh que non, double fils de putain, dis-je en saisissant Isaac au colet; oh que non, tu ne repartiras pas ainsi; puisque je te tiens, il faut que je

tire de toi mon argent, ou au moins ce que tu as sur toi. —Cela est juste, dit le Salomon qui présidait à cette scène; monsieur dit que vous lui devez cent mille écus; il faut le payer. —L'infâme calomniateur! dit Isaac en se mordant les lèvres, peut-on porter l'effronterie plus loin. —Petit neveu de Moïse, m'écrié-je, j'ai moins d'audace que vous; je ne demande que ce qui m'est dû, et vous osez réclamer ici ce qui ne vous appartint jamais. Isaac fut généralement condamné. Obligé de vider ses poches, j'en tirai cinquante mille francs, et des lettres-de-change sur Berlin, pour les deux cent cinquante mille livres que je réclamais encore. Je payai largement le juge, l'hôtellier, les accolites; et, faisant mettre aussi-tôt les chevaux, nous nous éloignâmes, Joséphine et moi, d'une auberge, où nous étions loin d'espérer une aussi lucrative aventure.

Eh bien, me dit Joséphine, dès que nous commençâmes à galopper, je gage que je n'aurai pas encore un sou de cette prise-là? c'est pourtant mon cul qui t'a valu cette bonne fortune; tu en sortais, quand cet imbécille est venu se prendre au piége qu'il essayait de te tendre. —Eh! répondis-je à ma prétendue

sœur, ne t'ai-je pas toujours dit que le cul portait bonheur ? si malheureusement j'eusse enfilé ton con, j'étais pris. —Enfin, qu'aurai-je ? —Dix mille francs. —Quelle somme! —Et quelle dépense as-tu donc à faire, Joséphine ? des chiffons ; moi, des culs, des vits ; ah! Joséphine, quelle différence !

Ces propos, et quelques autres semblables, nous arrivèrent à Paderborn, où nous parvînmes, sans avoir descendu nulle part, depuis notre rencontre avec Isaac.

La foire de Léipsik attirant beaucoup de voyageurs sur ces routes, nous trouvâmes les auberges si pleines à Paderborn, que nous fûmes obligés de partager une chambre avec un riche négociant de Hambourg, qui se rendait avec son épouse à la célèbre foire dont je viens de parler. Kolmark était le nom de ce marchand, dont la femme, âgée d'environ vingt ans, était la plus jolie créature qu'il fût possible de rencontrer au monde ; et, je l'avoue, cette délicieuse personne m'échauffa, pour le moins, autant la tête, qu'une cassette très-volumineuse que je leur vis enfermer avec soin dans une des armoires de notre chambre. Le desir de m'approprier l'un et l'autre objet, devint tellement vif en moi,

que je n'en fermai pas l'œil de la nuit. A raison d'une réparation à leur voiture, ces deux personnages devaient séjourner dans l'auberge, et, pour les suivre un peu de près, je prétextai quelques affaires, qui devaient également me retenir un jour à Paderborn. De ce moment, il devenait clair que, puisque nous avions trente-six heures à être réunis, il fallait nécessairement faire connaissance. Joséphine, prévenue par moi, devint bientôt l'amie de sa compagne; on déjeûna ensemble; on y dîna; le soir on fut au spectacle; et c'est au souper du retour que j'eus soin de préparer le piége dans lequel je voulais faire tomber l'une et l'autre victime. Kolmark avait fait les frais du dîner; il était juste que ceux du souper nous regardassent : ce motif me fit quitter la comédie de bonne heure, et j'arrivai seul à l'auberge, sous le prétexte de tout ordonner. Obligé d'aller prendre à l'extrémité de la ville, un ami avec lequel je pars cette nuit pour Berlin, dis-je aux gens de la maison, je vais faire charger ma voiture tout de suite, et l'envoyer m'attendre chez mon compagnon de voyage. Cette précaution paraît toute simple; tous mes bagages se portent à la voiture; je n'oublie pas d'y faire mettre,

bien enveloppée, la cassette, qu'au moyen d'un passe-par-tout, je retire facilement de l'armoire où elle était serrée. Vas, dis-je au postillon, dès que tout est prêt; vas m'attendre à la porte de Berlin; j'y conduirai ma femme et mon ami; cela sera plus simple que d'arrêter près de sa maison; tu pourras du moins boire en nous attendant; un cabaret se trouve à cette porte, et il n'en est point à la sienne. Tout s'arrange; et ma voiture quittait à peine l'hôtellerie, quand Joséphine et nos deux dupes y rentraient. Le plus grand souper fut servi; mais j'avais eu le soin de mêler aux jattes de fruits, déjà placées sur un buffet, une dose de stramonium, assez forte pour plonger dans le plus profond sommeil ceux qui goûteraient du mets où je l'avais amalgamée. Tout réussit à miracle; à peine Kolmark et sa femme ont-ils tâté de ce fruit fatal, qu'ils tombent dans une telle léthargie, qu'on peut leur faire tout ce qu'on veut, et les remuer de toute manière, sans qu'ils puissent s'en appercevoir. Tiens-toi prête, dis-je à Joséphine, dès que je les vis dans cet état; to est dehors; la voiture nous attend; j'ai la cassette; prête-moi la main pour foutre cette femme, dont la tête me tourne; achevons

ensuite de leur voler et porte-feuilles et bijoux ; puis décampons avec autant de silence que de mystère et de promptitude. J'approche de la Kolmark ; j'ai beau la trousser, lui presser les tetons ; rien ne la réveille. Rassuré par cet état de stupeur, plus violent que je ne l'aurais soupçonné, je deviens très-entreprenant ; Joséphine et moi nous la mettons nue ; Dieu ! quel corps ! c'était celui de Vénus même. O Joséphine ! m'écrié-je, jamais un crime ne me fit mieux bander que celui-là ! mais il faut que je le perfectionne ; je ne suis pas assez sûr de ma drogue, pour ne pas craindre leur réveil ; il faut que je les foute tous les deux, et que je les tue en les foutant. Je commence par la femme ; je l'enconne d'abord, je l'encule ensuite... pas un mouvement... pas l'ombre d'une sensation ; je lui remplis l'anus de foutre, et passe au mari. Kolmark, qui n'avait que trente ans, m'offrit un cul d'albâtre ; je le quitte, après quelques allées et venues, pour me r'engloutir dans celui de la femme ; et, pendant que j'y suis, cette fois, je fais placer sur elle le corps de l'époux, et sur ce corps, les trois matelas de l'un des lits ; Joséphine qui, par mon ordre, cabriole sur les matelas, les a bientôt

étouffé tous les deux ; et je jouissais, et j'éprouvais, dans le cul de la femme, l'inconcevable volupté qui existe à procurer une mort violente à l'objet qui sert nos plaisirs. On n'imagine pas à quel point la contraction des nerfs de la victime sert la lubricité de l'agent ! ô mes amis ! taisons ce secret ; il ne serait pas un seul libertin, s'il était connu, qui n'assassinât sa jouissance. L'opération terminée, nous plaçons avec soin les corps chacun dans leur lit ; et nous étant emparé des montres, des porte-feuilles et des bijoux, nous descendons, nous traversons l'auberge, dont personne n'est surpris de nous voir partir, parce que j'avais prévenu de tout. Vous laisserez dormir monsieur et madame de Kolmark, disons-nous en passant ; ils vous prient de n'entrer chez eux qu'à midi ; votre excellent souper, votre bon vin, tout cela leur a porté à la tête, et ils veulent se reposer long-tems ; nous en ferions sûrement de même, sans les affaires qui nous chassent. Et cela dit, les dépenses, les valets, largement payés, nous nous retirons comblés des politesses de tout le monde, et volons d'une traite à Berlin, sans nous arrêter davantage. Ce ne fut que dans cette capitale de la Prusse, où nous

reconnûmes que la cassette, remplie de pierreries, et les autres effets dérobés, s'élevaient à plus de deux millions. O Joséphine! m'écrié-je en vérifiant cette agréable prise, ne t'ai-je pas toujours dit qu'un crime assurait l'autre, et que le plus heureux des hommes sera toujours celui qui saura le plus en commettre?

Nous prîmes à Berlin le même établissement qu'à Bordeaux, et je m'y fis de même passer pour le frère de Joséphine.

Cette créature, qui devenait chaque jour plus belle, ne tarda pas à faire des conquêtes; et comme elle était pénétrée de la nécessité de ne se fixer qu'à celles qui devaient rapporter beaucoup, le premier homme qu'elle tâcha de captiver fut le prince Henri, frère du roi (1). Il est bien peu de gens qui ne connaissent, au moins de réputation, l'ésprit, la gentillesse et le libertinage de cet aimable prince. Henri, plus amateur des hommes que des femmes, ne se fixait jamais qu'à celles dont il croyait pouvoir tirer des secours dans les égaremens

(1) Ce n'est qu'en 1760 que notre voyageur vit cette cour, et ce n'est que de ce tems-là qu'il parle.

qu'il chérissait. Bel ange, dit-il à Joséphine, il faut, avant de nous lier, que je vous explique mes passions ; elles sont aussi vives que singulières. Je dois vous prévenir d'abord que je fêterai peu dans vous les attraits de votre sexe ; jamais je ne me sers de femmes, je les imite, mais je les déteste. Voici donc quelle sera votre conduite pour servir ma lubricité. Je vous ferai connaître beaucoup d'hommes; vous attaquerez tous ceux que je vous présenterai. Voilà, poursuivit le prince en remettant à Joséphine un godemiché de treize pouces de long, sur neuf de tour, voilà la taille que j'emploie ; quand vous me découvrirez des vits de cette tournure, vous me les fournirez. Une fois, à l'opération, vous serez revêtue d'une simarre, couleur de chair, qui ne laissera paraître que votre cul, le reste sera impénétrable à mes yeux; vous préparerez les vits qui m'entreront dans le derrière, vous les y insinuerez vous-même, vous exciterez l'homme pendant qu'il agira, et, pour remercîmens, lorsque j'aurai été bien foutu, je vous ferai tenir par ces mêmes hommes, et vous appliquerai quatre cents coups de fouet. Ce ne sera pas tout, ma belle amie; il faudra que vos féminins appas soient sou-

mis à de plus grandes profanations. Le fouet reçu, vous vous mettrez absolument nue; vous vous coucherez à terre, les jambes écartées; tous les hommes qui m'auront passé sur le corps, vous chieront dans le con et sur la gorge. En revenant de l'opération, ils me feront torcher le trou de leur cul; ce que j'exécuterai avec la langue; cela fait, je m'accroupirai sur votre bouche, vous l'ouvrirez la plus grande possible, je chierai dedans; un de mes hommes me branlera; mon foutre partira en même-tems que mon étron, c'est la seule façon dont je décharge. — Et quels sont, dit Joséphine, les émolumens que monseigneur accorde à d'aussi désagréables services? — Vingt-cinq mille francs par mois, dit le prince, et je paye tous les accessoires. —Ce n'est assurément pas trop, répondit Joséphine; mais l'honneur de votre protection nous tiendra lieu du reste, et je suis aux ordres de monseigneur. — Quel est ce garçon que vous appelez votre frère, poursuivit le prince? — Il l'est effectivement, répondit Joséphine, et la similitude de ses goûts aux vôtres pourrait peut-être le rendre utile à vos plaisirs. — Ah! il est bougre? — Oui, monseigneur. — Vous encule-t-il? — Quelque-

fois. —Ah ! parbleu, je veux voir cela. —Et Joséphine m'ayant fait appeler, le prince, pour me mettre sur-le-champ à mon aise, déboutonna ma culotte, et me branla le vit. Voilà, dit-il, un fort bel engin; il n'est pas tout-à-fait de la taille de ceux dont je me sers, mais il doit être beau à voir en œuvre, sa décharge peut être brillante ; et ayant fait coucher Joséphine à plat-ventre, il introduisit mon vit dans le cul de cette fille le plus adroitement du monde. A peine y fus-je, qu'il passa derrière moi, et, rabattant mes culottes sur mes talons, il mania mon cul, l'entr'ouvrit, le gamahucha, y fit pénétrer son vit de quelques lignes ; se retirant ensuite, il se remit à contempler mes fesses, en m'assurant qu'il les trouvait fort de son goût. Pourriez-vous chier en foutant, me dit-il ; c'est une chose délicieuse pour moi, que de voir chier un homme pendant qu'il fout en cul ; on n'imagine pas combien cette petite infamie échauffe ma lubricité ; c'est qu'en général j'aime fort la merde, j'en mange même, tel que vous me voyez ; les sots ne conçoivent pas cet écart ; il y a des passions qui ne sont faites que pour les gens d'un certain ordre. Eh bien, chierez-vous ? — Ma réponse fut un des plus fameux

étrons que j'eusse pondu de ma vie. Henri le reçut en entier dans sa bouche ; et le sperme, dont il m'arrosa les cuisses, devint le témoignage le plus certain du plaisir que je venais de lui faire. Il en avait fait autant de son côté ; et quand il me vit disposé à nettoyer la place : Non, me dit-il en m'arrêtant, c'est l'ouvrage des femmes ; et Joséphine fut obligée d'enlever cela avec ses mains ; il la regardait faire, et paraissait jouir de l'humiliation où il la réduisait. Elle a un assez beau cul, disait-il en le lui claquant, je crois qu'elle sera bonne à fouetter ; je l'étrillerai très-fort, je vous en préviens ; mais j'espère que cela vous sera égal ? —Oh ! parfaitement, monseigneur, je vous jure ; Joséphine est à vous, et se trouvera toujours honorée de ce qu'il vous plaira de lui faire. —C'est qu'il ne faut pas ménager les femmes, en lubricité ; on gâte absolument ses plaisirs, quand on ne sait pas les mettre à leur place, et, tant qu'on les élève, elles n'y sont pas. —Monseigneur, dis-je au prince, une chose me surprend en vous ; c'est la manière dont vous soutenez l'esprit du libertinage, même après que ce qui lui prête des forces est éteint ! —C'est que mes principes sont sûrs, me répondit cet homme plein d'es-

prit; c'est que je suis immoral par système, et non par tempérament; l'état de force ou de faiblesse dans lequel je puis être, ne contribue nullement aux dispositions de mon esprit; et je me livre aussi bien aux derniers excès de la luxure, en venant de décharger, qu'avec du sperme de six mois dans les couilles. — Je voulus ensuite témoigner quelque surprise au prince, sur le genre de plaisir crapuleux auquel je le voyais livré. — Mon ami, me répondit-il, c'est qu'il n'y a que cela de bon en libertinage; plus le goût qu'on chérit est sale, plus il doit naturellement exciter. A mesure que l'on se blase sur ses goûts, on les raffine; il est donc tout simple d'arriver ainsi au dernier point de la corruption réfléchie. Tu trouves mes goûts bizarres, et moi je les trouve trop simples; je voudrais faire bien pis. Je passe ma vie à me plaindre de la médiocrité de mes moyens. Aucune passion n'est exigeante comme celle du libertinage, parce qu'il n'en est aucune qui chatouille, qui pique, qui agace aussi vivement le genre nerveux, aucune qui porte dans l'imagination un incendie plus considérable; mais il faut, en s'y livrant, oublier tout-à-fait la qualité d'homme civilisé; ce n'est que comme les sau-

vages, et à la manière des sauvages, que l'on doit se vautrer dans le bourbier de la luxure; si l'on se rappelle ses forces, ou les faveurs de la fortune, ce ne doit être que pour en abuser. —Oh! monseigneur, voilà des maximes qui sentent furieusement la tyrannie... la férocité. — Mais le véritable libertinage, dit le prince, doit toujours marcher entre ces deux vices; rien n'est aussi despote que lui; et voilà pourquoi cette passion n'est vraiment délicieuse que pour ceux qui, comme nous autres princes, sont revêtus de quelque autorité. — Vous concevez donc du plaisir à abuser de cette autorité? — Je vais plus loin; j'affirme qu'elle n'est agréable que par l'abus qu'on a l'esprit d'en faire. Mon ami, tu me parais assez riche, assez bien organisé, pour que je te révèle sur cela les mystères du machiavélisme. Souviens-toi que la nature même a voulu que le peuple ne fût, dans les mains du monarque, que la machine de son autorité; qu'il n'est bon qu'à cela; qu'il n'est créé faible et bête que pour cela, et que tout prince qui ne l'enchaîne et ne l'humilie pas, pèche décidément contre les intentions de la nature. Quel est alors le fruit de la nonchalance du souverain? Un déchaînement universel, tous

les crimes hébêtés de l'insurrection populaire, l'avilissement des arts, le mépris des sciences, la disparution du numéraire, le surhaussement excessif des denrées, la peste, la guerre, la famine, et tous les fléaux que ces malheurs entraînent. Voilà, Jérôme, voilà ce qui attend un peuple qui secoue le joug; et s'il existait un être souverain au ciel, son premier soin serait de punir, sois-en sûr, le chef assez imbécille pour avoir cédé sa puissance. Mais cette puissance, dis-je, n'est-elle pas dans la main du plus fort; et le peuple en masse n'est-il pas le seul souverain? — Mon ami, le pouvoir de tous n'est qu'une chimère; il ne résulte aucun effet d'une multitude de forces discordantes: tout pouvoir disséminé devient nul; il n'a d'énergie qu'en le concentrant. La nature n'a qu'un flambeau pour éclairer le monde; chaque peuple, à son exemple, ne doit avoir qu'un maître. — Mais pourquoi le voulez-vous tyran? — Parce que l'autorité lui échappe, s'il est débonnaire; et je viens de te peindre tous les malheurs qui résultent de l'autorité qui s'échappe. Un tyran vexe quelques hommes; voilà de sa tyrannie des résultats bien médiocres; un prince mou laisse changer l'autorité de mains; et voilà des mal-

henrs affreux. Ah ! monseigneur, dis-je en baisant les mains də Henri, que j'estime ces principes dans vous ! chaque homme, en les admettant, peut se flatter de despotiser dans sa classe ; il n'est qu'esclave et vil, s'il veut usurper le pouvoir des grands.

Le prince de Prusse, singulièrement satisfait de moi, me laissa vingt-cinq mille francs pour gages de sa bienveillance, et ne quitta presque plus notre maison. J'aidais ma sœur à lui trouver des hommes ; et, pas tout-à-fait aussi difficile que lui, je m'accommodais à merveille de ce dont il ne voulait pas ; aussi, puis-je certifier avec raison que pendant deux ans que dura notre séjour dans cette ville, il me passa au moins plus de dix mille vits dans le derrière. Il n'y a point de pays dans le monde où les soldats soient aussi beaux et aussi complaisans ; et, pour peu qu'on sache s'y prendre, on en a tant, qu'on est obligé d'en refuser.

Nous n'étions pas tellement gênés, que nous ne puissions mystérieusement associer quelques seigneurs de la cour aux plaisirs du prince Henri ; et le comte de Rhinberg partagea long-tems les faveurs de la maîtresse du frère de son maître, sans que qui que ce

fût s'en doutât. Rhinberg, aussi libertin que Henri, l'était pourtant dans un autre genre; il foutait Joséphine en con, pendant que deux femmes l'étrillaient à tour-de-bras, et qu'une troisième lui pissait dans la bouche. Par une suite de caprice fort extraordinaire, Rhinberg ne déchargeait pas dans le con qu'il avait fêté; celui qui lui avait pissé dans la bouche était toujours sûr de recevoir son hommage; et de même, qu'il fallait que celni qui l'excitait fût jeune et joli, raison qui lui avait fait choisir celui de Joséphine; de même, il était essentiel que celui où il terminait sa besogne fût vieux, laid et puant; celui-là changeait tous les jours; il resta dix-huit mois attaché à l'autre, et peut-être l'aimerait-il encore, sans l'évènement qui me fit quitter Berlin, et dont il est tems que je vous entretienne.

Je m'apercevais depuis quelque tems de deux choses qui me donnaient quelques inquiétudes, et qui furent cause du parti que je pris de m'éloigner de Berlin. Cependant, je balançais encore, lorsque la proposition qui me fut faite acheva de me déterminer.

La première des choses que j'entrevis, fut le refroidissement certain du prince de Prusse pour Joséphine; au lieu de venir tous les

jours, à peine le voyait-on deux fois la semaine. L'inconstance est la suite des passions outrées : comme on s'y abandonne avec excès, on s'en lasse nécessairement plus vîte.

La seconde chose qui redoubla mon inquiétude, fut de voir que, sans m'en douter, Joséphine m'échappait aussi ; elle aimait un jeune valet-de-chambre de Henri, qui s'était souvent amusé devant elle avec le prince, et je craignais qu'elle n'en vînt insensiblement à secouer tout-à-fait mes chaînes. Voilà où j'en étais, lorsque la proposition dont je viens de parler me fut faite. Telles étaient les expressions du billet qui la contenait :

« On vous propose cinq cent mille francs pour livrer Joséphine, en vous prévenant que c'est pour l'exécution d'un caprice qui lui ravira le jour. L'autorité de celui qui vous parle ainsi est telle, que si vous dites un mot, vous êtes un homme perdu ; si, au contraire, vous acceptez, demain à midi la somme promise est chez vous, et de plus, cinq cents florins pous votre voyage ; une des conditions du marché étant que vous quitterez la Prusse dès le jour même. »

Voici ma réponse :

« Si j'étais mieux connu de celui qui me

fait une telle proposition, il aurait évité le ton de la menace. J'accepte tout, sous une seule clause; c'est d'être témoin du supplice préparé pour ma sœur, ou de savoir au moins de quelle nature il doit être. Au reste, il me paraît essentiel que l'on sache que Joséphine est grosse de trois mois. »

On me répondit :

« Vous êtes un homme charmant; vous emportez de Berlin l'estime et la protection de celui qui vous parle. Vous ne pouvez pas être témoin du supplice; contentez-vous de savoir qu'il durera vingt heures, et qu'il n'existe aucun exemple dans le monde de la rigueur et de la violence du tourment, aussi nouveau qu'extraordinaire, par lequel on lui ravira lentement le jour. Un homme de l'art ira demain constater sa grossesse; et, si elle est vraie, vous aurez cent mille francs de plus. Adieu; ne revenez jamais à Berlin; mais souvenez-vous que, telle part où vous soyez, une main puissante vos protégera. »

Ce soir-là les portes de la maison furent fermées de très-bonne heure, et je voulus me donner la barbare jouissance de souper et de coucher pour la dernière fois avec Joséphine. Je ne l'avais jamais foutu avec tant de plaisir.

sir. Oh! le superbe corps, me disais-je! quel dommage que de tels attraits soient dans peu la pâture des vers! et ce crime sera mon ouvrage : il le sera sans doute, puisque, pouvant la sauver, je la livre. Il faut avoir ma tête, mes amis, pour comprendre à quel point de pareilles idées font dresser le vit. Joséphine fut foutue de toutes les manières; et chacun des temples où je sacrifiais excitait en moi de nouvelles réflexions, toutes néanmoins à-peu-près de la même teinte. Oh! mes amis, je puis le dire avec vérité, non, il n'est aucune jouissance dans le monde qui soit comparable à celle-là : mais, à qui le dis-je, grand Dieu! et qui doit le savoir mieux que vous!

Le lendemain, le médecin parut : je dis à Joséphine qu'il venait de la part du prince, qui, ayant appris sa grossesse, lui faisait offrir des secours. Joséphine commença par nier le fait; mais, convaincue par l'examen, elle avoua tout, en suppliant l'homme de l'art de ne la compromettre en rien. Celui-ci promit tout ce qu'on voulut, et n'en dressa pas moins un procès-verbal, par lequel il déclarait qu'au moyen de son examen et des réponses de Joséphine, elle devait être à la fin de son qua-

trième mois. Me priant ensuite de l'écouter un moment en secret, voilà, me dit-il, les six cent mille francs que je suis chargé de vous remettre, et les cinq cents florins pour votre route ; je viendrai moi-même chercher votre sœur ce soir; qu'elle soit prête ; et vous, monsieur, que le soleil levant ne vous retrouve pas dans Berlin. Comptez sur ma parole, monsieur, répondis-je, en lui présentant dix mille francs, qu'il refusa ; mais, de grace, expliquez-moi tout ce que vous pourrez de cette circonstance singulière; vous savez sans doute ce qu'on veut faire de ma sœur. — La victime d'un meurtre de débauche, monsieur; je crois pouvoir vous le révéler, parce qu'on m'a dit que vous étiez au fait. — Et sera-t-il bien cruel? — C'est une nouvelle expérience, dont les angoisses sont d'une telle énergie, que le sujet s'évanouit à chaque reprise, et qu'il reprend nécessairement ses sens, dès que l'on arrête. — Et le sang coule-t-il? — Très en détail : c'est ce qu'on appelle une réunion de douleurs ; toutes celles dont la nature afflige l'humanité sont imitées dans ce supplice, tiré du manuel des inquisiteurs de Goa. — A en juger par les sommes que je reçois, l'acquéreur est un homme riche. — Je l'ignore, monsieur. — Dites-moi seulement si vous croyez

qu'il connaisse Joséphine? — Je n'en saurais douter. — Charnellement? — Je ne le crois pas; et mon homme sortit, sans vouloir proférer une parole de plus.

Quelques instans avant je fus prévenir Joséphine du desir qu'on avait de la posséder seule. Elle frissonna : pourquoi donc ne m'accompagnes-tu pas, me dit-elle en m'accablant de caresses ? — Je ne le puis. — Oh ! mon ami, mes pressentimens sont affreux ; je ne te reverrai peut-être jamais? — Quelle extravagance? Oh ! Joséphine, on vient, du courage ; et l'homme de l'art lui ayant présenté la main pour descendre, je l'embarquai, de concert avec lui, dans une voiture anglaise qui la fit bientôt disparaître à mes regards, non sans jeter toute mon existence dans un trouble voluptueux qu'il est plus facile de sentir que de peindre.

FIN DU SECOND VOLUME.

qu'il connaisse Joséphine! — Je n'en saurais
douter. — Charmellement! — Je ne le crois
pas; et mon homme sortit, sans vouloir pro-
férer une parole de plus.

Quelques instans avant je fus prévenir Jo-
séphine du désir qu'on avait de la posséder
seule. Elle frissonna: pourquoi donc ne m'ac-
compagnes-tu pas, me dit-elle en m'accablant
de caresses! — Je ne le puis. — Oh! mon ami,
mes pressentimens sont affreux; je ne te re-
verrai peut-être jamais! — Quelle extrava-
gance! Oh! Joséphine, on vient, du courage;
et l'homme de l'art lui ayant présenté la main
pour descendre, je l'embrassai, de concert
avec lui, dans une violente indignée qui m'ôte
bientôt disparaître à mes regards, non sans jeter
toute mon existence dans un trouble voisin
tueux qu'il est plus facile de sentir que de
peindre.

JUSTINE

2